

LE ROZMAYE DAN

DE LA BIBLIOTHEQUE

DE LA BIBLIOTHEQUE

DE LA BIBLIOTHEQUE

1891

PARIS, LIBRAIRIE PLOU

LE ROSEAU D'OR

RENÉ SCHWOB

NI GREC

NI JUIF

1931

PARIS. LIBRAIRIE PLON

THE UNIVERSITY OF MICHIGAN LIBRARY
ANN ARBOR, MICHIGAN 48106-1000
SERIALS ACQUISITION
300 NORTH ZEEB ROAD
ANN ARBOR, MICHIGAN 48106-1000
TEL: (313) 763-7000
FAX: (313) 763-7000

U. M.

*Cet ouvrage, le quarante-cinquième du **Roseau d'or**,
a été tiré dans cette collection à :*

*60 exemplaires sur papier pur fil des papeteries Lafuma, à Voiron,
dont 50 exemplaires numérotés de 1 à L, et 10 exem-
plaires hors commerce, marqués E. P. ;*

*et 1 250 exemplaires sur papier d'alfa, dont 1 100 numérotés de
1 à 1 100, et 150 hors commerce, marqués E. P.*

E. P.

REVUE GÉNÉRALE

1910

REVUE GÉNÉRALE DE L'ÉPIQUE
NI GREC

NI JUIF

NI GREC, NI JUIF



LE ROSEAU D'OR

LIBRAIRIE PLON

LES PRINCIPALES FILIALES DE PLON ET ROGEE
11, rue de Valenciennes, PARIS

OUVRAGES DU MÊME AUTEUR :

Les Cantiques de la vie (poèmes) (*Épuisé*).

Moi, Juif (*Le Roseau d'or*. PLON, éditeur).

Profondeurs de l'Espagne (*Cahiers verts*. GRASSET, éditeur).

Une Mélodie silencieuse (GRASSET, éditeur).

Chagall et l'âme juive (CORRÉA, éditeur).

Le Portail royal (GRASSET, éditeur).

Vie de Sœur Marie de Jésus crucifié (*Légende dorée*.
GRASSET, éditeur).

A paraître ultérieurement :

André Gide.

Quinze jours à Villandry.

Naissance de Dieu. Italie.

D'Extrême-Orient.

Schémas.

Ce volume a été déposé à la Bibliothèque Nationale en 1931.

RENÉ SCHWOB

Res
560

NI GREC NI JUIF

« Il n'y a plus ni Juif ni Grec; il n'y a plus
ni esclave ni homme libre; il n'y a plus ni
homme ni femme : car vous n'êtes tous qu'une
personne dans le Christ Jésus. »

(GAL. III; 28).



LE ROSEAU D'OR

LIBRAIRIE PLON

LES PETITS-FILS DE PLON ET NOURRIT
Imprimeurs-Éditeurs - 8, rue Garancière, Paris, 6^e

UNIVERSITÉ NICE-SOPHIA ANTIPOLIS

NI GREC

NI JULF



LE ROSEAU D'OR

LIBRAIRIE PLON

Copyright 1951 by Librairie Plon.

Tous droits de reproduction et de traduction réservés pour tous pays, y compris l'U. R. S. S.

092 2143435

AUX SOLITAIRES DE P.-PR.
ET AUX SŒURS DOMINICAINES DU
COUVENT DE LA SAINTE-FAMILLE

Tu es poussière et tu retourneras
en poussière.

(GEN. III; 19.)

Tout homme qui vit n'est qu'un
fantôme.

(Ps. 38.)

J'ai dit : « Vous êtes des dieux. »

(Ps. 81.)

Jésus leur répondit : « N'est-il pas
écrit dans votre Loi : J'ai dit : « Vous
êtes des dieux ? »

(JEAN X; 34.)

THE UNIVERSITY OF CHICAGO
LIBRARY

1950

1950

1950

1950

092 2143435

LE VILLAGE ET LE MONASTÈRE

Nous ne sommes point sortis
de ce paradis de délices où Dieu
d'abord nous a placés,
(Et le jardin seulement, comme
son possesseur est blessé).

(CLAUDEL, *Cantate à trois voix*).

LE VILLAGE ET LE MONASTÈRE

Jeudi 12 décembre.

Ce pays me rappelle à la fois la Castille, la Toscane et la France, étant sévère, harmonieux et doux.

Jamais peut-être paysage ne m'aura tant touché. C'est comme une musique permanente que la lumière joue ; un instrument incroyablement pur qui résonne au cristal de l'air, au murmure du profond ruisseau, au jeu des cloches, aux fumées qui, parfois, s'étendent à travers la campagne, et même aux simples modulations des plus humbles fumées des maisons.

Nul qui soit plus sensible à la mobilité des créatures dont le silencieux passage soulève, avec soi, sa musique. Et lorsque la lumière, en déclinant, fait de ce vaste espace un transparent saphir, si lucide qu'au loin les montagnes semblent diaphanes sur un ciel sans matière, quand rien ne pèse plus entre les bords de l'immense cuvette, il n'est plus de mot pour s'exprimer : l'esprit s'anéantit dans la perfection d'un équilibre impondérable.

Tout ce que je viens d'écrire est faux.

Décidément rien n'est plus difficile à fixer que l'accord d'une architecture spontanée.

Comme toute la poésie française, celle de ce pays — en dépit de la Toscane et des Maures — est faite de nuances et de subtilités.

Je voudrais arriver à faire vivre cette poésie de la simplicité.

Mais cette ville, d'abord, qu'est-ce qui en fait la grandeur? Pyramide de vieilles murailles, bloc compact de maisons sans fenêtres, entassement de façades grises et noires que ceint un rempart sans brèche, qu'une tour carrée domine.

Rien n'y cherche à plaire; rien ne se donne à la beauté. C'est un vieux corps de pierres usagées qui traverse les siècles pour servir.

Peut-être est-ce là précisément la raison de sa grandeur: que rien n'y pose, ni ne s'y prend pour fin; que chaque fragment n'a pour objet que d'accomplir un destin collectif. C'est du jeu réciproque et bien aisé des fonctions que l'harmonie de l'ensemble se dégage.

La beauté d'une ville n'est pas dans l'élégance recherchée, mais dans l'unité de ses membres et dans la transparence où la profonde vie du groupe humain se laisse mystérieusement saisir.

Jamais personne ne passe le long de ces vieilles ruelles; personne ne semble jamais monter ces marches, larges comme des paliers. Sauf, parfois, une cornette volante, un charretier, une femme qui porte un fagot sur la tête. Et cela suffit pour qu'on sente cette forte-resse habitée.

Presque aucune apparence ; et tout pourtant secrètement s'anime.

Puissance de l'impassibilité ! Nulle ville ne sut inscrire, comme celle-ci, le mouvement des siècles dans ses formes immobiles.

A chaque instant, chaque pan de muraille, chaque pierre du rempart livre d'un seul coup tout le déroulement de sa captivité.

Éloquence de cette silencieuse cité. Rien ne s'en est perdu.

Voilà donc un des secrets de l'émotion que l'on sent s'y lever.

Ce ne sont pas seulement les vivants que nous imaginons dans leur intimité d'autant plus émouvante que les aveugles façades la laissent plus avarement suintier. C'est une tradition sans brisure, pareille à ces remparts sans faille. Toute une lente histoire que chaque heure continue d'imprimer : l'irrésistible destin d'une humanité qui se perpétue, d'un groupe humain recroquevillé sur soi-même et qui, du haut de son plateau, surveille, pour la soumettre, une immense vallée.

Me voici donc introduit dans cette existence obscure, dans la vie de ce petit monde perdurable et vermoulu. Admis à regarder. Combinant le secret engrenage de ces âmes lancées ensemble dans l'espace et le temps.

Jeu serré. Sournoise mécanique. Une petite image de la terre dont rien ne filtre que l'écume d'un mystère inquiétant. Toutes les pièces du jeu immuable sont là jusqu'à la totale consommation de sa destinée. A travers l'obscur grimoire de ces vieilles murailles, s'agite une réalité indubitable, hallucinante et cachée.

Samedi 14.

Je veux noter cette sécheresse, ce matin, à la messe, tandis que j'essayais de « penser » au Christ, à ses mystères ; et, au contraire, cette abondance de grâces sensibles et aussitôt intellectuelles, quand je m'avisai que je n'étais pas là pour penser, mais pour aimer, quand je consentis (et sitôt que je consentis) à « perdre mon temps », à n'employer à rien d'autre cette heure qu'à m'anéantir dans l'amour.

Il est vrai que celui qui cherche à perdre son âme la sauvera. Et cette méditation que je fais chaque matin, alors que je sais ne pouvoir travailler que le matin, dans le temps même où toutes les possibilités de mon travail semblent se gaspiller ainsi, est précisément mon occupation la plus fructueuse et d'autant plus qu'il m'importerait davantage de l'utiliser pour moi-même, et que c'est un vrai sacrifice d'en faire l'abandon au Seigneur : le sacrifice du temps, le sacrifice d'un temps qui m'est avarement compté.

Il faudrait chaque matin, comme ce matin, me préparer à la Communion dès l'éveil, ne penser qu'à ce grand acte, chasser tous les fantômes qui attendent que mes yeux soient ouverts pour se précipiter et encombrer mon cœur. Le soir, même, avant de m'endormir, concentrer ma pensée sur cet acte incompréhensiblement grand que j'ose entrevoir pour le matin

suivant. Et, enfin, à la messe, me garder de chercher à rien « comprendre ». Aimer.

Ainsi, tandis que toutes sortes de cogitations me détournaient de la Présence divine, à la seule répétition des paroles : *Adjutorium nostrum in nomine Domini qui fecit cælum et terram*, je ressentis des torrents de douceur. Non pas seulement le vide de l'esprit, l'anéantissement du cœur. Non pas seulement le silence, mais l'immersion dans une parole de Dieu, l'identification de cette créature qui n'est plus qu'à peine moi, avec une totale absence de pensée, un amour qui dépasse toutes les catégories de la pensée.

Être néant. Consentir à n'être plus qu'une énorme bouche aspirant Dieu. Le corps prosterné, la face au ciel, les mains offrant leurs paumes aux puissances invisibles. Et plus rien dans la tête, plus rien jusqu'au fond du cœur que cette conscience d'être une image indigne et comme un reflet longtemps abandonné à lui-même qui revient se chauffer et, en s'y perdant, se préciser au contact de Celui qui l'a fait.

Secouer sa pesanteur, oublier qu'on est fait, se défaire dans un acte d'abandon volontaire, d'adhésion passionnée.

N'être même plus une image, être une indignité qui ose regarder la Perfection absolue. Être l'indignité toute nue, sans aucun des accidents qui, dans le cours de sa vie, la dissimulent à soi-même, l'enrobent pour la dérober. Être en face de Dieu, prêt au sacrifice, nu comme le Christ qui vient d'être dépouillé de ses vêtements.

La condition indispensable et suffisante pour se mettre en la présence de Dieu, c'est d'oublier la sienne

propre en anéantissant jusqu'à ses moindres désirs.

Ah! non, le bonheur n'est guère où ils croient le trouver, dans le désir, ni dans l'assouvissement du désir, mais dans le surhumain effort d'une humilité qui renonce à s'assouvir et jusqu'à désirer.

Être l'indignité qui reçoit, être une réceptivité pure. La joie n'est pas d'agir, elle est de pâtre; elle est de compatir. La joie est d'aimer; et l'amour, qui est d'abord l'offrande sans retenue de soi, est le consentement à recevoir sans mesure. L'amour est précisément l'aveu d'une faiblesse infinie qui sait ne subsister que par une grâce infinie; le consentement à la grâce par l'aveu de sa propre, de sa totale inexistence sans la grâce.

La grâce se mesure au degré de perfection de la conscience qu'a l'être vivant du néant propre de sa vie.

Loïn de tendre à aiguïser nos désirs, il nous faut tendre à aiguïser la conscience du néant de nos désirs, l'aiguïser jusqu'à se réduire à ce néant lui-même.

Que la conscience la plus subtile que nous prenons ainsi de nous se réduise et se confonde en une plus intime et plus adhérente inconscience, en une plus confiante et plus irréductible ingénuité.

Ainsi, le mystère de la grâce et celui de la créature semblent se rejoindre en celui du néant volontaire. Le véritable individu nie l'individu. La personne humaine ne s'élève qu'à proportion de son abaissement.

Silence, solitude, effort passionné de l'amour, conscience plus précise des secrets les plus mystérieux de l'être, tout aboutit, en fin de compte, à l'irrésistible exigence d'un plus intégral anéantissement.

La volonté ne s'exprime dans sa perfection que par le sacrifice de soi-même.

N'être qu'une grelottante indignité sous le regard de Dieu.

Dimanche.

Ce soir, vêpres. Impression bien étrange. Dans cette chapelle où, depuis plus de quinze jours, j'assiste à la messe chaque matin, une nouvelle vision s'est brusquement substituée à celle, invariable et un peu figée, que je ne songeais pas à rafraîchir, dont je ne soupçonnais pas même qu'elle fût susceptible de changer.

A voir ainsi toutes ces religieuses, le Père V... au coin de la Table sainte, le novice devant le Père péruvien, celui-ci devant moi, toutes les petites frétilant sur leurs bancs, je m'avisai que je n'avais jusqu'alors jamais réalisé la prodigieuse indisponibilité, la disponibilité exclusive et perpétuelle où tous ceux qui ont prononcé leurs vœux sont désormais réduits. Et que, comme Dieu ne cesse de s'offrir, eux non plus ne peuvent plus cesser de s'offrir à lui.

Cette impression me fut surtout imposée par les grandes prosternations des religieuses devant l'autel.

Les autres jours, comme absorbé, dès avant de pénétrer dans la chapelle, par la pensée du prochain sacrifice et, je dois bien me l'avouer, par le désir d'y porter ma sensibilité à son extrême pointe (moins pour en jouir que pour prendre une conscience plus adéquate de ma participation à l'office, comme si de me borner à le suivre ne suffisait point à m'y engager), je n'avais encore jamais prêté attention à la vie de

l'assistance, ni à celle de chacun de ses membres.

Mais voilà que, n'ayant point emporté mon missel, étant, de plus, arrivé en avance, je me trouvai dans la chapelle lorsque ces gestes commencèrent ; non pas inoccupé — car déjà le souci de me sentir incapable d'une réquisition permanente, pour le service de Dieu, m'inquiétait — mais, toutefois, moins disposé à suivre l'irrésistible pente où je glisse chaque matin ; pour tout dire, assez attentif à ramener à l'idée de la présence de Dieu les gestes d'adoration tout en leur accordant plus d'attention qu'à la pensée même de cette adoration.

Et les gestes se renouvelaient à chaque entrée de religieuse, imperturbables, d'autant plus solennels qu'on se trouvait dans un dimanche quelconque, sans fête particulière qui, en les justifiant, me les eût dissimulés ; d'autant plus impressionnants que plus pareils entre eux, je veux dire d'autant plus personnels et plus inquiétants que plus impersonnels et plus hiératiques. Quoi ! C'étaient donc là des êtres vivants qui, les autres jours, ne m'étaient apparus que masses noires, blanches et chantantes. Des êtres mobiles que jamais encore je n'avais remarqués ni entrant, ni marchant, ni sortant, ni se prosternant, ni doués enfin d'aucune réalité particulière. Les sœurs ! me disais-je. Et voici que ces sœurs non seulement s'animaient ; mais que, dans leurs gestes rares et uniformes, je sentais tout à coup se manifester la permanence de leur vocation, c'est-à-dire, tout à la fois, leur immutabilité d'où toute existence singulière est refoulée, et ce qu'une telle attitude, si définitive, implique et manifeste de pathétique fidélité à soi. Tout ensemble, le

renoncement à la fantaisie, à cette simple liberté d'aller et de venir, à quoi, peut-être depuis mon retour à la santé, je me sens si vivement attaché qu'il ne me paraît plus concevable de jamais m'en priver volontairement, et aussi la réalisation de cette liberté plus haute qui consiste à rester, par le don une fois consenti, engagé jusqu'à la mort.

Il ne s'agissait donc pas pour elles (je m'en avisai tout à coup) de venir, comme moi, chaque matin se recueillir et se rassembler, adorer Dieu puis reprendre le cours d'une anarchie plus ou moins déguisée ; mais d'être invariablement là, dans le service de Dieu plusieurs fois par jour ; et de conserver, malgré la fréquente répétition des mêmes offices et des mêmes gestes, une ingénuité constante de leur foi. Quelle différence je mesurais soudain entre cet état religieux et le mien qui, parce que je vis ici dans le silence, et que je ne cesse d'y penser à mon néant que pour désirer d'atténuer mon indignité, m'en avait paru jusqu'alors à peine différent.

Tandis que c'est par un acte renouvelé de ma liberté — et même de ma fantaisie — que je me lève tôt chaque matin, tandis que c'est pour accomplir un besoin, il est vrai le plus profond de mon être, mais non par l'effet d'aucun renoncement à moi-même, que je communie si souvent, elles, elles sont là parce qu'elles ont, un jour pour tous leurs jours à venir, décidé ce renoncement à leur contingence.

Un tel renoncement m'apparaissait enfin non plus cet acte simple auquel je le réduisais d'abord sans m'y attarder, automatiquement, le privant ainsi de tout son contenu vivant, de tout ce qu'il résume de sacri-

fices et de refus irrécusables, mais dans sa formidable réalité comme une rupture volontaire et définitive avec tout ce dont je me conçois volontiers séparé, mais non pas : retranché. Bien plus ! C'était cette permanence, dans la chapelle, aux pieds de l'Amour (dont je m'avisais pour m'en émerveiller), cette réquisition de toutes les forces pour le perpétuel service de l'Invisible, le renoncement au visible pour une pathétique fidélité à l'Invisible, voilà ce qui me frappait avec une force d'autant plus accablante que je me sens encore si profondément infidèle, si incurablement livré à ma fantaisie ; et, quoique cette fantaisie semble à présent orientée vers Dieu, si essentiellement incapable de prendre à jamais, même envers Lui, aucun engagement qui comporte avec soi la réduction d'une mobilité et d'une anarchie hors desquelles j'imagine étouffer.

Obéir, ne plus tenir le moindre compte de ses goûts, n'être qu'une créature soumise à l'ordre pourtant choisi par elle, entièrement renoncée, parfaitement anéantie, ah ! comment pourrai-je jamais, sans la grâce de Dieu, sans un accroissement imprévisible de sa grâce, m'y élever, m'y réduire ? Et cependant je ne puis empêcher, au fond de moi, une sourde voix de me reprocher mon avarice.

Et je sais que ce n'est pas aimer que d'aimer avec tant de retenue, que de tant tenir encore à sa propre fantaisie. Et que, si Dieu est, il n'y a plus qu'à lui appartenir, s'en remettre à Lui sans rien conserver pour soi-même. Mais le moyen d'y parvenir ? Ah ! non je ne crois plus, comme jadis, qu'il suffit de connaître le Bien pour s'y consacrer, de le vouloir pour le réaliser.

Jamais, autant que depuis que je suis chrétien, jamais, surtout, autant que depuis peu de mois, je ne sens la réalité du terrible combat que se livrent mes forces, et de la faiblesse infinie de mes désirs les plus authentiques.

Incroyable puissance qui me lie à ce que je croyais m'être sans attrait. Impossibilité de rompre avec cela que, de moi et hors de moi, je méprise le plus : tous ces biens dont, parce que j'aspire à plus de pureté, je me flattais de ne plus dépendre : ma fantaisie, ma fausse liberté. Et cet épais égoïsme d'une sensibilité qui ne veut pas de maître.

Mon Dieu, délivrez-moi de moi-même et de ma servitude. Donnez-moi votre grâce, je ne puis rien sans elle. Je vous aime et ne vous aime pas. Si vous ne me fortifiez pas contre moi, je croirai que je mens quand je crois vous aimer. Délivrez-moi, mon Dieu, de mon irréductible médiocrité. Vous voyez que j'en souffre ; mais jamais je ne l'avais aussi exactement sondée. La voici devant vous. Elle ne parvient même plus à m'émouvoir ! Et je n'ai même pas une véritable envie de l'ébranler.

Vous voyez où j'en suis ! A connaître que par moi je ne puis rien sur elle. Et qu'il n'y a pas la plus petite commune mesure entre cette avarice et la générosité de vos plus pauvres filles.

Mais n'est-ce pas l'orgueil qui me pousse encore à vouloir en être délivré ?

Elle me gêne, Seigneur, dans l'estime de moi. Je porte l'amertume et comme l'adhérence du péché ; une secrète adhésion à ma profonde mort.

Mon Dieu, je vous en supplie, donnez-moi de vous aimer. Donnez-moi de croire en vous substantiellement.

Lundi 16.

J'écris à L... pour l'exhorter à n'être plus qu'un assentiment passionné, lucide et passionné.

Puisse, de cette nécessité, achever de me convaincre et surtout m'imprégner le livre que j'écris en ce moment, qui s'écrit à travers moi.

A relire les pages que j'écrivais l'autre jour il me semble ne pas m'être éclairé au point central de ma sordidité.

Ce que je ressentais à cet office de vêpres, ce que, ce matin, de nouveau, à la messe, j'éprouvai, ce n'est pas, d'une part, le sacrifice consenti par les dominicaines et, de l'autre, l'impossibilité pour moi de renoncer au libre vent de ma fantaisie.

Il s'agit de plus que la constatation d'un simple rapport où elles donnent tout et moi rien. De la conscience que je commence à prendre de n'être capable que de faire des expériences. Lors même que je crois m'abandonner avec la plus ardente ferveur aux touches de l'amour, je continue de m'épier, de suivre en moi les traces de ma propre émotion.

Il n'y a rien de pareil chez ces religieuses. Elles ignorent ce regard tourné sur soi, cette inquiétude prolongée de savoir où leur cœur peut en être, ce

souci tenace de faire sans cesse le point. Ce que me révéla si brusquement l'attention plus précise que dimanche, sans y songer, je fixai sur elles, c'est donc moins une différence de degrés dans l'ordre du sacrifice, qu'une différence intrinsèque de nos natures.

Dieu sait combien j'ai peu de goût pour ceux qui expérimentent leur vie. Et voilà que je suis forcé de m'avouer que, jusque dans l'amour, c'est de cette déviation que mon esprit est affligé. Et qu'il ne peut y avoir un véritable don de soi quand c'est encore de soi qu'on se préoccupe le moins du monde. Il s'agit donc moins de demander à Dieu une recrudescence d'amour qu'une réorientation de mon esprit.

Quand, au pied du tabernacle, répétant lentement les paroles de la consécration, je sens le mouvement de mes lèvres attirer à soi tant de larmes, je jouis moins alors des grâces sensibles, quoi que j'en pense, et moins de la présence de Dieu, que d'une conscience encore narcissique de moi. Je m'émeus d'une hypocrite admiration pour la réussite que je réalise. Je ne suis pas alors un homme qui sent ses profondes racines ni qui s'élargit dans l'espace. Je suis un regard qui se suit et que mouillent les pleurs d'une tendresse inavouée pour la victoire remportée sur tant de forces antagonistes. Ce n'est pas moi qui pleure. C'est cet œil qui me regarde. C'est dans le temps où je m'imagine que je m'abandonne que, peut-être, je suis le moins abandonné. Ces apparences d'une pseudo-sainteté à laquelle je me persuade en vain que je ne crois pas mais où je suis le premier à me prendre, ces illusions que me valent tant de manifestations sensibles, sont peut-être, plus qu'aucun autre mouvement de mon

esprit, les signes de mon orgueil et les marques sur moi du diable ricanant.

Mon Dieu, vous m'avez converti par les larmes, vous avez d'abord renversé tous les obstacles dont mon orgueil étouffait les besoins de mon cœur. Puis vous avez éclairé ma raison. Faites que ces larmes, par lesquelles je vous ai d'abord confessé, ne deviennent pas l'objet de mes désirs. Et que, si vous avez permis que m'émeuvent mes propres regards sur les prosternations que vous me faisiez accomplir, je cesse enfin de m'y complaire. Par un déracinement plus profond, déprennez-moi de la joie découverte par mon orgueil dans cette humiliation si nouvelle pour lui.

Après m'avoir, par les seuls moyens qui convenaient à ma faiblesse, débarrassé des sournois empêchements que je m'opposais, débarrassez-moi de moi-même. De sorte qu'après m'avoir planté double devant vous, vous laissiez mon cœur se rectifier, lui épargnant enfin cette subtile fraude par où je me substitue à vous pour m'adorer.

Faites aussi qu'en poussant si loin l'aveu de ma faiblesse je ne donne pas au diable des gages indirects. Et que, si ces occultes fluctuations, que j'ai tenté d'éclairer, cachent la moindre offrande, mais authentique, à Votre Majesté, elle grandisse et fructifie, car il ne faut pas non plus que ce soit par le mensonger détour de mes scrupules que Satan vous dérobe ce cœur et que, pour vouloir être trop sûr de vous appartenir, il risque encore plus de le faire s'échapper.

Mon Dieu, non seulement je ne puis rien pour vous, mais vous voyez qu'à force de m'interroger je ne sais

plus même ce qui se passe en moi, ni qui me joue, ni ce que c'est que de vous aimer.

A moins que ce ne soient précisément ces pauvres efforts que je fais.

Mardi.

C'est une impression d'ordre et de bonté que donne cette aride terre. Une si mince couche sur de la roche. Et tant de fruits ! Elle donne tout ce qu'elle peut. Muet effort de sa bonne volonté.

D'autant plus que la roche affleure en plus d'endroits. De la roche même, une végétation s'épanouit.

Partout ailleurs, ce sont rectangles verdoyants serrés les uns contre les autres, sur les pentes des collines et jusqu'au fond de la vallée. Toutes les sortes de verdure, côte à côte : orangers, oliviers, grandes cannes ondoyantes, boqueteaux de pins, carrelages d'artichauts, larges emplacements de vignes dépouillées. Puis une coupe soudaine montre la roche à nu. C'est comme un squelette à qui serait donné juste assez de chair pour produire ce qu'on en voit. Rien de caché : une exacte franchise. Plus que la bonté, une conscience pure qui ne laisse rien se perdre. Et, sur cette intégrale utilisation du sol, flotte peut-être plus de mystère que dans les terres épaisses et les climats humides. Il y a, dans la floraison de cette sévérité, une grâce si imprévue et tant de retenue que l'esprit est bien forcé d'en remarquer la ressemblance avec lui-même. Cette terre fait économie de ses moyens et semble les orienter en vue d'un plan plus strict que la beauté domine, mais qu'elle ne cherche pas.

Telle est aussi sa grandeur, que l'harmonie des lignes n'est ordonnée que par la seule roche, que ces longs dévallements, ce n'est pas une fantaisie de terrains variés, mais l'unité de la pierre souterraine, je veux dire sa vie qui les dirige.

Seuil du minéral et de la plante. Nous assistons ici au mystérieux passage de l'un à l'autre. C'est peut-être ainsi que la double notion de bonté et d'ordre se ramène à celle d'une harmonieuse utilisation, qui est l'abondance de l'ordre. Cette terre n'est pas harmonieuse parce que ses lignes sont équilibrées, mais parce que le plus y sort du moins ; et qu'un si merveilleux engendrement exige, pour s'accomplir, une plus stricte obéissance à des lois plus essentielles.

Ce que met en évidence la richesse d'un sol si pauvre, c'est moins le don de ce sol que la féconde économie des règles qu'il est contraint de suivre.

Non, vraiment, il n'y a rien de commun entre l'aridité bien employée de cette terre et la mesquinerie des lotissements de la banlieue parisienne. Ici toute liberté est laissée à la terre, tandis que là-bas, l'habitant la pressure. Ce n'est pas le plus qui y sort du moins avec une abondance doublement merveilleuse, c'est au moins que se trouve réduit le plus par la rapacité mesquine des occupants.

Et si tout y est également utilisé, ce n'est pas pour qu'apparaisse le point où la beauté naît de la plus exacte appropriation des formes à leurs fins naturelles — et comme de leur intensité plus adéquate — c'est pour nous révéler les ténèbres affreuses du fond de

l'homme, pour réaliser une concentration sinistre de ses larves.

Mercredi.

Et ce matin pourtant, tout disposé à me retenir, à ne pas me laisser entraîner dans l'enivrement de mon humilité, à ne pas lui permettre de m'offrir un aliment pour des joies si voluptueuses, il m'a fallu me rendre. Le seul nom de l'Amour venait à bout de mes résistances.

Quelle part ai-je donc encore dans ce déclenchement mystérieux? N'exagéré-je pas mes scrupules? Le malin n'est-il pour rien dans cette mise en défiance peut-être excessive de moi, de lui.

Il n'importe pas seulement d'éviter l'artifice, ni de tendre à moins expérimenter ma vie. Il me faut être simple.

Mais comment parvenir à concilier cette simplicité, où tout mon être se rassemble en une offrande sans réserve, avec cette habitude de m'observer qui m'est devenue une seconde et plus forte nature?

Comment être à la fois sans reflet, et mon propre miroir, ce miroir qu'il me semble désormais impossible de cesser d'être? Et comment, si la joie de m'humilier m'envahit, me protéger contre elle tout en m'humiliant jusqu'au fond de mon âme? Comment n'être pas tel que je suis?

En fin de compte, c'est là que je souhaiterais obscurément en venir : à n'être plus qu'un cœur sans résistance ; car, au moment que toute résistance m'aurait abandonné, je ne sentirais plus ce cœur ; Dieu

agirait alors sur lui sans que j'y aie la moindre part.

Les retours que je suis forcé de faire sur moi-même n'ont pas d'autre raison que l'action que je continue d'exercer par moi-même. Et n'est-ce pas la sainteté seule qui peut me délivrer? Dont la simplicité du don de soi est l'aspect essentiel.

Et comme il ne s'agit pas de désirer la sainteté pour elle-même, mais de servir Dieu et de l'aimer, s'agit-il davantage de désirer la simplicité ou pas plutôt de consentir à un entier abandon et même, si on le sent imparfait, de consentir à ce qu'il soit tel, puisqu'il est le meilleur de ce dont on est capable? Et que c'est encore une ruse de l'orgueil, que de croire qu'on peut se purifier tout d'un coup.

La patience envers soi est aussi une vertu.

Et si, en cours de route, on renonce à des grâces sensibles sous prétexte qu'elles sont illégitimes, est-on sûr de n'y pas renoncer pour cette seule raison qu'elles ne sont point dignes de celui qu'on rêvait d'être?

Et c'est le signe d'un refus d'être ce que l'on est.

Mais tandis qu'il est bon de se juger sans complaisance, peut-être l'est-il moins de se détourner du peu qu'on est apte à donner. La simplicité pour un cœur aussi double consiste à s'humilier de sa duplicité, en évitant de trop se révolter contre elle.

Ainsi, acceptant désormais d'être ce que je suis, je m'entraîne à m'en contenter. Si je refuse, déjà je cède à mon orgueil.

Où que je me tourne, je ne trouve en moi que sources empoisonnées.

Toute démarche de mon esprit est corrompue dès sa racine.

Mon Dieu, aidez-moi, je n'arrive pas à m'en dépêtrer.

...Qui donc me répond : « *Il te suffirait d'obéir.* »

Les orangers en ce moment portent des fleurs et des roses de mai couvrent les rosiers.

Une vieille femme me disait tout à l'heure que ce n'était pas *naturel*. Elle voulait dire que ce n'était pas normal. Mais c'est naturel puisque cela est.

Il faut donc distinguer le normal du naturel. C'est ce qu'oublient trop ceux qui ont intérêt à confondre le naturel et l'anormal. Tout ce que la nature produit n'est pas, comme ils le prétendent, inévitablement bon. Il faut choisir. Ils ne choisissent pas. Ils finissent par choisir le pire. Mais leur erreur est d'abord le produit d'un refus de penser, qu'ils justifient en le nommant une absence de prévention de leur pensée.

Ils ont la superstition de la nature. Aussi ridicule qu'une autre. Ils en acceptent tout, les yeux fermés. Et jusqu'à ce qui, dans la nature, est contre elle.

Dans le cas de ces roses de la fin de décembre, ils oublieraient qu'un temps si doux est redouté des paysans étant, en général, présage d'un tardif et mortel hiver. Il est vrai que c'est là considérer les choses du point de vue de leur utilité pratique. Mais tout de même, si la mort des orangers et des rosiers, que ce retard de l'hiver fait craindre pour le printemps, n'est pas un signe du mal quant à ces plantes mêmes, pourquoi préfèrent-ils la vie à leur propre mort?

Ils choisissent donc. Ils choisissent de vivre. Pourquoi leur choix ne s'exerce-t-il pas sur les moyens de vivre? Ou pourquoi, du moins, disent-ils, puisque la mort leur est mauvaise, que tout est bon qui est naturel. Il y a dans la nature des puissances de mort.

L'erreur n'est pas de dire que toutes les fantaisies sont dignes au moins de pitié, puisqu'elles sont naturelles; c'est de dire qu'elles sont normales, parce que naturelles. C'est confondre l'acceptation de l'existence d'une chose avec la glorification indistincte de son origine.

Ils ont l'air de naturaliser la morale. Tout au contraire, ils moralisent la nature. Ils confondent le domaine de la contingence avec celui de la liberté. Ce sont moralistes impénitents et qui se donnent le change pour se justifier tous leurs mouvements et tous leurs fruits. Leur grand amour pour ce qui est, c'est surtout une universelle complaisance pour ce qui est d'eux.

Un esprit non prévenu n'est souvent qu'un esprit qui s'interdit de se filtrer.

L'amour, le véritable, celui qui n'est pas un déguisement sentimental plus ou moins avoué de l'amour de soi, me semble de moins en moins ce que je le croyais être : fonction de notre indépendance. Et, tout au contraire, fonction de l'obéissance consentie pour s'échapper à soi.

Le véritable amour est celui qui ne dépend plus de notre fantaisie; celui pour lequel nous nous sommes à jamais engagés. Et quand bien même nos puissances sensibles, en ayant perdu le goût et la conscience, voudraient nous persuader que leur désaffection signifie

que nous ne sommes plus nous-mêmes intéressés à notre amour.

Il n'est de véritable amour que la foi pure.

L'émotion sensible ne manifeste rien de plus qu'un petit frisson de surface, l'assentiment de notre peau. Or, c'est lui seul que prennent pour guide ceux qui se croient le plus fidèles à la ferveur. Leurs plaisirs momentanés leur sont le seul critérium accessible. Ils confondent le frémissement de leur corps et la dévotion de tout leur être à la vérité reconnue. Ils ne connaissent plus d'autres vérités que successives et changeantes.

Le sacrifice peut seul authentifier et mesurer l'amour. Et l'amour est d'autant plus faible que le sacrifice est léger ou peu durable. L'amour emporte avec lui la mort à tout ce qui n'est pas lui. L'amour est plus fort que la mort. Heureux ceux qui consentent à mourir pour leur Dieu.

L'amour de l'Amour, voilà en quoi la plénitude de l'homme se réalise. Il est impossible d'aimer si l'on ne s'efforce de mourir à soi. Le soi-disant « amour universel » des panthéistes n'est que la multiformité dévorante de leur amour de soi.

Vendredi.

Ce matin, du moins, mes sévères désirs ont-ils été servis à souhait. Et je criai grâce. Non seulement pas une larme n'humecta mes cils, mais mon esprit se trouvait si stérile que je ne parvenais pas à me dissuader qu'il y eût dans ma foi plus qu'une illusion de sensibilité.

Je suis tel que, tout en mesurant exactement la faible preuve que me sont des témoignages sensibles, je me trouve désemparé sitôt qu'ils tardent à se produire. Ainsi, je me moque de Gide, parce que, m'écrivant qu'il n'éprouve, à l'égard de Dieu, qu'un « *ne pas en sentir le besoin* » il conclut aussitôt, de ce peu d'appétence, à l'inutilité pour lui de chercher Dieu. Mais je fais, à l'inverse, des raisonnements de même sorte.

A quoi donc devais-je cet inquiétant silence?

Peut-être au fait d'avoir lu hier les sarcasmes de Berl? Et quoique leur faiblesse et leur pauvreté m'en fussent apparues en même temps. Faiblesse vraiment pitoyable et qui ne trompe un moment que par l'effet d'une verve à la fois très amère et très judaïquement trépidante, mais d'une puérité si superficielle que je suis stupéfait de penser que c'est la sorte d'arguments dont tout un petit monde s'impressionne.

En étais-je moi-même impressionné? Il ne me semble pas. Mais je suis aussi d'une inquiète instabilité, car, tout de même, si le baptême panse les blessures qu'un refus de deux mille ans nous fit, il ne nous épargne pas de les sentir aux changements de temps. Et, chaque fois qu'une autre pensée sollicite la mienne, c'est comme si un autre climat l'invitait à une adaptation nouvelle. Je sens en moi la persistance de cette malade disposition à la velléité, si toutefois je suis enfin protégé contre elle.

Et ce nouveau climat, que ma lecture établissait en moi, d'autant plus qu'il était demeuré plus longtemps le mien, me forçait de me ressouvenir de mes propres traces et m'inclinait à y remettre mes propres pas.

Que pouvais-je, que d'en souffrir? Et, tout en évaluant les faibles motifs de m'y abandonner, y abandonner sinon ma foi, la joie qui l'accompagne. Et c'est alors que je dus m'efforcer — comme il m'avait semblé l'autre jour qu'il importait de faire — à dissocier la foi de la joie que j'en ai.

Et je mesurais une fois de plus combien j'étais attaché à cette émotion, combien il m'était difficile de ne pas rechercher dans ces voies détournées mon plaisir.

Oui, certes! ma foi était intacte, puisque j'avais la volonté de la maintenir telle. Et je ne cessais pas de croire en Dieu, puisque c'était à lui que je me reprenais à demander de la joie, vers lui que je continuais de me tourner pour l'y trouver et que si je me proposais, du fait de ma sécheresse, l'idée que peut-être je ne devais qu'à moi l'engendrement de cette joie, tout de même je n'envisageais plus pouvoir la tirer de rien d'autre que de la méditation des mystères. Et que c'est là sans doute un critérium assez sûr de l'engagement de ma pensée et de mon cœur, quand même cet engagement ne se présente plus dans la vive lumière de toutes les circonstances où je le contractai.

La joie de la foi me manquait, mais non pas la certitude du néant de tout le reste; ni la conviction que là seulement était le rocher d'où l'eau pure jaillit.

Il faudrait, d'ailleurs, être capable d'aller plus loin encore; et, au milieu de tentations non pas seulement sensibles mais spirituelles, par lesquelles avec le besoin de Dieu manquerait la conscience du néant de ce qui passe, résister encore et s'orienter vers le bien malgré soi.

Mon Dieu, je ne me sens pas de taille à lutter contre l'ange. Épargnez-moi, pour un temps du moins, et jusqu'à ce que mes faibles forces soient susceptibles d'affronter des luttes si terribles, l'occasion de mesurer la réalité substantielle de mon propre néant. Déjà la simple sécheresse me suffit. Je suis encore trop dépendant de moi, ma pensée est encore trop soudée à ma chair, pour que je puisse supporter plus qu'une temporaire oblitération de mes raisons de vous aimer. Mais du moins je connais aussi, par cette détresse où me met une simple volte-face intérieure, un simple changement d'éclairage, les indulgents motifs d'une grâce sensible si fréquente.

Et ce matin, après la sécheresse de la communion (et de la méditation dont j'essayai en vain de la faire suivre ; où, du moins, je maintins, détendus mais disponibles, comme un ressort qui est au bout de sa course, ma pensée muette et mon cœur vide), quand je m'avisai de regarder simplement le crucifix qui surmonte le tabernacle, je sentis qu'un mystérieux changement s'était accompli et que, tandis qu'un peu plus tôt le nom de l'amour n'évoquait pas en moi la notion de sa réalité, maintenant j'étais remis dans les chemins où la lumière tombe comme les gouttes d'une rosée pénétrante et qui me vivifie.

Où mes propres efforts n'avaient rien pu, un délie imperceptible — (et par qui mis en train?) — venait donc soudain non pas seulement de me rendre conscient de la fécondité du silence intérieur mais de me restituer cette fécondité même ; me persuadant du même coup que son action ne dépendait ni de la connaissance du besoin que j'en ai, ni de celle de son

mécanisme ni d'aucun effort pour la provoquer ; plutôt de ces mouvements subtils du fond du cœur que, puisqu'ils échappent à notre volonté, il faut bien appeler : les touches de la grâce. Et ce n'est pas que la sensibilité n'y ait plus de part — si Dieu nous fit sensibles, pourquoi, pour agir sur nous, se priverait-il de son concours ? Mais c'est une sensibilité qui ne dépend plus de nous, une convocation où notre nature participe sans se réduire aux désirs qu'elle en a.

Il s'agit donc comme de l'appel d'une nature modifiée dont l'émouvant effort, prêt à retomber quand lui manque la grâce, la force néanmoins à se surmonter soi-même. Et elle cherche, avec des gémissements ineffables, ce soutien qui lui manque et sans qui sa pesanteur l'entraîne. Il y a, dans le désir qu'éprouve notre nature d'une joie qui l'aide à supporter le poids de sa faiblesse, sinon la marque de Dieu, la trace d'un obscur besoin et l'aveu d'une détresse qui s'éclaire.

Peut-être, les grâces sensibles, qui ne prouvent pas Dieu mais ne suivent pas non plus le seul appel — même éperdu — de la nature, sont-elles l'effet d'une particulière sensibilité de la nature à la grâce, de la conscience un peu plus vive que prend un être du néant de soi et du besoin de ce néant de se remplir d'une lumière qui le cache à lui-même.

Ainsi, les grâces sensibles dépendent-elles tout de même d'une plus particulière attention de l'âme à ses besoins et justement de ce regard que je me plaignais l'autre jour de fixer sans cesse sur mes pensées les plus vagues. De ce point-là il semble qu'un tel regard, loin de devoir être évité, marque une disposition préalable — une préalable inclination à la lumière. C'est le

signe du désir — gratuitement accordé par Dieu — de recourir à Lui pour combler un vide intérieur dont on souffre : la marque de la grâce et le chemin qu'elle suit.

Il ne me faut donc pas le fuir. Ce n'est pas ce regard qu'il faut fuir mais sa complaisance. Il n'importe pas non plus de déplorer l'attention à ce qui se passe au profond de mon cœur, mais l'erreur que ce serait de prendre cette attention pour fin. Là encore le péché c'est de prendre un moyen pour fin. D'oublier que notre unique fin, c'est l'amour.

Cette pensée ne cessant pas de me rester présente, dois-je me plaindre, ou pas plutôt, tout au contraire, m'en réjouir et louer Dieu. Non ! Le pressentiment de mon néant ne se sépare pas de celui du remède accordé. C'est cette double inclination qui provoque mes larmes, et non la suffisance que je crains que ma propre vie m'inspire. S'il me faut donc, pour déchaîner ces grâces dont l'absence m'est si dure, avoir une conscience plus vive de moi, pourquoi m'en affecter ?

C'est à l' inexplicable concession de grâces sensibles, mais d'abord à cette grâce plus pure qu'est la possibilité d'un regard sur mon néant, que je dois la spontanéité avec laquelle ce regard est attiré sur ma pesanteur et sur la légèreté qui m'est au contraire conférée par la grâce. De cela je suis bien sûr et qu'il ne dépend de moi ni de la provoquer ni de la nourrir. Et que les jours où elle me manque, la vanité me gonfle.

Reste donc que je crois différer des religieuses parce que je suppose que ce regard leur manque. Mais qu'en sais-je ? Et si ce n'est pas lui qui les a poussées au couvent ?

La différence entre elles et moi, c'est tout au con-

traire peut-être qu'elles y sont plus constamment attentives que moi-même à mon propre regard.

Tandis que je jugeais vaniteusement, d'après les apparences, que nous différions par cette attention perpétuelle à la grâce que je crois posséder et que je leur déniais, sans doute est-ce à la force plus impérieuse d'une telle attention, à son exercice plus net et plus constant qu'elles doivent d'avoir choisi l'état où je ne me sens pas capable d'accéder.

Je suis plus qu'elles infidèle à la grâce, et cela signifie tout le contraire de ce que j'imaginai : et qu'elles se soumettent à la règle non pas pour échapper au vent de leur fantaisie, mais pour mieux prolonger un contact que mon instabilité seule me force chaque jour à reconquérir.

Leur obéissance en somme n'est pas seulement la marque d'une victoire de leur volonté sur leur fantaisie, mais aussi d'une présence permanente de Dieu ; d'une victoire où la grâce a plus de part encore que la nature.

Implicitement c'est ce secours de la grâce que je leur refusais. Ma vanité veillait : je les réduisais — il est vrai pour les en admirer — à leur seule nature ; alors que l'habitude de l'obéissance traduit un accroissement de grâce dont je n'ai pas d'idée.

Ma sordidité n'est pas où je la croyais être. Mais de penser que nulle grâce ne puisse dépasser les grâces sensibles que je sens en moi quand elles ne témoignent au contraire que de ma correspondance insuffisante à la grâce de Dieu.

Cette immense grâce me met à présent en lumière mon immense infidélité.

Samedi 21.

Je ne crois tout de même pas que l'adéquate appropriation des formes à leur fin naturelle suffise pour expliquer la beauté de ce paysage. C'en est un élément et, sans doute, essentiel. Mais il suffit que je remarque ce qu'y ajoutent de légèreté quelques cyprès, des murs en ruine et jusqu'aux maisons clairsemées blotties dans l'encoignure des oliveraies pour m'assurer qu'un autre élément concourt à cette beauté. Toutes les formes artificielles que l'homme a construites se mêlent intimement ici à l'équilibre naturel.

Je retrouve cette idée du mouvement qui m'avait semblé si importante en pays basque. Le regard glisse dans cette pure lumière où tout s'éclaire également et n'y rencontre aucun obstacle qui ne serve à lui faire mieux saisir dans son unité tout l'ensemble. C'est comme un poème très abstrait que sa ponctuation, sans l'interrompre, précise. Peut-être parce qu'ici l'humain est à fleur de sol ; et que, si tant de travail s'est incorporé à la terre, c'est encore l'activité spirituelle que la stricte harmonie de celle-ci nous offre.

Ce poème abstrait que des formes simples composent est comme un accord très léger où non seulement la pierre et les végétaux mais l'homme collaborent.

Les constructions explicites, les ruines, les réservoirs, les fermes, les maisons ne font qu'appuyer sans la rompre sur une harmonie où déjà les terrasses, les murs de soutènement, les rectangles cultivés, la taille

des oliviers ont intégré une pensée élémentaire.

La spiritualité d'un tel paysage, autant que de l'économie des moyens, résulte de l'humble soumission de l'homme et de sa fidélité aux exigences du terrain, de son attentif attachement à une terre qui précisément réclamait sa minutie.

Et les croupes nues des montagnes qui barrent au nord le fond du ciel, soulignent, elles aussi, le charme de l'accord qui s'est développé sur les coteaux de la vallée.

Lundi.

Dans quels scrupules ai-je failli m'égarer? Et lorsque, ce matin, arrivant à la chapelle las et sans aucune cogitation, je demandais à Dieu pleine licence pour me saouler de mon néant, je sais bien qu'il n'y avait pas la moindre part pour l'orgueil, mais cet assentiment lucide et passionné que je préconisais l'autre jour et qui étendait en moi ses grandes ailes.

Ce n'était plus seulement du bord de ma pensée que je réclamaï le droit de cette créature à confesser sa nullité. Mon cœur même avait des lèvres pour gémir. Je n'étais plus seulement un œil qui me regardait vivre, qui jaugeait ma faiblesse et, souriant, consentait à son offrande; j'étais, toutes forces rassemblées, un néant avide de satisfaire sa voracité.

Et, sans doute, mon imagination conspirait avec des puissances plus secrètes à me représenter quasi physiquement l'infinitude de mon néant, mais je sentais par-dessus tout l'action directe de l'amour et comme d'être renversé au vent violent qu'il soule-

vait. Non ! ce n'était plus le moins du monde cette redoutable complaisance à la volupté spirituelle où — peut-être à tort — je croyais que toutes grâces se réduisaient en moi. Mais le souffle victorieux d'un amour où, sans réserve et sans crainte, je m'abandonnais et je me consumais.

Comme à de rares autres fois, c'était une insensible sensation de tourbillon où je ne songeais même plus à me laisser emporter tant ma fragilité s'y fondait. Et si faible était mon poids, que je ne le discernais plus de toutes les créatures également indistinctes entraînées et fondues dans une unanime abnégation.

Sans m'y attacher, j'avais ainsi la sourde impression de quelque passage vertigineux, d'une giration sans fin dans l'ardente unité, d'un retour, à la fois effacé et distinct, dans une impondérable et fabuleuse lumière.

De sorte que, tout à la fois, ce néant — le mien, ma véridique possession, — m'était présent et m'échappait, se soustrayait à mon analyse et tout de même ne cessait pas de se représenter.

C'était moi, mais si réduit à sa plus essentielle ressemblance avec toutes les créatures, à ce souterrain amour, à cette flamme qui brûle inégalement toute vie mais en qui toutes se réduisent enfin avec une parfaite égalité — moi, marqué pour l'éternité, mais si dépouillé de moi-même, si exclusivement concentré en ma ferveur éternelle, si ressemblant, si fondu, si différent, si involontaire, que tout à la fois j'étais un néant et le reflet de Dieu, celui qu'en moi je poursuis et parfois pense atteindre dans la frénétique exalta-

tion de mon ivresse : une inextinguible flamme dans le brasier infini de l'amour.

Sauvé enfin ! distinct et mêlé, parole silencieuse, mobilité immobile, hors du temps, miroir vivant, joie insensible, une bouche ouverte et qui aspire et qui respire Dieu dans le torrent d'un feu qui n'a plus rien à consumer, restitué à sa circulation éternelle, étincelle qui ne cesse de jaillir au sein du permanent foyer.

Et je sais bien quelle part doit avoir à cette perception où n'entre nulle extase, à cette préhension de ma nature la plus cachée, une imagination si peu vive cependant que je crois toujours en manquer, que je suis persuadé de n'en avoir pas un atome étranger à mon amour. Je sais que tout cela se passe en moi, non par l'effet d'aucun ravissement à moi-même ; mais non plus par l'effet d'une puissance intérieure susceptible de combiner, en un jeu pathétique, des éléments de la réalité.

Bien plutôt cette consommation souterraine (à laquelle j'assistais — à la fois acteur qui n'agit pas et spectateur qui ne songe pas à regarder — dans un état si fluide que ces distinctions ne jouent plus), cette intégration de mon regard à mon être, cette résorption de moi-même en sa plus amoureuse identité, cette conscience poussée jusqu'aux limites de l'être, cette confusion de ma propre absence et de mon ineffable réalité, ce maintien de ma personne dans la dissolution du corps, cette restitution de ma chair à sa pureté incandescente, cette unité de toutes voix dans la splendeur brûlante du silence, tout cela m'était offert comme une réponse à la question qui m'avait harcelé

toute la journée d'hier, qui m'obsédait jusque dans les détails les plus mesquins de mes repas : de savoir comment je pouvais distinguer mon vrai désir, de l'artifice ; et pourquoi il suffisait que je lise certains ouvrages pour devenir étranger aux préoccupations qui m'avaient semblé les plus impérieuses. (De sorte que je doutais si j'existais vraiment en dehors du dépôt que laissent en moi mes lectures, mes regards, des paroles reçues ; et s'il était vraiment licite de dire « moi » quand j'ai l'impression de n'être qu'un carrefour où viennent se confronter des influences extérieures, enfin s'il m'était accordé davantage de dire « moi » que de dire « à moi » ou « le mien », expressions qui me sont étrangères, qui me l'étaient surtout du temps que, loin de Dieu, je manquais du sens le plus élémentaire de toute propriété.) (Loin de Dieu ! car à mon insu n'est-ce pas le sens de Dieu et l'effort pour me dégager de moi-même qui me valurent sinon une pleine conscience des éléments de ma personne, du moins la conscience d'un commencement de propriété personnelle, tant il est vrai que le sens religieux, en se développant, tout à la fois détache l'être du monde créé et lui impose la notion de la hiérarchie des choses et de leur dépendance mutuelle, en somme de leur réalité.)

Eh bien ! c'est à cette interrogation sur ma propre réalité, à cette énigme soudain dressée devant moi avec une insistance qu'elle met rarement, que je crois que cette conception de ce matin répondait, peut-être sous l'effet de ma conversation d'hier avec une paysanne. Celle-ci m'ayant assuré que, quand on était mort, c'était pour de bon et que la meilleure

preuve en était tant et tant de morts depuis la création du monde, j'avais cru ne pas m'arrêter à des objections si simplistes ni à la faiblesse d'un cerveau mesurant l'action de Dieu à ses propres ressources d'imagination et qui, parce qu'il se sent submergé sous le nombre des créatures, est incapable de concevoir que Dieu puisse s'en tirer avec elles. Toutefois j'avais senti, quoique venant d'un esprit très inculte, que c'était là exactement la sorte de difficultés que des esprits beaucoup plus cultivés s'opposent comme un obstacle insurmontable à croire en Dieu, trahissant ainsi leur naïve conviction que Dieu ne peut pas être, car, s'il était, il aurait à s'occuper de chacun comme un fonctionnaire préposé aux contributions et qui est chargé d'envoyer une feuille à chaque ressortissant, — ce qui leur semble justement inconcevable. Et je m'irritais en secret de ce que nul incrédule ne sache s'élever à la pensée d'un Dieu qui, loin d'être enfermé en soi, soit si présent en tous les points de sa Création que non seulement Il n'ait pas à oublier de s'occuper du sort de chacun mais y participe inévitablement ; à la manière d'un moteur à qui rien de l'organisme qu'il anime n'échappe, — un Dieu si présent que le moindre péché de chaque créature l'offense.

En définitive, les gens incultes et les autres me semblaient identiques par une suffisance dont je souffrais de sentir l'attachement au plus spontané de leur instinct le plus injustifié, et qui consiste à concevoir Dieu comme un homme, immense sans doute, mais irrémédiablement extérieur à sa Création et, pour tout dire, irrémédiablement humain.

Oui, c'est à toutes ces exaspérations à peine conscientes que j'ai eu, ce matin, sous forme de rêve, une réponse sensible, et si mon imagination ne m'a certes pas donné une vision de la Réalité surnaturelle, peut-être m'a-t-elle éclairé sur moi-même en me faisant approcher ce secret, vers lequel je tends sans cesse et dont je ne peux espérer trouver le mot que par les analogies qui m'assouissent avec le plus de plénitude.

Est-ce bien de Tolède et du Greco que j'écrivais naguère : « Tolède et le Greco se réduisent à un seul désir : n'être plus que des flammes »? Ou bien ne les ai-je tant aimés que parce que j'y retrouvais en effet — sans savoir encore que je le portais aussi en moi — le seul objet de mes pensées et de ma vie? Quoi qu'il en soit, cette imagination que la grâce m'accorde est le moyen par lequel j'accède au seuil de mon désir le plus authentique et de ma plus véridique exigence. Par elle je me délivre de ce poids que m'est mon indécision si constante sur le véritable besoin de mon être. Je sais, par elle, discerner ce qui, en moi, n'est qu'accidentel de ce qui m'est fondamental, car elle seule parvient à concentrer, dans une réponse unique, l'assouissement de toutes mes facultés, et à me donner l'impression de la certitude, je veux dire d'une intime et parfaite cohésion de tout ce que je désire, de tout ce que je pense et de tout ce que je sens. Comme si, brûlant toutes les étapes de ma vie, je fusse mis dans la présence soudaine du seul objet qu'à travers tant de détours je poursuis — comme si j'anticipais fabuleusement sur la croissance finale de mon esprit — comme si s'accomplît, dans une brusque chaleur, la plénitude de sa maturation.

Vision imaginaire sans doute mais tout ensemble don de la grâce. Et ce qui marque bien que c'est là l'objet de mon plus vrai désir, c'est que je ne connais, ni n'ai jamais connu aucune activité, aucune volupté, ni aucune pensée où se soient à ce point rassemblées toutes mes interrogations dans une unité si parfaite, c'est que jamais mon esprit ne s'exerça avec une telle acuité, une passion si vive et qui, loin de s'affaiblir à se prolonger, trouvait son approfondissement dans sa continuité. C'est aussi pourquoi cette existence que je mène, si réduite à ma propre combustion, m'enivre. Entre le peu de temps que ma fatigue m'accorde pour adorer Dieu et noter les mouvements de mon âme, et la fièvre dont, pendant ces moments, je me sens tout rongé, mon être brûle et je jouis de me sentir ainsi brûler. Ce n'est donc pas seulement un besoin de ma pensée que la vision des flammes du ciel, qui brûlent et qui ne brûlent pas, exprime et réalise. C'est mon besoin le plus autonome, celui auquel je m'identifie quand — loin du monde — ayant réussi à éteindre les bruits, je suis seul en face de moi dans la vague mais indubitable illumination de l'amour. Et c'est un besoin auquel je suis tellement incorporé que je ne puis plus hésiter entre la certitude de m'user ainsi et la prudence d'avoir à m'épargner. Ce n'est pas un besoin littéraire qui m'anime. J'adhère du plus profond de mon être à la joie de ma consommation, je m'y incorpore minutieusement. Il y a vraiment au fond de moi une réalité qui m'appelle avec des silences irrésistibles. Je suis poussé par le vent de l'amour à tout détruire sur mes chemins. Je ne sens rien devant moi qui puisse m'arrêter.

Et je sais que ce n'est pas à devenir une flamme qu'ainsi je risque d'aboutir, mais un corps malade. Et je ne puis cependant m'arrêter de me poursuivre. Ma faiblesse, cet anéantissement entre deux draps, dans la prison d'une chambre, dans l'affreuse dépendance d'une âme charitable pour me soigner, pour faire à ma place les efforts dont je ne suis plus capable, cet anéantissement, ce ralentissement de ma vie, l'horreur que c'est, que je connais dans le plus monotone détail, rien ne me paraît pouvoir être mis en balance avec cet appel éperdu de l'amour, cette austère décanation qui s'acharne après moi et me force à me fuir.

Je ne suis conforme à moi que lorsque je me veux conforme à Dieu.

Mercredi 25.

Seigneur, il n'y a pas de jour où vous ne veniez frapper à la porte de mon cœur.

Aujourd'hui même, ce Noël où je me croyais livré à la sécheresse, aujourd'hui encore vous êtes venu quand je ne vous attendais plus, après que je vous eusse offert le riche don de ce que je possédais : une déprimante lassitude ; quand l'office était dit, que tout était achevé, et que cette journée d'actions de grâce depuis si longtemps attendue avait déjà rejoint toutes celles du passé.

Nous sommes là, Seigneur, à ces confins indécis qui ne cessent de se déplacer imperceptiblement — entre les jours dont nous sommes impatients et ceux sur qui nous n'avons plus de prise — dans la permanente impuissance de rien retenir, dans l'étourdissant em-

portement de notre destinée; immobiles sur des rivages qui nous fuient; et comme suspendus, pieds et poings liés, le cœur étonné, dans l'étrange aventure d'une étoile qui glisse sous nos pieds.

Vous êtes notre immuable lumière, et sans vous que deviendrais-je? Je me rappelle ce dévorant appétit où je me réduisais naguère, ce goût qui rongait tout mon être de précipiter mon incessante mort. Maintenant j'ai vieilli et mesure ce qui me reste à vivre. J'ai peur de mal employer cette fumée qui me construit. J'ai peur de ne pas en faire les plus beaux chants pour vous louer.

Je vous adore et je vous glorifie. Vous êtes ce qui ne vieillit pas et je connais en moi une puissance qui vous ressemble et qui, pas plus que vous, ne passe. Elle me regarde fuir. Elle me sollicite de ne pas anticiper encore, de ne pas consentir. Elle me regarde, Seigneur. Elle attend que je la délivre. Son silence me regarde et me supplie. La laisserai-je m'implorer de la sorte? C'est vous, Seigneur, que je connais en moi et dont mon appétit de ce qui meurt m'écarte. Vous êtes en moi, Seigneur, et vous ne me lâchez pas. Et sitôt que ma vue se dissipe, que je me reprends à désirer de vivre, je sens sur moi votre insistance accablante et muette.

Vous m'appellez, mon Dieu! Vos gémissements sont ineffables. Et je ne suis pas capable cependant de rompre avec mon propre entraînement.

Aujourd'hui encore, je les regardais, ces religieuses, que j'avais cru toutes semblables entre elles. Chacun de leurs visages m'apparaissait différent. Et celle qui chante, du haut de la tribune, a une voix si douce que

c'est comme un miel qui tombe. Et cette autre était distraite derrière ses grosses lunettes. Et cette vieille, les mains invisibles sous le scapulaire — ses larges paupières abaissées qui ne se relevaient pas quand elle-même, pour répondre les psaumes, avait à se lever — elle ne remuait que les lèvres. Chacune a sa vie propre (comme chaque brebis que nous rencontrons son irremplaçable caractère). Et voici qu'elles sont là comme aucune créature de la terre n'est susceptible d'y être, côte à côte, se supportant, s'aimant pour vous, réduites à ce rôle qu'elles ont à jamais assumé : de répéter chaque jour d'identiques paroles pour vous louer.

Je m'en souviens aussi : il y a peu de mois je ne comprenais guère cette indéfinie répétition de vocables. Mais, depuis que vous m'avez donné d'y songer autrement que du dehors, quoique à de rares fois, je sens enfin qu'un cœur qui vous aime ne se lasse pas de vous le dire. Je sais que ma seule médiocrité, la pauvre réserve de mon amour, le manque de rebondissement dont il souffre, son irrégularité, ma seule avarice enfin, m'a privé de recourir au seul moyen de vous le dire et qui est précisément cette litanie indéfinie, ce retour sempiternel de mots qui vous implorent et qui vous louent. Oui, je le sais parce que j'ai mieux à présent vécu ma propre déficience, elle seule m'empêchait de voir, derrière la monotonie des paroles, le feu permanent de l'amour — d'autant plus vif et brûlant que les paroles sont plus identiques à elles-mêmes — que l'âme a moins besoin de les choisir et de les renouveler. Je sais, mon Dieu, que, certains jours, je ne me laisserais pas de vous dire que je vous aime. Et si

d'autres fois, plus souvent, l'écorce des mots monotones m'arrête, c'est que, par derrière, ce feu ne brûle plus.

Je vous en supplie, Seigneur, jetez-y tout ce que vous trouverez de périssable dans mon cœur et toute cette pauvre chair dont la faiblesse est si forte et dont il m'est si difficile de comprimer l'appétit. Jetez-y tout ce dont vous pourriez nourrir une ardeur plus pure et plus durable. Mais puisque maintenant vous m'avez permis, en m'amenant jusqu'ici, de participer à une chrétienté qui vous glorifie, maintenant que je présume ce que ce peut être de vous immoler, dans un sacrifice sans défaut, tout ce qui s'oppose en moi au triomphe de votre gloire, ne tardez pas, achevez votre travail. Que puis-je, moi, pour vous aider?

Émondez, Seigneur. Massacrez ce corps rebelle. Consumez-le; et qu'à travers lui votre lumière apparaisse. Que vous seul, Seigneur, à travers mes ténèbres m'éclairiez! Vous le voyez : je veux encore précipiter ma mort. Mais ce n'est plus pour me saouler de moi. Si je ne puis parvenir, tout de même je n'aspire plus qu'à me dissoudre en vous. Ah! n'être plus qu'une poussière imperceptible au vent de votre amour.

Seigneur, vous êtes mon Christ. Ne vous laissez pas de frapper.

Jeudi.

Malgré ce travail urgent qui m'attend et mon impatience de terminer l'histoire de la petite Arabe, je me sens obligé de tout interrompre pour essayer d'éclaircir une vague impression qui m'obsède. Tant il

est vrai que toutes mes écritures et jusqu'à celles auxquelles je tiens le plus, n'ont jamais d'autre objet que de me faire avancer jusqu'au fond de moi-même.

Non ! je ne suis pas comme ces heureux producteurs dont les œuvres sont les pommes. Rien ne mûrit en moi et rien ne s'en détache qui soit fruit pur de mon excès de vie. Je ne parle pas pour parler. Mes fruits sont ces lumières tantôt orientées sur le monde, tantôt sur moi, mais qui toutes se ressemblent en ce que leur seul objet est de me déceler l'analogie du monde et de moi.

Le mot « Weltanschauung » n'a pas de sens, si ce n'est précisément celui-ci : que certains esprits ont une faculté de synthèse grâce à laquelle leurs impressions les plus diverses se ramènent à la construction d'un seul univers ; mais par la faute de laquelle aussi ils doivent de ne jamais être absolument satisfaits. Tout les inquiète et les tient en éveil. Ils ne peuvent s'opposer à cette exigence en eux de tout ce qui les frappe et qui tend toujours à une harmonie plus complète. Rien ne s'offre à eux qui ne les force à quelque nouvelle digestion. Ils ne peuvent rien voir, entendre ou sentir, que leur démon ne les réduise à en pénétrer la structure pour y chercher l'ordre commun.

Devins égarés ; chiromanciens pour qui tout est combinaison de lignes où l'esprit s'amuse à se dissimuler. Ce sont des prospecteurs insatiables — les navigateurs de leurs propres ténèbres. Leur ivresse des choses n'est pas l'indice de leur affection (ce sont des esprits sans attache) — elle ne manifeste que le vertige qui les prend quand ils se penchent sur les apparences. Ils ont l'air de se saouler du monde ; et le

monde ne leur est rien : une défroque sur de plus passionnants mystères.

Ils ont l'air de ne pas tenir à eux : ils ne tiennent pas à leur bonheur ; mais un lien plus serré les empêche de jamais se déprendre de soi. Ils suivent, d'un œil qui ne se lasse pas, les convulsions d'un monde en formation qui se tortille au fond de leur nuit souterraine. On croit qu'ils se regardent vivre ! Ils en épient les déplacements les plus fugitifs. Et ce n'est pas complaisance ; c'est leur passion — comme distincte d'eux-mêmes — qui se nourrit à leurs dépens ; c'est l'inéluctable exigence de ce monde qui tend à ne jamais finir de se construire, agrégeant à soi le dépôt hasardeux de tous les moments de leur vie.

Ces navigateurs insatiables sont les témoins et la proie d'une architecture qui s'édifie.

De quel profit peut donc être, à cette occulte élaboration, le spectacle d'une hallucinante simplicité qui me force à tout interrompre pour se contempler, non pas tel qu'il est mais tel que je le ressens ; non pas intégral mais réduit à ses facteurs verbaux — comme s'il eût besoin pour se saisir moins d'être que d'être en peu de lignes rassemblé ; et comme s'il lui importait moins de se dérouler dans l'espace et le temps que de devenir une fonction de l'esprit. Ou plutôt enfin comme si mon esprit exigeait de repenser le monde, et qu'il ne lui suffît point de s'en émerveiller.

De ma fenêtre, S... — qui est une pyramide de murs au sommet d'un piton — présente comme une étrave de bateau. Ce sont quelques façades agglomérées sur la perspective d'un seul plan sans le moindre inters-

tice apparent. Et bientôt, à droite et à gauche, cette coque de pierre tourne court et fuit. Mais le chemin qui longe les remparts et les remparts massifs et nus entourant le village présentent, au pied des quelques façades que j'aperçois — serrées les unes contre les autres et toujours aveugles — un dévalement et une brèche. De sorte que, sans voir le chemin qui est en contre-bas, je discerne, dans toute la netteté de leurs silhouettes fugitives, les gens qui passent sur le chemin pendant qu'ils traversent le bref espace de la brèche. Je les distingue même avant qu'ils n'y arrivent, se rapetissant progressivement entre le moment où ils débouchent d'une rue invisible et surélevée dans la faille du rempart. Tandis que la sortie opposée est plus impitoyable : ils s'y font avaler d'un seul coup.

Or, presque toujours, ces promeneurs sans visage — victimes insoucieuses — vont seuls. Mais, pendant les quelques secondes qu'ils se profilent sur la façade (qui est comme un décor d'autant plus trompeur que les volets de ses fenêtres sont toujours clos et que la pierre dont elle se compose est plus patinée — un décor vertical et nu — sans le moindre ornement : du lichen et de la crasse aux modulations sans écho — derrière les deux mâchoires de la brèche pareilles à des portants), pendant les quelques pas que font ces bustes sur ce fond d'une poésie si prenante qui a l'air de n'être là que pour vieillir, une soudaine, intense et affolante impression de drame s'empare de moi et me reprend à chaque fois ; dont je recommence d'être le jouet involontaire comme si c'était, chaque fois, la première fois que l'illusion se produisit.

Et si je m'efforce de comprendre ce qui dans un

spectacle aussi élémentaire peut produire un effet si violent et si irrésistible, auquel il m'est impossible de m'accoutumer, je suis forcé de me dire que c'est parce que à cette distance les individus se réduisent à leur apparence extérieure, à leur détail le plus visible : la sœur trotte-menu à sa cornette — le gros cultivateur à sa veste grise — cette femme, au fagot qu'elle porte sur la tête. Si bien que ce ne sont plus des individus que je vois, mais des figurants énormes, aux gestes rares et stylisés, dont, parfois, un bras se lève et tombe, une tête tourne.

Ils surgissent comme des apparitions.

Fantômes de la solitude lâchés par le néant, happés par le néant.

L'être défini par le contour de son volume — sans plus rien de secret, ni de mobile, ni de concerté ; un instant saisi dans toute sa fugace netteté ; sans bavure ; fabuleusement dépouillé — une pièce aux personnages fragmentaires et immotivés ; une terre sans plus rien de simultané, où l'on se bornerait à vivre sans vibrer, à passer les uns après les autres, à exister sans insister : un monde réduit à quelques formes sans ombre.

Et lorsque, par hasard, dans cet étroit espace, deux d'entre elles se rencontrent, alors le drame se fait encore plus imminent, car, ou elles s'arrêtent comme des poupées géantes et semblent, par un sortilège incompréhensible, se regarder — si bien que le sortilège s'installe entre elles et devient comme tangible — ou elles passent sans s'arrêter ; et alors surgit leur plus affolante solitude, un destin plus inconcevable de ce que, si proches, si pareilles, elles se soient pourtant croisées sans se voir.

C'est un monde de fourmis mais individualisées et grandies jusqu'à la taille humaine, un univers actif, inconscient, mécanique.

Tant il est vrai que tous nos rapports sont du cœur et que le seul amour les fasse humains.

Ce bref espace sans arbre, sans air, sans chemin apparent, de pierres contre des pierres, d'un portant de théâtre sur un fond de décor, ce plateau dénudé : c'est l'univers sans amour. Et le silence qui y règne : la tragédie des cœurs ensevelis dans l'illusion de leur forme nue.

Un monde figé de tremblement de terre, une planète de prisonniers muets, isolés, privés d'espérance et de souvenir.

Rien ne me passionne autant que de confronter par la pensée ce désert hanté de mannequins et la ruche bruyante des psalmodies antiphonaires — le silence des formes vides et le murmure ininterrompu des orantes ; la mort, où de grands corps détachés passent et s'engloutissent, l'amoureuse oblation des flammes qui s'entremêlent.

Nous avons besoin du monde entier pour nous répondre.

L'ÉGLISE ET LE MONDE

Je mourrai sans avoir pu comprendre le monstrueux aveuglement des hommes qui supposent une importance quelconque à ce qui n'est pas leurs âmes.

(LÉON BLOY cité dans *Flammes*
de L. DAUDET.)

ET LE MONDE
L'ÉGLISE

L'ÉGLISE ET LE MONDE

Chemin de Croix.

Tragédie de l'Amour aux prises avec la liberté humaine.

Première station. — La liberté, donnée à l'homme et déviée de Dieu par le péché originel, exige le sacrifice de l'Amour pour être redressée.

Jésus est devant les forces du Passé qui le condamnent.

Deuxième station. — L'instrument du salut est la souffrance. Jésus accepte, en se chargeant de sa Croix, tout le développement futur de sa souffrance.

Troisième station. — Jésus tombe aussitôt. Il est réduit à ses forces humaines. C'est la créature qui a entrepris son propre sacrifice. Abandon du Père.

Quatrième station. — En face de la souffrance infinie de la créature divine, la suprême souffrance de la créature finie qui compatit. Celle-ci se porte à l'extrême possible de l'amour humain.

Cinquième station. — Jésus a besoin d'un homme

qui, peut-être, n'est pas chrétien, ni Juif, pour l'aider. Jésus affirme sa faiblesse sans pareille.

Sixième station. — Jésus multiplie les preuves de sa faiblesse. En tant qu'homme de douleurs, il est l'image de Dieu. Comme lui dépendant de la liberté (qu'il a donnée aux) des hommes.

Septième station. — La faiblesse de Dieu dépasse tous les secours humains. Abandon du Verbe.

Ainsi Dieu est-il à ce point l'Amour, qu'Il est aussi, forcément, en face de la liberté qu'Il a créée, la plénitude de la faiblesse.

Huitième station. — L'Amour est si débordant qu'Il plaint d'abord celles qui engendrent une postérité à ses bourreaux ; car elle portera le poids de leurs fautes. Ici il contemple le déroulement des temps.

Neuvième station. — La troisième personne divine avoue sa faiblesse et abandonne à son tour Jésus-Christ.

Dixième station. — Dépouillement de tout le temporel. Jésus n'est plus qu'un être grelottant : l'Amour nu au centre du monde.

Onzième station. — Mystère de la charité. L'amour s'identifie à la souffrance. Le juste s'élève comme une tour qui joint la terre à Dieu. Mais les hommes se sauvent dans le temps même qu'ils se perdent. Leur crime engendre leur salut du simple aveu que ce crime est mortel pour Dieu.

Douzième station. — Mystère de la mort transformante. La souffrance ne suffit pas. Il faut le total anéantissement dans l'abandon infini. Abandon à Dieu. Abandon de Dieu. Voilà le redressement de la

liberté. La faiblesse de l'homme rejoint volontairement celle de Dieu.

Treizième station. — Symbole de l'Eucharistie. L'amour humain retrouve son Dieu, méconnaissable. La créature, réduite à soi, confesse son impuissance et son néant.

Quatorzième station. — Mystère de la foi dans la nuit des sens et de l'esprit. Mystère de l'espérance triomphant de toute apparence temporelle. Volonté humaine.

Tout le mystère du Calvaire se déroule entre l'acte de la liberté mauvaise (condamnation à mort) et l'acte de la volonté bonne (foi en Jésus dans le sépulcre). L'effet rédempteur de la Passion est de permettre ce redressement de la liberté par la Grâce dans l'esprit humilié et le cœur contrit.

Remarquer la puissance qu'implique l'offre que Satan fait au Christ — lors des trois tentations — de lui donner l'empire du monde.

Serait-ce donc qu'il le possède de droit divin?

Il est l'ange à qui la terre fut remise dès les origines les plus lointaines : l'ange de la terre.

Et cet engagement de Dieu à son égard, cette remise une fois faite par Dieu interdit à Dieu de reprendre sa Parole.

Dieu, prisonnier de sa Création, engagé jusqu'à ne pouvoir le moins du monde enfreindre ses décisions originelles, jusqu'à ne pouvoir déposséder ses anges de leurs attributs, voilà l'étonnante remarque qu'une méditation plus approfondie de l'Évangile force à faire.

Non point deux Principes opposés ; mais l'opposition du Créateur et de quelques-unes de ses créatures, la soumission du Créateur à tous les pouvoirs que sa sagesse conféra à ses créatures. Du moins sa soumission dans une mesure secrète et qu'il est impossible de déterminer ; mais sa soumission inéluctable et qui justifie d'une nouvelle manière l'Incarnation de son Verbe.

Jésus livré au diable, voilà une relation divine à laquelle je ne songeais guère. Mais qui, une fois qu'on a pris conscience de sa nécessité, fait mieux mesurer la valeur infinie du sacrifice de Jésus, et la conquête qu'il lui fallut faire pour vaincre un Prince auquel sa nature humaine le livrait — le prodige d'une telle victoire que d'abord sa divinité semble rendre inévitable, mais qu'au contraire sa divinité — à mieux en comprendre l'essence — peut-être lui eût interdit de remporter.

C'est l'humanité seule du Christ qui pouvait être victorieuse. Et cela explique jusqu'à cette épouvantable dernière parole sur la Croix : « *Pourquoi m'avez-vous abandonné.* » L'humanité devait vaincre l'ange.

Samedi 28.

Hier, visite de l'abbé M... Homme certainement très saint. Et devant son intelligence tellement enjouée que, jadis, il n'y a pas beaucoup d'années, j'eusse douté qu'elle pût s'allier à la foi (je savais peu, alors, en quoi pouvait consister cette foi ; et c'est ainsi toujours que nous jugeons les êtres !) je mesurais par où

sa sainteté, très certaine, différait de celle du Père V... ou du Père O..., pourquoi elle m'étonnait et me déconcertait.

Et c'était, je crois, à cause de l'absence des dons de la maladie.

Non pas de l'humilité : ce prêtre en surabonde. Non ! ce que la maladie apporte à qui sait en user, c'est un dépaysement à sa propre chair que l'humilité même ignore.

Je songe à la phrase de *Jean Barois* où Martin du Gard affirme par son héros que ses dernières volontés doivent être celles qu'il prévoit étant en pleine santé ; de sorte qu'il ne soit tenu aucun compte des changements que la maladie ou la vieillesse pourraient lui suggérer. Comme si la vieillesse et la maladie n'étaient pas des états naturels — ou que, étant des affaiblissements du corps, ils dussent entraîner nécessairement quelque obnubilation de l'esprit !

Peu de sophismes m'auront autant frappé que celui-là sous l'apparence d'une parfaite sagesse. Et longtemps je le tins pour ce dont il avait l'air, n'en comprenant enfin la profonde ineptie que le jour où je découvris tout ce que m'avait valu la maladie ; et que l'être humain n'est pas un simple muscle que l'idéal serait de mettre, dans un bocal, à l'abri, mais qu'il a besoin, pour s'éclairer, de toutes les contingences de sa vie et, d'abord, de ces accidents qui semblent évitables — dont on croit qu'il s'en faut de peu qu'on en puisse être épargné, — qui, tout au contraire, sont merveilleuses provocations de notre sort.

Et ceux qui s'en défient ne s'avisent pas que leur défiance procède moins de leur lucidité que d'un orgueil spontané dont l'appétit les trompe, sous l'apparence d'une judicieuse mise en garde contre soi. Quand ils croient se mettre en garde contre eux, ils s'y livrent davantage. Quand ils croient être perspicaces, c'est alors qu'ils sont le plus prisonniers de leurs instincts les plus immédiats. Niant, sans s'en apercevoir au nom de la nature, un état naturel, et qui, loin de nous empêcher de découvrir notre plus vrai désir, nous met en sa présence dans notre âme plus dénudée.

Ils croient rejeter toute métaphysique, alors qu'une vigilante et puéride métaphysique seule les guide à leur insu pour les contraindre à refuser, par anticipation, l'enseignement éventuel des accidents de leur croissance.

J'étais, moi aussi, prisonnier de ces nuages quand je m'interdisais l'expérience religieuse tout le temps que durerait ma maladie par peur d'influer sur mon jugement et de n'être pas assez indépendant dans le cours de l'expérience. Je redoutais que pût agir sur moi le sournois désir de trouver Dieu par besoin ; d'avoir besoin de lui, soit pour obtenir ma guérison, soit comme d'une compensation à la santé, ou comme d'une béquille pour me conforter.

L'orgueil de mon esprit ne voulait reconnaître dans l'appel de mon âme que le déguisement de mes exigences de malade. J'étais pareil à eux.

Et il me fallut attendre de pouvoir croire en ma guérison pour ne pas craindre que dans mon recours à Dieu intervînt, le moins du monde, ma lâcheté. J'allai

donc à lui comme au seul objet d'une débordante allégresse. Sans gratitude toutefois pour ma guérison, car mon allégresse était celle d'une âme qui, ayant jusqu'alors douté de soi, découvre tout à coup, après une longue poursuite, son essentielle raison d'être.

Mais déjà la maladie m'avait incliné à quelque détachement. Et c'est cela qui risque de manquer à certains dont la santé n'a jamais fléchi. Ils ne doutent pas d'eux. Ils y sont installés ; sans cesse occupés — sinon du monde — des objets de leur esprit propre ; suspendant à ceux-ci les motifs de leur activité. Si intérieurs qu'ils soient, leur raison d'être persiste à demeurer hors d'eux.

Au contraire, les malades ont plus de facilité pour subir une mystérieuse attraction. Forcés à reconnaître en eux la présence occulte de l'Indubitable, les apparences de l'égoïsme leur sont aussi plus aisément épargnées.

C'est à la Sainte Trinité qu'ils sont presque forcément orientés en eux ; et, tournés vers elle, ils se trouvent d'eux-mêmes expulsés. Tant il est vrai que quelque chose en nous doit être anéanti aux confins du monde et de nous-mêmes.

Il semble qu'il devrait suffire d'être occupé du Christ pour parvenir à cette dépossession ; et pourtant il n'en est rien. Notre activité, si ardente soit-elle, ne suffit pas ; il faut y ajouter cette passivité qui ne dépend de nous que dans la mesure où nous adhérons à la volonté éternelle.

Et je m'assure que nous ne sommes pour rien dans une telle adhésion et que c'est pur bienfait de la

grâce si, à chaque heure de chacun de nos jours, notre vœu le plus intime où toutes nos forces confluent est de ne vouloir rien qui diffère des célestes décrets. Le danger de la santé, c'est qu'elle tend à nous dévier imperceptiblement ; et quand ce serait pour la gloire de Dieu, à la chercher dans nos chemins. La constante disponibilité au bon plaisir divin, cette attention prêtée aux touches de sa grâce, si elles ont dépendu, dans leur commencement, des dispositions de la bonne volonté, si notre volonté les développe, c'est notre organisme total qui doit s'y adapter ; et c'est à ce que sa prédestination par la grâce en a fait, et sans doute aussi à sa correspondance à la grâce, mais d'abord à l'action de la grâce et à son plus ou moins de force que nous devons d'être ainsi entraînés à nous y réduire.

Une vie solitaire, le silence et surtout ce merveilleux assouplissement d'un corps qui connaît ses limites, d'une raison qui confesse son maître, d'une lucidité qui apprend à discerner l'insensible motif de ses variations et de sa contingence, une attention repliée sur son secret le plus intime, dans l'activité d'une conscience de plus en plus précise et passionnée des forces qui se jouent entre elles, et du mystérieux et décisif appoint de soi-même : telles sont sans doute les prérogatives, pour beaucoup, de la souffrance.

Et c'est par elles qu'au lieu de se prendre à soi, l'âme, penchée sur soi et qui y assiste à la prodigieuse dispute des puissances surnaturelles, accepte de ne plus différer de sa collaboration permanente, en dehors de toute impulsion individuelle, dans l'enivrement

d'une intimité de mieux en mieux accordée à son objet.

Voilà ce que la vigueur risque de ne pas donner. Quand même elle ne distrait pas nos forces en une attention qui est une dissipation, néanmoins elle nous livre normalement au plus accidentel de nous-même et nous empêche de résister à ce qui de nous passe et nous entraîne.

Une surprenante, une prodigieuse différence marque maintenant pour moi, et au premier coup d'œil, l'âme la plus sainte que sa débilité n'a jamais faite prisonnière et celles qui doivent à la leur de laisser transparent, sans le vouloir, le spectacle qui se déroule en elles.

Gœthe a tort : on acquiert tout dans la solitude mais d'abord le caractère ; si l'on appelle ainsi la capacité de subir, sans en être affecté, toutes les dérisions de son sort et l'acharnement de la nature entière.

Ce que doivent à la maladie ceux qui savent en mener l'existence, c'est d'être à l'abri de ses coups et, que leur fortune soit bonne ou que leur chance fléchisse, d'être aussi absent de ce qui les accable que de ce qui les favorise, transportant avec eux et laissant, à travers leur peu de geste et leurs tendres regards, se dessiner le plus important univers que rien de ce qui passe ne peut plus affecter.

Plus que les autres, présents en eux et absents d'eux, ils sont les spectateurs insoucieux du mirage, désormais incapables de prêter le concours de leurs forces muettes à un autre débat qu'à celui qui se joue dans le fond de leur cœur.

Dimanche 29.

Lettre à M. C...

Monsieur, je reçois de M. A... (que je n'ai pas l'honneur de connaître) une très aimable lettre si pleine pour vous d'affectueuse douleur, que je m'en voudrais de n'y pas répondre et de ne pas vous aider dans la faible mesure de mes moyens.

Je sais le peu d'action de nos paroles ; et que, plus qu'une argumentation directe, telle que peut être une correspondance, l'exemple d'une expérience comme celle que j'ai faite (et le complet bouleversement qui s'en est suivi) peut aider d'autres âmes à admettre ce qu'on voudrait leur faire comprendre pour en avoir soi-même éprouvé la profonde, l'unique vérité.

C'est la raison qui m'a fait publier le journal de ma conversion.

Je me serais donc abstenu de vous envoyer ce mot, si, aux inquiétudes de M. A... ne se joignait la fraternité qui nous unit en Israël. Ce m'est en effet toujours la plus grande douleur de penser que, tandis que l'Esprit n'avait choisi Israël que pour garder sur la terre une race pure afin que le Verbe pût s'y incarner, Israël précisément depuis le refus de l'Incarnation est devenu, par l'effet d'un effroyable châtement dont la grandeur mesure celle de l'élection et de la faute, le plus incapable de comprendre cette Incarnation.

Je n'espère pas avoir, en vous envoyant cette lettre, plus de succès qu'auprès de ceux qui me sont le plus

chers. Mais il faut bien tout de même que je l'envoie pour vous assurer qu'à l'opposé de ce que pensent les Juifs ce n'est guère dans l'Église, quand on en a saisi le mystère, qu'on est tenté d'oublier cette éminente dignité d'Israël, ni de perdre la fierté d'être de la race du Christ.

Cette communauté de race avec le Christ justifie seule notre fierté ; mais la justifie au point que l'on s'explique que, lorsqu'il ne s'accompagne pas de cette conscience, l'orgueil juif puisse être si odieux et si démesuré, si proche d'une vanité sans fond.

Je n'espère pas vous convaincre avec ces faibles mots que notre amour, toujours insuffisant, ne parvient pas à faire de chair. L'expérience (et la foi) témoignent que cette Eucharistie est le corps et le sang de notre Premier-né. Et sans doute ne peut-on réaliser une telle expérience que si l'on *croit* préalablement. Mais du moins celle que Dieu me permet de faire, sans la foi, devrait-elle servir à en éclairer d'autres.

Ce qui me semble importer avant tout, c'est de confesser que, par les seuls moyens de notre raison livrée à soi, nous sommes incapables de rien comprendre ; si bien que tous nos raisonnements, toutes nos hypothèses et toutes nos théories ne sont que déguisements de nos goûts, c'est-à-dire justification de ce qui ne compte pas en présence de la vérité objective. Encore une fois rien ne nous vient de Dieu qu'en récompense de cette disposition qui n'a rien de commun avec ce qu'on nomme en général humilité. L'humilité, devant Dieu, c'est l'aveu que toutes nos opinions ne sont que des goûts contingents et que

l'Esprit a une tradition à laquelle il faut tout sacrifier.

Que vous dirai-je encore? Qu'il faut être dans l'Église pour s'apercevoir que, si lui manque un certain ésotérisme, elle a tout de même une doctrine cachée, en ce sens que tout le révélé chrétien n'est qu'un résumé mais *réel* de ce qu'une vie mystique nous apprend peu à peu à découvrir et, ce qui est si admirable, à vivre. Alors que tout le reste, je veux dire ce qui semble l'ésotérisme des autres religions n'est qu'une philosophie, une construction de l'esprit.

Un chrétien — et surtout un Juif chrétien — possède enfin, *pour la vivre*, cette doctrine que rien d'humain ne parvient à nous proposer. Mais, encore une fois, il faut la vivre et pour cela s'y initier en en faisant partie! On ne l'imagine pas, du dehors.

La parole du Christ : « *Il y a beaucoup de demeures dans la maison du Père* », est la révélation mystérieuse de tous les plans sur lesquels on peut vivre quand on est chrétien, selon le degré de lumière qui vous est accordé. Et, s'il est vrai qu'« *à ceux à qui il a été peu donné il sera peu demandé* », il est bien vrai et il est urgent de ne cesser de se dire qu'à ceux à qui il a été beaucoup donné il sera beaucoup demandé. Quand on vit la vie eucharistique — vie de symbole, mais de *symbole réel* — les paroles du Christ prennent, pour certains, une étrange résonance. Et il faut que ce soit bien vrai, sinon vous pensez que je ne serais pas ici pour vous presser d'accepter *notre* héritage.

Et puis, d'un simple point de vue logique, quelle difficulté y a-t-il à admettre que, si nous sommes capables de nous réaliser par la parole et l'écriture, Dieu, qui est le *Tout-Puissant*, puisse (!) incarner

sa Parole, son Verbe en un être qui, distinct en tant qu'homme est pourtant lui-même? Le miracle d'une parole distincte de celui qui la prononce et qui est pourtant lui, n'est, sur un plan infiniment éloigné, pas différent. Et, sinon l'orgueil de l'homme (qui se croit humble parce qu'il n'admet pas que Dieu ait pu s'incarner pour le sauver, et c'est bel et bien l'orgueil de ne pas convenir que Dieu puisse faire ce qu'il ne nous est pas aisé de comprendre), à part cet orgueil, je vous avoue que je ne vois rien qui s'oppose à notre foi complète en l'Incarnation.

Je vous parle de tout cela en connaissance de cause, car c'est ce dogme que je compris le plus difficilement; et il fallut mes communions pour me convertir sur ce point. Il est vrai qu'il est impossible de conseiller de telles communions; et moi-même n'en évitai le sacrilège que par un ensemble de circonstances grâce auxquelles je me crus en droit d'être baptisé puis de communier sans foi en la Présence réelle, ni même en la Divinité du Christ.

Inclinez donc votre esprit, abjurez votre orgueil, c'est tout ce qu'il faut faire; et vous connaîtrez bientôt la plénitude de la joie, après cette admirable et détestable inquiétude qui est le lot de tous les Juifs bien nés quand ils courent encore après leur raison d'être.

Voilà, Monsieur, ce que tout ce qu'il y a en moi de sollicitude et de fraternité à l'égard d'un Juif pareil à celui que j'étais, m'oblige de vous dire. J'espère que vous voudrez bien n'y pas voir d'indiscrétion mais le témoignage d'un amour qui ne souffre que de ne pas être assez brûlant pour vous convaincre. Je ne vous

dis pas que je vous écrirai encore, parce que je suis souffrant de nouveau et que tout mon peu de temps est pris par mon travail ; mais croyez, je vous prie, à ma pensée la plus affectueuse devant ce grand Dieu à qui tout Juif appartient plus qu'aucune âme de ce monde ; et qui ne nous lâche pas que nous ne l'ayons confessé.

Pardonnez mon insistance. Comme dit David, « *le zèle de votre maison me dévore* ». Vous savez aussi bien que moi ce qu'est le zèle d'un Juif et qu'il est fort tenace.

P.-S. — N'oubliez pas que le Christ est né au milieu des temps et de l'espace — pour sauver tous les hommes — tous les justes déjà morts avant lui et tous ceux qui ne le connaissent pas. Ce qu'il nous apporte, à nous qui le connaissons, c'est une plénitude d'amour qu'on n'a pas en dehors de lui.

Il est le *Verbe éternel* par qui *tout a été fait*. Et saint Jean insiste là-dessus dans cet Évangile qui est l'Évangile mystique par excellence, tant il est vrai que, s'il n'y a pas d'ésotérisme chrétien, il y a pourtant des paliers successifs auxquels on accède selon ses moyens, ses efforts — et cette initiation qui s'appelle *la grâce*. Moi aussi je croyais que le christianisme était fait pour les simples ! Mais à présent aucun ésotérisme ne me paraît plus comparable à celui-là, à cette soi-disant absence de celui-là, que Jean nous permet d'entrevoir et de vivre.

Dieu est Amour. Il est l'Amour vivant qui vit de se donner. Rien n'est plus conforme à sa nature que

le sacrifice perpétuel qu'Il fait de soi pour le salut de ceux qui, ne pouvant rien sans lui, peuvent tout contre lui, de ceux que leur admirable liberté risque à chaque instant de perdre. Il est l'Amour inextinguible.

Le péché offense l'amour parce qu'il est le refus ou, du moins, l'oubli de l'amour.

Il faut vivre pour l'amour. Nous ne pouvons nous réaliser que dans l'amour. Toute dégradation de l'amour blesse l'Amour. Dieu est l'Amour brûlant. Il est ce brasier éternel sur qui nos péchés tombent comme une eau pour l'éteindre.

Jésus est ce brasier fait homme ; nos péchés le tuent.

L'Amour est une Personne et vit d'une vie personnelle.

Ce qui rend difficile de croire à la réalité substantielle des mystères de la religion, c'est que l'esprit, livré à soi, conçoit Dieu comme un être abstrait et non en tant qu'Amour vivant. Il suffit de penser à ce que peut être le pur Amour, brûlant et vivant, pour comprendre que rien ne lui soit étranger, et surtout pas le cœur humain.

Il est littéralement *intéressé* à toutes nos démarches, à toutes nos pensées et à l'esprit de tous nos actes.

Il est partout présent mais d'abord en notre âme. Il est la Réalité subsistante grâce à qui tout subsiste.

Sans cet amour ardent nulle forme ne pourrait subsister.

Toute vie est incarnation de l'amour.

Ce que Dieu aime en nous, c'est notre âme libre ; c'est notre liberté. Il lui plaît que nous puissions choisir. Nous sommes les seuls êtres au monde susceptibles de choisir. C'est par là que nous sommes irréductiblement différents des bêtes à qui tout, par ailleurs, toute notre chair et son développement, nous identifie.

Il ne manque à la Toute-Puissance pour être la Toute Bonté que d'être moins que rien. Elle s'enchaîne alors elle-même et se rend dépendante de ses créatures ; aussi bien des hommes par qui Elle se laisse crucifier, que du démon même à qui on la voit accorder de si grands pouvoirs.

Il semble ainsi que la Toute-Puissance s'accroisse encore d'être enchaînée par le Néant qu'elle-même anima.

La liberté ne se conçoit que par rapport au contingent. Nous ne sommes libres que dans la mesure où, nous soustrayant à notre inertie, nous nous mettons volontairement sous la dépendance de l'Amour. Et il nous faut alors renouveler indéfiniment l'engagement à notre liberté.

La liberté est une lutte. C'est la lutte de l'Amour contre toutes les forces de pesanteur.

Un être est d'autant moins libre qu'il s'abandonne à sa pesanteur. Dieu est la liberté même. Il consent à n'être même plus dépendant de sa Toute-Puissance.

La liberté est la force de s'anéantir dans l'Amour.

Lundi.

Les degrés de l'initiation chrétienne ne sont pas ceux d'une initiation de doctrine. Ce sont ceux qu'on découvre — la doctrine uniforme étant admise — lorsqu'il s'agit de la vivre. L'ésotérisme chrétien est au delà de l'initiation — dans la vie même. C'est la hauteur, la largeur et la profondeur du Christ, si différentes selon la capacité des âmes et la révélation que la grâce leur fait.

Je me scandalisai, hier, quand, après m'avoir détaillé toutes les grâces qu'il reçut et m'avoir dit sa certitude de la vérité catholique, L... me confia que « sa foi n'était pas assurée ».

Suis-je pourtant si différent lorsque j'hésite devant un complet sacrifice? Ce qui me fait hésiter, n'est-ce pas la faiblesse en moi de l'amour?

Ainsi, cet amour ne l'emportant pas encore sur tout le reste, je dépends de tout ce reste. Je puis encore être repris par lui. Il faut donc couper tous les ponts derrière moi, faire des actes qui m'engagent à jamais à ce que j'ai connu être la vérité objective et le mot de ma propre vie. Il faut ne plus risquer de dépendre de sa fantaisie, ne plus laisser à la sensibilité aucune part dans les décisions essentielles.

Il faut vouloir être libre, être soi à jamais contre les séductions cachées à chaque pierre de l'avenir. La foi mal assurée, c'est celle d'un esprit toujours prêt à sa facilité. C'est une lâcheté qui consent à soi et se

livre à l'avance. C'est l'âme qui se vautre dans une complaisance de pourceau à l'égard de sa propre inconsistance.

Mardi.

Cap d'Antibes.

Ce que j'écrivais, il y a quelques jours, de ce secret univers que rien de ce qui passe ne peut plus affecter, me revient en mémoire. Il me semble m'être insuffisamment élucidé la différence entre cette mise à l'abri du moins individuel de soi-même, et l'erreur de Martin du Gard et de tant d'autres qui, se prenant au sérieux, croient devoir se mettre à l'abri du vieillir par superstitieux respect de leur raison. Ce que je pense, c'est tout au contraire que, jusqu'à ce qu'on soit assez perdu en Dieu pour y réaliser sa propre unité, tout ce qui passe doit être accueilli par nous comme messagers impérieux.

Il ne s'agit donc point de se mettre à l'abri de la vie, mais de tout en élaborer pour quelque musique plus serrée. Il nous faut composer notre miel du suc de toutes les plantes, de manière que cette unité, en laquelle nous joignons enfin notre paix, soit le plus essentiel agrégat de nos diversités contradictoires. Ne rien laisser perdre de ce qui passe, c'est à quoi nous devons tendre afin que, distillé dans notre véridique intimité, nous en fassions notre arôme pur.

Ne rien laisser perdre pour ne plus être affecté par rien, tel est sans doute notre double aspect.

J'y songe devant cette immense et plane nappe glauque qui, aux environs du rivage, se soulève en bouillonnements d'écume. Et tout l'horizon s'empré-

sonne le long d'une ondulation régulière où bois, villes, rochers, toute une humanité se blottit, produisant, dans le même instant, les états les plus divers de la vie de ce monde.

Hors le péché, j'accepte que tout se précipite avec l'ingénuité d'une source intarissable, dans la vive uniformité de mon amour, aux profondeurs les plus chantantes de mon cœur.

Je veux n'être pas affecté par les choses pour dissiper mais pour réunir. J'accepte la vie pour apprendre d'elle à mourir. Et toute la richesse de l'univers pour approfondir mon néant.

Samedi 18.

Promenade solitaire sur le chemin froid de Tourrettes. C'est comme le prélude au crépuscule sans nuages d'un beau jour. Et sur les cimes des chênes qui couvrent le moutonnement opposé à celui le long duquel ce chemin court, la lumière du soleil s'étend encore. Mais déjà les espaliers couverts de pins plongent tout mon chemin et la vallée dans l'ombre. A part une pioche lointaine dont le bruit, peu après qu'elle a frappé la terre, me parvient comme un pigeon, détaché, isolé, net au centre d'un silence universel, à part deux voix qui, par instant, semblent s'échanger à travers l'espace vide, nul bruit, nul murmure d'oiseau, aucun frémissement dans l'air. Pas une branche qui bouge.

Pourtant j'ai passé, tout à l'heure, auprès d'une maison dont la cheminée projetait son ombre bleue sur des draps qui séchaient. Et tout le fond de ce dévalement.

des cultures l'occupent. Ce ne sont partout que terrasses pour soutenir le peu de terre que la roche tolère ; signes partout du travail et de la présence de l'homme. Et, tout de même, un tel silence se développe que j'ai oublié d'avoir entendu son pareil quand je croyais passer ma vie au cœur du silence, à S.... Ici, tout est décanté. Le soleil même ne nous abuse plus.

Et voici que ce silence — après tant de bruits qui me parlaient du monde et m'arrachaient à moi — me reparle de Dieu. Dieu ne craint que le bruit de la voix et l'enchantement déroutant de la vie ; non qu'il soit l'hypocrite comblement de notre insuffisance ! Il est la voix de ce qui ne passe plus. Et l'éphémère immobilité de cette création par surprise me le livre.

Il est cette surabondante réserve que la contemplation d'un assez vaste univers nous permet de saisir lorsque notre attention n'y préfère plus aucun détail. Quand tout semble figé dans une immense expectative et que les tressaillements de la lumière ont fini d'entraîner et de faire rejaillir, comme dans les bords d'une rivière, l'ivresse qu'ont les créatures à mourir.

Dans l'immobilité des heures sans soleil, silencieuse, toute la terre semble être prosternée.

Dimanche.

De ces cinq jours de Marseille je n'ai rapporté qu'un fardeau d'ordure et d'ennui. Et je l'ai déposé ce matin devant le tabernacle comme ma plus authentique offrande.

De quoi suis-je capable, loin du Christ ? De quelle

horreur me remplissent à présent les soubresauts de mes plus involontaires désirs. Je les ai tous retrouvés. Et, d'abord, ma salacité que je croyais engloutie au plus profond de mon refus ; ma vanité dont l'ineptie balance seule la tenace obsession ; et, plus sinistre peut-être que les autres, ma dureté à l'égard de ceux que Dieu me commande d'aimer comme moi-même — ma vertigineuse absence de miséricorde, mon inlassable disposition à juger et à condamner.

Par-dessus tout cela, durant ces cinq jours où je n'avais que mon fardeau à traîner, le silence de Dieu, son ensevelissement mystérieux d'où je n'avais pas même envie de le voir ressusciter. La solitude retrouvée, mais comme d'un corps sans âme et qui n'aurait plus été capable d'autre connaissance que de son inertie, d'autre espérance que de son terme le plus proche.

Il faut de nouveau t'humilier, bloc de boue.

Beauté de la règle, quand elle parvient à exhausser l'âme, à la conformer à sa perfection.

Lundi 20.

Depuis Noël je n'ai pu y revenir, mon travail sur la petite Arabe me prenait tout mon temps. Et il faut qu'il y ait quelque chose de bien changé en moi pour que j'aie pu résister à l'envie de noter ce que le cours des jours me suggérait ; pour me concentrer dans une étude où tout mon effort devait être de m'empêcher d'intervenir. Mais aussi quel profit imprévu j'en ai

tiré ! Et pourquoi ne me réjouirais-je pas en passant de ce profit surnaturel ?

Ceux qui reprochent à la religion d'être calquée sur la vie oublient que c'est peut-être la vie qui la singe. De sorte que, lorsqu'on parle des récompenses et des punitions de l'au-delà, ils ne voient qu'un marchandage répugnant ; alors que les marchandages humains ne sont au contraire que figures minuscules et caricatures de cet immense jeu qui se livre en nous entre le diable et Dieu. Mais, sans doute, sera-t-il toujours impossible de trouver, entre les incrédules mal disposés et les croyants, aucun point de contact, puisque tous leurs raisonnements, comme tous les nôtres, tiennent implicitement pour acquis ce qu'il s'agirait de démontrer ; bien qu'il soit vrai que, tandis que nous reconnaissons pour indémontrables nos mystères, ils se flattent eux de ne rien poser qui ne soit clair, sans s'apercevoir que précisément leur négation *a priori* de notre fondement — négation dont toutes leurs raisons sont tirées — est au moins aussi obscure que notre affirmation. Mais ils font, sans le savoir, une métaphysique à l'envers.

Toutefois n'est-ce pas au profit que m'a valu mon travail que j'en voulais venir, ni à l'aveuglement de ces soi-disant « rationalistes », ni enfin à ma propre transformation que la joie, avec laquelle je travaillai en m'efforçant de ne pas intervenir personnellement dans mon travail, mesurait ; mais à cette admirable liturgie catholique à laquelle plus on s'attache et plus on se prend.

J'y songeai pendant la messe de Noël et combien, auprès de ces grandes cérémonies religieuses, toutes

les fêtes civiles sont mesquines et contrefaites.

C'est comme s'il était de la nature des fêtes d'être religieuses. Et cela m'explique que toujours, avant même que mon esprit fût réorienté et centré en Dieu, toujours m'avait étonné, m'avait consterné la maigreur des fêtes tant familiales que nationales. Toujours il m'avait semblé que l'essentiel y manquait, ou plutôt — car je ne soupçonnais pas de quel ordre était l'absence dont j'y souffrais — en même temps que je les tenais pour l'expression des joies humaines, je m'affligeais, jusqu'au désespoir, à la fois de me sentir si peu fait pour elles et elles-mêmes si chétives et si peu conformes au désir que j'en éprouvais.

Je me rappelle avec quelle sombre délectation je me reconnaissais dans le pauvre docteur Faust, tout au début de son histoire, quand, se promenant dans une fête paysanne, il se lamente d'y être isolé, accusant sa propre culture de l'avoir à jamais séparé des plaisirs populaires.

Moi aussi, j'aimais les foires et les danses en plein vent et les chants de ceux que j'enviais d'être simples. Et je me lamentais de n'avoir plus avec tout cela qu'un contact étranger, de ne pouvoir plus prendre part à nulle réjouissance, doutant si les réalités de mon esprit valussent cette perte de toute spontanéité. Mais, bientôt, réfléchissant sur le peu que je perdais et sur l'illusion qui m'entraînait, je me mettais à mépriser ce pourquoi je sentais que je n'étais plus fait. Et tout aussitôt ces fêtes me semblaient se réduire à un sensuel entraînement d'où la réalité des joies à laquelle j'aspirais comme à une hypothétique possibilité était totalement absente. Tout ensemble,

j'enviais les joies qui me manquaient et je ne pouvais m'empêcher de les réduire elles-mêmes à leurs quelques sinistres éléments.

Quant aux consécérations officielles du plaisir, aux jours fériés, à la mascarade du mardi gras et à celle, plus lugubre encore, du 1^{er} janvier, je sais que je ne me mens pas en m'assurant qu'elles m'apparaissent comme une espèce d'assassinat, la parodie meurtrière et, pour tout dire (quoique je ne pusse alors employer un tel terme, mais, après coup, maintenant, c'est le seul qui me paraisse lui convenir), une espèce de diabolique corruption, oui, le sacrilège d'une vérité que j'ignorais, un sacrilège, dans le temps même où j'étais foncièrement incapable d'imaginer qu'il y eût au monde rien de sacré.

Mon esprit, quoique la réalité lui parût un peu frêle, finit cependant par se persuader et s'accommoder d'avoir tort en face d'elle, par se résigner à étouffer ses besoins ou, du moins, à les prendre pour ce qu'ils n'étaient pas : les fantômes d'une toute gratuite, illusoire et enfantine imagination. Il eut, depuis lors, sa revanche. Et quelle liberté hasardeusement acquise mais enfin, avec une imprévisible plénitude, adoptée ! Car voilà le miracle : que rien de spontané ne me soit plus interdit, que je sache qu'il est une réalité dont l'exactitude avec laquelle elle remplit mon attente me marque la consistance indubitable ; que je connaisse le mode et le lieu par qui la joie humaine, en manifestant son exigence naturelle, se justifiant, acquérant toute sa densité, cesse d'être le peu enviable privilège de quelques simples pour redevenir le bien substantiel et commun de tous les membres — quels

qu'ils soient — de cette communauté humaine enfin découverte, conquise et possédée.

C'est là ce que la nuit de Noël, cette année, m'apporta ; et les gens qui n'étaient pas venus à la messe de minuit, mais se bornaient, dans les rues, à chanter, et dans les restaurants à manger et à boire, loin de le contredire, le confirmaient.

Oui, mon Dieu, vous m'avez pleinement rassasié des viandes et du vin dont ils cherchent vainement ailleurs la subsistance équivalente. Et ils ont tout, l'apparence et la forme. Mais cette consécration de leurs plaisirs leur manque, par quoi leur manque, du même coup, le fondement de leurs plaisirs. Parce qu'ils ne savent plus à qui adresser leur ferveur, elle retombe, sans qu'ils puissent s'en sentir apaisés. Et ils quittent leurs tables et leurs chansons après s'être hypocritement efforcés de croire qu'ils ont passé de bonnes heures. Pour ne plus savoir que chercher hors de la réalité l'objet de leur allégresse, leurs plaisirs fondent sous leurs mains et tout ce qui leur en reste n'est qu'un souvenir décevant ; tant il est vrai que nous sommes peu faits pour nous dédier nos chants et notre nourriture superflue, tant il est vrai que les dons que nous nous offrons ont besoin, pour profiter à notre corps même, d'être consacrés à quelque autre.

Et c'est ce que savent bien ceux qui ne vivent que pour faire plaisir à l'objet humain de leur amour. Mais ils ne le savent pas au point où je le sais, dont l'amour n'a plus d'objet humain et dont toute l'activité voudrait se tendre à glorifier son Créateur.

Les paysans de Faust ont plus raison que Faust. La joie d'être une créature animée sous le ciel du prin-

temps, la joie d'aller le long des rivières et de chanter et de danser et de rire sans compter pour célébrer la résurrection du Sauveur, les met au cœur de la réalité, les rétablit dans leur ordre, dans l'humble acceptation de leur fondamental accord.

Comme le Christ ressuscite avec le printemps, il naît dans la nuit la plus longue, au seuil des jours qui recommencent de grandir. Et cette merveilleuse conformité du divin et de l'humain, ils ont beau crier que le divin s'y calque sur l'humain qu'il symbolise, ils oublient que la loi la plus simple gouverne l'univers ; et que l'analogie du divin et de l'humain, loin d'être une fabrication de notre esprit, est conforme à toutes les similitudes que nous sommes parvenus à découvrir entre les ordres les plus apparemment opposés de la création tout entière. Ce n'est point Dieu que nous avons fait à notre image, c'est à la ressemblance de Dieu que nous fûmes créés. Et quelle raison de s'étonner si Dieu s'est abaissé à se faire minutieusement humain, à réaliser, dans un seul corps, la plénitude des deux abîmes ?

Et voilà ce qui soutient et oriente nos joies, que, dans quelque religion que ce soit, l'homme ne s'adresse pas les chants de ses réjouissances ; mais à celui dont tout provient et à qui tout retourne. Et, tout spécialement, dans ce christianisme adorable où la plénitude de l'humain nous est proposée comme modèle. C'est notre image la plus sublime que nous révérons dans nos fêtes, notre image mais non point l'exigüité de nous-mêmes. Et tous nos chants sont légitimes et substantiels, s'ils ne se forment pas simplement pour s'élever, mais pour se dédier. Nous sommes pris alors

dans une étreinte telle que la force que nous louons et vers qui montent nos louanges est celle même qui nous crée et nous soutient. De sorte enfin qu'en s'adressant à l'objet de son amour, du même coup l'homme célèbre sa propre création et cette base, qui est Dieu, sur laquelle il repose. En louant son Créateur, il loue du même coup sa propre vie ; en chantant la gloire de Dieu, tout à la fois il le remercie de sa propre existence. Il exulte d'un céleste amour et il exulte d'être. Sa joie circule au cœur du monde et de lui-même comme cette eau que les nuages prennent à la terre pour la lui rendre.

Il n'y a rien de semblable dans les fêtes profanes, que l'incompréhensible isolement d'un jour dans le cycle indéfini des jours. Et ils ont réussi cette gageure, de rendre mécanique jusqu'à leur joie ; se réjouissant à date fixe sans qu'il y ait au choix de ces dates d'autre raison que l'aveugle emportement du temps.

La merveille, dans la liturgie, c'est qu'elle rassemble en une unité où l'on peut éprouver le faible pressentiment de l'unité universelle, le mystère de Dieu, le déroulement de la vie de la terre et l'intime et touchante communion de notre exigeant, de notre pauvre cœur.

Je comprends que des gens soient arrêtés au seuil de l'Église par sa trop grande perfection et, s'ils oublient de quelle misère se compose l'humanité de ses membres, qu'ils redoutent de trouver en sa liturgie une réponse trop adéquate aux besoins de l'esprit. Mais ceux-là sont aussi ceux que l'indignité des prêtres rebute. Ils sont ceux à qui tout est motif de suspecter la vérité. Ils hésiteraient encore au seuil de l'Église si, au lieu

d'y trouver une déroutante conformité aux exigences humaines, ils y trouvaient une non moins déroutante discordance. Tout leur sert à se justifier leur abstention, car ils ne cherchent qu'à se confirmer dans leur médiocrité prudente. Ce n'est pas leur raison qui inspire leurs jugements, c'est l'avarice de leur petit cœur. Ils souriront comme des sages à l'aveu de ces joies ; ils y souscriront pour nous-mêmes, tant il leur semble que notre faiblesse en ait besoin ; ils avoueront comprendre notre position ; quant à eux, ils ont assez d'héroïsme pour s'en tenir à leurs peu conséquents plaisirs. Faust, au moins, se désolait. Ils ne se désolent même plus ! Leur esprit a la largeur du contingent qui le remplit de ses apports successifs.

Mais il n'y a pas dans l'Église que les offices des fêtes suprêmes et, quoique la source vive ne cesse d'y couler, le jeu des grandes eaux marque seulement quelques étapes sur son chemin. Chaque jour, maintenant, est une fête pour moi. Chaque jour est fête pour tout chrétien qui vit sa foi. Quand même aucun saint n'y serait célébré, l'offrande du Saint Sacrifice est le type de la joie la plus profonde et la plus humaine.

Et j'ai aussi découvert cette merveille, que chaque jour, à chaque heure, sans répit, sur toute la surface de la terre, l'homme offre à son Créateur une louange indéfinie. Si bien qu'à n'importe quel moment de sa vie quotidienne il est toujours possible à un chrétien de s'unir à une fête que, successivement, ses frères de toutes les races, sous toutes les latitudes célèbrent en un cortège ininterrompu d'actions de grâces et de louanges. Et, comme si cette union à travers l'espace ne suffisait pas encore, la liturgie offre simultanément

à tous la célébration des fêtes de ceux qui sont comme les humaines racines de son histoire, et qui, dans quelque ordre que ce soit, contribuèrent à l'établir, à l'entretenir et à la fortifier. L'Église, à qui l'on reproche ses promesses surnaturelles et à qui l'on fait grief d'être fondée sur l'invisible, me semble, tout au contraire, avoir grandi comme un arbre. Ce corps mystique est un organisme véritable et, quoique dépassant infiniment l'homme, soumis à des lois de croissance et de maturation qui sont justement celles à qui toute vie individuelle sur la terre est soumise. C'est un être qui présente, en les dépassant, tous les caractères d'une personne dont le corps embrasserait toute la terre et qui, loin de vieillir, ne cesserait de s'accroître au cours du temps qui la développe. De sorte enfin qu'il n'est pas très étonnant que l'homme — quelles que soient ses facultés — y trouve son accomplissement, car il y est intéressé comme le sont, à l'harmonie d'un corps, le moindre et le plus parfait de ses membres.

Le facteur de la joie religieuse pour chacun de nous, c'est que chacun est pris dans l'engrenage d'une architecture universelle où la joie totale n'est peut-être pas seulement la somme des joies élémentaires qui la composent, puisqu'elle est la joie du Christ dans tous les actes de sa vie naturelle et mystique, mais où la joie élémentaire résulte de la conscience d'une participation intime à la joie totale; ce qui jamais ne se produit dans aucune autre société, car rien de temporel n'est un acte d'amour pur. Il faut donc vraiment avouer que la joie est la conscience d'une participation active à un acte d'amour qui nous dépasse et qu'une

fête est la consécration plus positive de tous les membres d'une communauté à la célébration d'un mystère spirituel.

On conçoit évidemment qu'une telle célébration serait possible sans culte, sans liturgie et sans révélation. Mais il se trouve qu'elle n'oblige jamais que par le culte, la liturgie et la révélation. Comme s'il ne suffisait pas que le mystère fût spirituel, mais encore qu'il dût être l'effet d'une révélation au moins implicite et surnaturelle. Tant il est vrai que l'homme, bien plus qu'un animal social, est un animal métaphysique et, même, fondamentalement religieux.

Le plaisir de l'homme est à la fleur de sa chair, sa joie à la racine de son esprit. Et le social ne tient ni de l'une ni de l'autre.

Pour ne pas cesser d'habiter dans la joie — et qui ne voudrait y consentir — il faut donc rompre d'avec la chair, d'avec tout le temporel. Avec une trop rigoureuse évidence je vois, une fois de plus, devant moi cette conclusion se dresser.

Mercredi 22.

Vu hier, à T..., M... dont, pour travailler en paix, j'avais retardé depuis deux mois de faire connaissance. Les voisinages sont dangereux pour qui aime la monotonie du silence. Enfin, l'autre jour, je reçus de lui trois lignes d'une telle détresse que je ne pouvais plus retarder de le voir.

Je l'ai d'abord attendu au pied de l'escalier de sa

pension le long duquel quatre jarres de terre s'échelonnent jusqu'au premier palier où une fontaine, vue d'en bas, semble un bidet suspendu. Une odeur infecte de renfermé et de graillon dès l'entrée vous accueille. Dès l'entrée on a l'impression d'une espèce de bordel honteux, inavoué, dont cette odeur concentrée s'échapperait comme un témoignage incompressible. Cela sent la chair, la viande marinée et le linge sale.

Tout à coup, du premier étage, je vis surgir une enfant toute brune, jambes nues, un balai en main. Et quand elle remontait l'escalier ce n'étaient plus seulement ses jambes que je voyais nues, mais ses cuisses et la naissance de ses petites fesses. Cette pauvre souillon au visage adorable, à la peau couleur de terre cuite ne se déridait pas. Et comme une grosse femme, dès le matin vêtue de satin rose, lui passait à travers la rampe un plumeau et lui commandait sans douceur, je la vis s'emparer du plumeau par les plumes et le traîner comme le pesant instrument de son martyre. A partir de ce moment le bordel m'apparut tragique ; et la figure de la petite suppliciée montant et descendant, tantôt avec une caisse d'ordures sur l'épaule, tantôt pour rincer le seau où les tuberculeux de la maison avaient accumulé la veille leurs crachats, dénonçait, à chaque passage, un peu plus d'horreur dans le drame continu de ce secret théâtre. Je n'avais rien d'autre à faire, en attendant que M... fût prêt pour aller déjeuner, qu'à regarder la malheureuse accomplir sa besogne d'un cœur déchiré. Elle avait au plus quatorze ans, déjà consacrée au malheur.

Enfin M... arriva. Et ses yeux, aux paupières qui ne s'abaissent plus, laissaient brûler le reste d'un feu

où l'on sentait que sa nuit sans sommeil avait dû se consumer dans une détresse hallucinée et solitaire.

Bientôt était établie — et ce n'était pas compliqué — une atmosphère de drame autour de lui. Quelques mots y avaient suffi, avec le geste répété de s'arracher les yeux, et un ton qui trahissait une résignation éperdue à l'inéluctabilité du drame malgré la permanente conscience de son horreur.

Je crois que ce qui acheva de le précipiter dans le délire éveillé où, à partir de ce moment, il ne cessa plus de se débattre, ce fut une remarque que je fis comme malgré moi, comme poussé malgré moi à ne la faire — en dépit du peu de consistance qu'en la faisant je lui trouvais — que pour le déchaîner ; ou comme si, peut-être, son délire encore contenu et dont je ne soupçonnais rien eût silencieusement mais irrésistiblement exigé que je lui proposasse ce prétexte, pour exploser, goûtant une fois de plus, à se réaliser, le sombre enchantement de son ivresse.

Il s'agissait d'un écriteau au pied d'une maison à vendre et du nom du propriétaire qui, par une seule lettre, différait du sien. Je fis remarquer qu'il s'en fallait d'une lettre que cette maison ne lui appartînt.

Par l'effet de quel mystérieux pressentiment avais-je touché au point le plus sensible de sa détresse ? A partir de ce moment, avec une invention intarissable, il ne cessa plus pendant deux heures de rêver à haute voix. Et l'essence de tous ses rêves se ramenait toujours plus ou moins visiblement, mais irrésistiblement, à la fantaisie de l'écriteau, à ce peu dont il s'en fallait toujours pour qu'une chose fût différente de soi — fût le contraire de soi — à cet ordre universellement

établi qu'un simple effort de volonté réussirait à bouleverser, à cette existence qu'un imperceptible coup d'épaules semble capable d'anéantir — à cette raison d'être des choses si peu apparente qu'elle se ramène au jeu magique de quelques mots. Oui ! c'est à cette démente que je le sentais en proie, à cette séduisante folie où il n'y a plus moyen de résister dès lors qu'on s'y trouve engagé et qui consiste à identifier les choses à leurs noms, de sorte que d'un simple jeu d'écritures toute la création semble dépendre ; et tout à la fois à nier l'ordre établi puisque tout autre est susceptible de s'y substituer indifféremment et par l'évocation du seul désir.

Jusqu'au moment de nous quitter c'est à cela qu'il revenait sans cesse. Et sa verve inépuisable avait d'autant moins de motifs de se refuser de s'éblouir, qu'en s'éblouissant elle se persuadait de me séduire. Et je sentais dans ce jeu s'agiter à son insu une coquetterie féminine à laquelle lui-même ne résistait plus. J'étais à la fois charmé de cette fièvre et épouvanté de ce qui allait venir, car il me semblait être à ce point le jouet de ses imaginations que l'arbitraire, dont il accusait la réalité d'être viciée, avait fini par devenir sa règle ; si bien que, pour n'avoir pas consenti à l'ordre du monde, il succombait lui-même à son propre désordre.

Je savais que tout cela pouvait ne provenir que de la désintoxication où, seul, il s'est héroïquement résolu ; mais loin d'atténuer l'effroi que me valait ce spectacle, la connaissance de ses causes l'accroissait encore, tant il me suffit peu de dénouer une intrigue, quand elle est organique, pour cesser de m'y passionner, tant, au

contraire, le fait de pousser jusqu'à ses engrenages les plus secrets, au lieu de réduire précise en moi la grandeur tragique d'un phénomène de la vie.

Pas même ne parvenait à me refroidir la sensation nette du plaisir qu'il éprouvait à aiguiller sa propre déroute, je veux dire la part d'artifice (si tant est que cet appesantissement parce que volontaire et concerté puisse être artificiel), la part de bluff qu'il mêlait à son irrésistible entraînement. Ce bluff même n'était bluff que par l'action de cette force désormais indépendante de son imagination et de sa volonté. Et aucun effort personnel n'aurait pu y changer un iota.

[De sorte enfin qu'en croyant se laisser aller à bluffer, il adoptait simplement une obligation développée en lui de l'intérieur, et à laquelle plus rien de lui n'échappait, pas même son désir, en apparence le plus concerté, de m'éblouir.

Du moins mesurais-je l'authenticité de ses paroles à la cohésion qui ne trompe pas, et où, quoiqu'elle fût la cohérence de l'incohérent, rien de gratuit n'avait l'air de se mêler.

Toute sa maladie étant de douter de la réalité objective et nécessaire de ce qui est, il me semblait, en effet, que nul ne fût capable, comme lui, de convaincre de cette réalité. puisqu'il lui est impossible de dévier d'un seul pas de la sienné. Ainsi son propre cas me semblait le dépasser de loin ; et je m'en persuadai en lisant ensuite quelques pages de lui.

La plupart des jeunes écrivains d'aujourd'hui sont ainsi : Proies, dans le cours de leurs jours, d'une tragique instabilité par suite d'un silence effrayant de

leur âme (tragiques du moins par ce silence qui les condamne à l'absence d'eux-mêmes), ils ne parviennent à rien créer de vivant. Le tragique qui, dans leur vie, résulte de leur inexistence, ne passe pas en effet dans leurs œuvres. Car, si cette inexistence engendre des délires où le corps que nous voyons se débat furieusement contre sa propre négation, comment pourrait-elle produire des œuvres, quand la vue du corps vivant nous y manquant, rien n'y demeure que l'affirmation verbale d'une négation peu convaincante, c'est-à-dire : rien. L'œuvre de ces êtres sans âme c'est l'inanité absolue. Voilà par où ils diffèrent d'un Rimbaud et par quoi on peut établir la présence permanente et harcelante de l'âme chez Rimbaud. Ils sont pareils à ces peintres qui ne reproduisent sur leurs toiles que des apparences sans y rien insérer de vivant.

M... me disait ceci et, n'ayant pas encore lu ses pages, je ne trouvais en effet rien à lui répondre, tant le drame qu'il m'offrait m'aveuglait sur son drame plus intime : « Je me désintoxique et je ne sais même pas pourquoi. »

Je le sais à présent et je puis lui répondre, c'est que quelque chose en lui exige d'être (pour être d'abord et peut-être pour créer), qui, dans son état, souffre d'être étouffé sous les délires d'une imagination que la drogue, au lieu de l'âme, nourrit. Il ne se désintoxique que parce qu'une force, dont il ne connaît que de vagues affleurements, exige du fond de lui de s'épanouir. Il est en ce moment un théâtre où toutes les possibilités imaginaires fleurissent ; alors que l'être vivant n'est et ne crée que par la subordination de ses forces et le consentement à sa propre unité.

D'ailleurs, cette impression est si justifiée que je vois bien maintenant ce que j'aurais dû lui répondre quand, me reprochant de ne pas savoir ce qu'est un matin et un soir, et un être vivant et une bique crevée, et une carafe, et le charme d'une mauvaise odeur, il m'assurait que lui, au contraire, comprenait ces choses et qu'en somme il était beaucoup plus vivant — il *était* beaucoup plus que moi.

Car c'est à ce point-là que le diable le joue ; lui faisant prendre pour l'amour des choses la connaissance de leur exiguité spécifique ; le privant à ce point de lui-même et de son âme, qu'il le fait s'identifier à l'apparence des choses et prendre pour amour cette identification qui est l'effet d'une désubstantiation totale. C'est toujours l'histoire des inversions du diable qui, ne sachant rien inventer, se borne, pour posséder les êtres, à les réduire à l'opposé de leur nature et à leur dissimuler la réalité de ce qu'ils font sous des apparences trait pour trait opposées.

Ce qui marque l'effet du diable, c'est l'absence de joie dans cette pauvre vie.

J'ai rarement eu la sensation d'un être plus possédé que M..., c'est-à-dire tout ensemble disposant moins de soi, et croyant davantage en disposer ; plus détaché de tous les êtres et plus persuadé de les aimer ; plus ivre de jouir et plus dénué de joie ; plus réduit à séduire et moins susceptible d'être aimé, plus seul, mais non pas comme un trappiste qui a répudié le monde, comme une bête que le monde a vidé. C'est cela qu'il appelle « comprendre une carafe et le matin et la nuit et un vieux chien et une prostituée », c'est là sa déconcertante illusion : il croit aimer les choses

dans leur substance quand il n'est sensible qu'à leur diversité. Il est le jouet des apparences auxquelles l'opium lui fait croire qu'il réussit à s'incorporer. Tout se passe dans sa substance grise. Il n'est plus un être vivant. Il est une sensualité ambulante et fermée, un cerveau qui ne jouit que de ses rêves, impuissant à vivre, incapable de créer plus que des fumées et qui a perdu jusqu'au sens de sa propre réalité.

Toute cette nuit son souvenir est revenu m'obséder. Au milieu de mon sommeil je le plaignais ; je me répétais « le pauvre type », et je cherchais en vain comment l'aider. Je voulais lui conseiller de faire une invocation hypothétique : « Si vous êtes, mon Dieu... » ; mais je sais que son orgueil ne s'y pliera pas. Car c'est là encore la marque de Satan, qu'il s'entretient dans son état et redoute d'en sortir, convaincu d'y puiser les éléments d'une création incomparable ; certain que rien n'est, au monde, que l'effet du désir, et pas très loin d'adopter le cri que le diable poussait par la bouche de sœur Marie au temps de sa possession : « C'est moi qui me suis créé. » Si absurde et si incompatible avec ce que nous voyons être, il le croit. Et qu'il suffit de vouloir être stigmatisé pour le devenir. Il ne croit plus à l'existence de la volonté libre. Il ne croit qu'à la toute-puissance de l'imagination, qui est précisément la caricature de la volonté, comme toute pensée du diable se borne à être la contrefaçon des vérités de Dieu.

Je le vois à cet instant où toute la vie dépend, non, comme il lui semble, du délire gratuit de l'imagination, mais du choix de la volonté libre. Près de tout perdre, gâchant le trésor de ses dons par une complaisance

à soi incroyablement lâche et qui doit être l'effet de l'avilissement dû à la drogue dont jamais, comme dans son cas, je n'avais vu le diable se servir.

Mon Dieu, je vous implore pour ce pauvre corps involontaire. Sauvez-le de lui-même qui a si peu de résistance et si peu d'être.

Je vous en prie, mon Dieu, faites-lui connaître l'amour, car s'il s'abandonne à son imagination c'est qu'il la prend pour vous.

Je vous en supplie, mon Dieu, délivrez cette pauvre âme.

La création semble s'avancer dans le temps comme un danseur sur la corde cependant que le plan divin se développe avec une irrésistible nécessité.

Et je me demande comment je puis être si sensible à la contingence des choses (de sorte que la magie de la voix humaine, le poids décisif d'une parole ne cessent de me hanter), et accepter pourtant que tout se conclue par l'action de cette légèreté.

Mais ne s'agit-il pas là du secret même de la liturgie qui nous oblige de croire que l'énonciation de quelques mots transforme l'hostie au corps du Christ?

L'Église, comme de toutes choses, fait usage de cette créature invisible pour agir substantiellement sur toute la Création visible. Elle aussi connaît l'action et la fragilité des mots. Mais, tandis que sa magie engendre l'amour, la caricature qu'en fait le diable, dans l'imagination soumise, enferme l'homme en lui,

coupe entre la Création et lui tous les ponts. La différence est que, d'un côté, l'amour résulte de la connaissance et de la bonne utilisation de cette hallucinante simultanéité des contraires ; tandis que de l'autre c'est l'amour de soi, le désespoir et la haine.

La parole du Christ se vérifie universellement :
« *Qui veut sauver son âme la perdra.* »

M... me demandait aussi si la religion ne tarirait pas ses forces de création. Et je ne lui répondis pas par la phrase fameuse et assez affreuse : « Convertis-toi et tu verras ce que deviendra ta littérature. » Mais que j'étais sûr que la foi seule pourrait le sauver en rétablissant son cœur dans la circulation de l'amour. Il est, au contraire, persuadé que la foi en lui interdisant de tout accueillir le dessécherait. C'est qu'il ne distingue plus la richesse de l'amour, de l'absence de choix dans les jouissances ; et il ne sait pas qu'autant celle-ci flétrit vite l'esprit, autant l'autre permet à l'âme d'établir le climat propre à sa floraison.

Comment faire sentir cela à qui demeure au dehors ? Et surtout comment faire valoir un tel argument, quand il est bien clair que le meilleur de la foi et le plus réjouissant et le plus exaltant, c'est le silence ; que, si l'on écrit encore, c'est que, dans la solitude et le silence sans Trappe, on a besoin de projeter hors de soi sa pensée ; mais que cette projection, loin d'être encore un but, n'est plus qu'une nécessité provisoire, un pis-aller de délivrance.

Voici donc ma grande découverte de ce matin : que le diable agit par l'imagination ! L'imagination

désaxée est son domaine propre. L'imagination désaxée singe la volonté libre et la tue. Ce qui rectifie l'imagination c'est l'humilité, la charité et l'obéissance. Sans ces vertus sœur Marie eût été un suppôt de Satan.

Toute la difficulté est de convertir l'imagination pervertie avec assez d'amour pour qu'elle accomplisse ce redressement cardinal.

Mais le plus irréductible obstacle — on dirait le seul, s'il n'y avait l'appétit des sens — c'est l'orgueil de l'esprit ; car il se gorge lui-même du sang de ses fantômes. Aussi les protège-t-il contre ce qui risquerait, en se les subordonnant, de les lui dérober : c'est l'imaginaire qui le nourrit.

Jeudi 23.

Vous dites, Seigneur, de chercher et qu'on vous trouvera. Et il est vrai que l'âme de bonne volonté vous découvre aisément. Le difficile n'est pas de vous trouver, c'est de vous chercher ; c'est d'avoir envie de vous chercher ; c'est d'avoir l'idée, loin de vous et dans une entière ignorance de votre magnanimité, que vous êtes le seul qui donne la joie. Et si une âme ne sait pas qui vous êtes, comment faire pour le lui révéler, comment lui donner envie de crier pour que vous répondiez ? La plus grande grâce que vous m'avez faite, Seigneur, ce n'est pas tant celle, si incroyable cependant, de m'avoir bouleversé de fond en comble. C'est bien plutôt de m'avoir accordé assez de curiosité pour vous chercher, de patience pour vous attendre et d'attention pour vous discerner.

Et sans doute que vous êtes au fond de toutes les

âmes ; et ce n'est pas ce privilège qui leur manque de vous posséder — car si elles ne vous possédaient pas elles succomberaient aussitôt. Toutefois vous leur donnez — et c'est par un décret de votre volonté mystérieuse et adorable (mais c'est aussi en fonction de ce que chacun de leurs instants les a déterminés peu à peu à devenir ; c'est donc à proportion d'une bonne volonté qu'ils sont trop légers pour apercevoir et trop orgueilleux pour apprécier) — vous leur avez accordé une inégale envie de vous connaître et de vous posséder. Ils sont libres de vous rechercher et ils ne vous recherchent pas. Ils peuvent vous appeler et ils se perdent à leur propre poursuite. Puis s'étonnent ensuite et se scandalisent si d'autres ont plus qu'eux de facilité pour s'abandonner à la joie ; et ils vous reprochent enfin de ne pas la leur avoir départie également ou d'être une illusion pour ceux qui s'imaginent de vous contempler. Ils incriminent la grâce. Ils la trouvent injuste ou fallacieuse. Ils appellent de ce nom une sorte d'arbitraire sur laquelle leurs efforts n'auraient aucune prise. Mais je sais, mon Dieu, que vous êtes la toute Miséricorde et que votre amour est prêt à inonder le cœur qui vous préfère et jusqu'à celui qui se dispose à vous poursuivre. Votre grâce est ailleurs. Elle joue à la bascule avec l'amour de soi, elle est ce qui rend l'âme attentive à sa véritable nature, ou, si l'on veut, elle est d'abord une grâce d'attention. Et vous laissez à chaque être assez de faiblesse et d'années d'abandon pour qu'il s'en serve à vous chercher. Votre grâce ne cesse de s'offrir et, repoussée, de se représenter, comme si elle avait toute honte bue.

Ils disent qu'ils vous ont appelé mais que vous

avez négligé de leur répondre. Ils vous cherchaient sans abandonner rien de ce qui vous empêchait d'intervenir. Votre grâce, mon Dieu, et celle spécialement que vous me fîtes, c'est une lumière pour se découvrir ; puis une inclination pour se tenir à l'abri du plus séduisant de soi-même : ces faciles entraînements et ces charmes imaginaires que votre Évangile pourtant nous ordonne inlassablement de tuer. La grandeur de votre grâce dépend de votre bon plaisir. Mais l'amour de vous et cette joie qu'il tire après soi, votre grâce tout de même, dépendent aussi de notre attitude à l'égard des appels de notre vérité.

Votre grâce, c'est une disposition particulière pour vous surprendre qui êtes présent dans tous les cœurs, notre support et notre flamme. Vous brûlez en nous et nous détournons nos regards de cet incendie. Vous nous soutenez et nous nous assurons de n'être aidés que de nos propres forces. Avant de nous permettre de vous chercher, c'est vous-même qui nous appelez ; mais nos oreilles sont faites pour d'autres bruits.

Il ne s'agit donc pas pour ceux qui vous aiment et que le zèle de votre gloire dévore, de parler de vous à ceux qui ne soupçonnent pas en eux votre indubitable présence ; il faut les incliner à vous entendre, les convoquer à faire silence, les préparer, mais par quel moyen, non tant à recevoir votre grâce qu'à se dépandre d'eux.

Mon Dieu, je reste en face de ces âmes exclues d'elles-mêmes, étrangères à leur propre secret, comme devant l'enceinte impénétrable derrière laquelle se dissimule une ville magnifique et inhabitée. Vous y êtes caché et nul ne vous voit. C'est vous qui entre-

tenez la somptuosité des jardins et des palais ; et votre présence n'est pas même, alentour, soupçonnée. Mon Dieu, donnez-moi de frapper cette muraille pour qu'un rayon de votre splendeur la traverse et arrête, ne fût-ce qu'un instant, le promeneur égaré qui, si près de vous, ne vous distingue pas.

Mon Dieu, donnez-moi assez d'amour pour faire s'effondrer la défense de cette inébranlable roche.

Vendredi.

Arrivée d'une dame très sèche, avec plusieurs domestiques.

J'avais tout de suite flairé qu'elle devait aller à la messe chaque matin.

Hier, elle vint s'installer sur la terrasse. Et là sans aucune discrétion — s'y comportant, aussi bien que dans les couloirs, comme chez soi — elle se mit à bavarder avec sa femme de chambre. Et voilà que tout à coup, exaspéré par le bruit de sa voix, ayant décidé de lui laisser la place, je m'exhumai de ma chaise longue. Mais déjà elle avait commandé à la pauvre fille de se précipiter pour ramasser mon ombrelle qu'il me suffisait d'étendre le bras pour ressaisir. Je me sentis blessé de ce qu'elle pût disposer ainsi de cette malheureuse, de ce qu'elle en eût disposé pour moi. C'est que je n'arrive pas encore à comprendre que ces imperfectibles dévotes, par tant de messes accumulées, n'aient pas été converties ; qu'elles aient beau lire l'office d'un bout à l'autre de l'année sans songer à prendre au sérieux les commandements du Christ.

Je sais que je ne suis pas un saint et qu'avec les grâces que j'ai reçues c'est à peu près incompréhensible que je sois encore si facilement ignoble. Mais du moins je n'ai pas le courage de me regarder sans dégoût.

Ce n'est pas ma vertu qui me fait déplorer que les autres en manquent. Et je ne reproche pas à ces fausses chrétiennes l'imperfection de la leur, mais leur suffisance dans l'absence de sainteté, l'insondable escroquerie par laquelle elles concilient la pratique des lèvres avec l'aridité du cœur. Car qui trompent-elles? Et poussent-elles l'inconscience jusqu'à se croire accordées à l'Église parce qu'elles contribuent au denier du culte? Ou est-ce à force d'hypocrisie qu'elles misent sur la terre et le ciel en s'efforçant d'oublier qu'ils sont incompatibles?

Mais plutôt elles vont à la pratique des sacrements pour ne se priver d'aucune assurance sur la vie.

Il me semble qu'aucun péché n'est mortel à ce point. Plus encore que l'indignité de certains prêtres qui ont assumé un ministère dont ils ne doutaient pas qu'ils fussent dignes et dont ils sont obligés d'avouer, avec une humilité implicite et touchante, qu'il a fini par écraser leurs pauvres épaules de pécheurs.

Elle, elle va chaque jour à la messe, tout en déplaçant avec soi ses domestiques et ses chiens.

Plus âpre que la permanente comédie d'un monde renégat me parut cette caricature de la dévotion. Et que l'avertissement solennel du Christ, que nul ne l'aime qui d'abord ne se déteste, importe si peu à ces étranges disciples qu'ils ne se passent pas de se faire servir, je veux dire de se rendre et de se faire rendre

un culte qui démarque celui qui n'est dû qu'à Dieu.

L'horrible de ces dévotes, c'est qu'on peut croire que lorsqu'elles sont devant l'autel, c'est elles encore qu'elles adorent. Loin de s'anéantir, elles réduisent le Seigneur à leur usage, si bien qu'au lieu de croire qu'il s'est offert pour les sauver du monde, elles ne s'en servent que pour se rendre plus aisée leur vie dans le monde.

Telle est la maléfique vertu de l'argent : la moindre concession que nous lui consentons nous y engage jusqu'au cœur.

Samedi 25.

L'insinuation diabolique à des gens comme M... les réduit à être ce qu'ils ne sont pas, afin de les détourner d'être ce qu'ils sont. Pas seulement à leur volonté, jusqu'à leur amour Satan substitue l'imagination. Amour et volonté deviennent imaginaires si bien qu'ils rêvent leur vie au lieu de la construire. D'où résulte qu'ils ne la subordonnent jamais à son Principe. Acceptant tout, ils croient tout aimer, quand, au contraire, ils n'aiment que les images qu'ils se forgent.

Sur des gens comme ma fausse dévote, il a d'autres moyens d'action. Il leur donne l'exclusif amour de leur bien-être. Tout à l'inverse et pour arriver au même but, il les enferme en eux par l'avarice. Il en fait leurs propres dieux.

La voie de la vérité est également éloignée de ces erreurs opposées : elle mène l'âme à l'amour des êtres en la faisant s'anéantir. La seule abnégation délivre la fécondité. L'âme connaît la hiérarchie des créatures

pour les aimer. Elle n'aime plus pour soi, ni pour les images que les créatures lui suggèrent. Elle aime Dieu et, en Dieu, tout ce qui est sorti de Dieu. Au lieu de se déifier en se refermant, elle se déifie par participation à l'incréé. Elle devient toutes choses en se réduisant à son essence, par Jésus-Christ, Verbe éternel par qui toutes choses furent créées.

Lundi 27.

Je lis le livre d'Andrée Viollis sur la Russie Il me semble que les Soviets ont réduit la liberté des Russes, non pas pour les faire plus sensibles aux besoins des autres hommes, pour substituer à leur amour l'effrayante caricature d'une fraternité administrative et obligatoire. En réduisant leur liberté matérielle ils n'ont pas, comme l'Église par ses commandements, accru la libre disposition de leur âme, leur liberté spirituelle : Ils ont étranglé leur amour.

Et c'est une preuve de plus, et d'un tragique saisissant que, hors de l'Église, toute contrainte tourne à l'emprisonnement de l'âme, n'aboutit qu'à la dépossession de soi, n'est qu'une démoniaque contrefaçon de la vérité.

L'âme ne se sent vivre et ne vit que par la grâce. Hors d'elle, l'âme reste dans une inertie dont je puis témoigner. Mon baptême m'a réveillé d'une torpeur où je ne cessais de souffrir d'un manque indéfinissable, mais où je ne parvenais pas à toucher une lumière que je cherchais, que j'ignorais et à qui, l'ayant trouvée, je dus de m'éveiller enfin et de vivre. J'ai si bien passé

par ce double état que je comprends le doute où sont tant de jeunes gens qui ont perdu le secret de leurs chemins, qu'aucun chemin ne soit tracé en eux vers aucun but. Mais si la vie de l'âme ne se développe qu'aux pieds de Dieu, une âme est pourtant en chacun de nous si impérieuse qu'elle ne laisse aucune paix à celui qui la refuse.

L'inquiétude de notre temps qui a refusé Dieu, ne vient pas de la difficulté des relations sociales. Elle vient de ce que Dieu exige de se contempler dans son image et du trouble de cette image qui a besoin, pour se réaliser, de s'éclairer de la lumière de Dieu.

Les Russes ont tout inversé. Niant l'âme, ils ont donné aux hommes, en leur imposant d'inéluctables contraintes, l'illusion de se sauver selon qu'il est écrit, en se perdant. Et, si étrangers qu'ils y soient désormais mais si altérés des paroles de la vérité éternelle, tous les hommes inquiets se sont précipités sur ce reflet opposé. Ils croient, à présent, que leur anéantissement va leur procurer la justice à laquelle ils aspirent.

La religion communiste, c'est le royaume de Dieu dans le monde. Et si, pas plus que la bourgeoisie égoïste, l'idéal communiste ne nous apporte la joie, c'est qu'il poursuit comme elle, quoique à l'extrême opposé, la réalisation temporelle de l'amour. Ils oublient également que les destinées de l'homme ne peuvent s'accomplir ici-bas, et que l'homme n'est pas fait pour cette seule terre. En Russie, l'homme, tout en se niant, a pris pour fin exclusive la société qu'il a construite. Loin d'être en opposition avec les socialistes ou les radicaux ou les libéraux, le communisme est leur

aboutissement dans une violence qui a enfin balayé toute hypocrisie. Et il anticipe avec une résolution plus lucide et plus irrésistible à ce que tous cherchaient dans la timidité de leurs diverses nuits. En fait la seule tradition opposée au bolchevisme, c'est l'Église catholique, parce qu'elle sanctifie l'humilité et que toute l'histoire de l'homme depuis le premier péché se résout dans le conflit de l'orgueil et de l'humilité.

L'impatience du prince des ténèbres semble être déchaînée. Et comment l'Occident en viendrait-il à bout? Il ne lui est contraire qu'en apparence. Ici et là ce sont les mêmes forces qui jouent. Et sans doute Dieu, selon qu'il fut prédit, succombera d'abord.

La parole divine est tellement vraie : *Celui qui veut perdre son âme...*, que même le diable est obligé d'y recourir et d'avoir l'air d'en proposer aux hommes la réalisation pour les attirer dans son piège. Lui aussi leur propose de perdre leur âme, il les maintient dans la misère comme Dieu les oblige à la pauvreté. Mais parce que cette misère et cet anéantissement ne sont ordonnés qu'au temporel et au matériel, ils précipitent les hommes non pas à la joie mais aux dernières assises du désespoir.

Par quelque face qu'on le regarde le diable est vraiment, point par point, le singe de Dieu. Et l'homme est tellement désorienté, mais il sent aussi un tel besoin de Dieu, qu'il donne dans tous les panneaux où il en voit l'image renversée. La photographie, qui renverse l'objet dans la chambre noire, offre sans doute une assez vive idée du diable et de son jeu. Le mal n'est

rien de positif. Le malin est celui qui propose le contraire du bien ; minutieusement homologue au bien. Et cela sans doute parce que le diable et l'homme étant faits à l'image de Dieu, il leur a suffi de se substituer à Dieu pour pécher — de substituer, pour se perdre, à la Réalité, son image.

Le bien seul existe. Le mal même ne parvient qu'à en témoigner. Ainsi notre ombre sur la terre ne témoigne-t-elle que de notre réalité. Et quand nous jouissons du mal, c'est encore du bien, mais dégradé, que nous jouissons. A part le diable, qui mène tout, on pourrait presque dire qu'il n'y a pas de volonté foncièrement mauvaise. Il y a une terrible, une insupportable ignorance du bien, un aveuglement universel auquel fait un contrepois, peut-être suffisant pour que le monde dure, la clairvoyance des saints et les dons de leur sagesse.

Les pécheurs surtout sont menés, les plus dociles étant ceux qui, croyant le plus à leur lucidité, ne refusent l'obscurité de la lumière de Dieu que pour s'ensevelir dans l'ironique lumière des ténèbres du diable. Le monde est la proie des contraires. La misère est l'image diabolique de la pauvreté, la richesse celle de la profusion céleste. La terre même, depuis le péché, c'est presque l'enfer. On n'y peut vivre qu'en se refusant.

Étrange renversement des choses. Nous sommes dans un monde d'images corrompues. Notre corps est notre chambre noire. En vérité « *nous ne sommes pas au monde* » et tout, en nous, est littéralement à l'envers. La volonté nous redresse, mais l'imagination désordonnée nous perd. Elle accélère la débandade

surnaturelle. Elle nous emporte au fil de l'eau. Il n'y a de salut pour nous qu'à remonter notre courant.

Le péché n'est pas un mythe. Et c'est pourquoi toutes ces théories qui étudient l'homme en partant de son fond le plus bas n'ont pas tort : elles ont incomplètement raison ; nous reposons sur du fumier, mais notre nature, telle qu'ils l'aperçoivent, n'est pas telle que Dieu nous l'a donnée.

Connaissant le monde du péché ils oublient qu'il est le moindre. Et parce qu'ils ne voient pas l'autre, ils ont tort de le nier. Tous deux ne se comprennent que par la corrélation de leurs diversités. Il ne suffirait pas à un clairvoyant psychologue de borner son étude à l'activité du diable. Le diable même, dans son horrible manège, est obligé de servir Dieu.

Le diable est comme notre image dans une glace. Il ne suffit pas de s'y regarder pour se connaître.

Mardi 28.

Les Russes délivrés de ce qui toujours les excéda : une conscience personnelle et la fatigue de vouloir, semblent menés à l'extrême d'une abnégation qui est leur vœu le plus cher.

Lénine a réalisé ce prodigieux miracle : l'égalité de tout un peuple dans l'ascétisme obligatoire.

Être, avant d'être un prolétaire, un bourgeois, un intellectuel ou un commerçant.

Guéhenno se trompe autant que ses adversaires. Le christianisme dépasse la notion de classe ; il res-

titue l'homme en deçà de ses accidents temporels.

Ecce homo : celui qui a tout refusé du monde et que le monde vomit.

Samedi, 1^{er} février.

Dès mon arrivée à Marseille, à peine débarqué sur le quai de la gare, je fus frappé du spectacle d'un jeune enseigne qui embrassait en pleurant sa mère en deuil.

Accueilli par cette manifestation inattendue de tristesse et d'amour, je sentis se réveiller brusquement en moi le souvenir d'une vie dont il me semblait, à la voir ainsi se ranimer, que jusqu'au moindre soupçon s'en était effacé de ma mémoire. Oui, tout un monde oublié se remettait à surnager mon cœur. Je sentais intensément une douceur que j'avais, sans presque m'en apercevoir, écartée de moi et qui, tout à coup, me semblait beaucoup plus vraie que tout ce dont je me nourrissais.

Une vraie faiblesse me prit où rien de sentimental n'intervenait ; mais plutôt la conscience incroyablement vive d'un autre monde non tant découvert que retrouvé, et surtout retrouvé avec une fraîcheur où j'avais, quelques années, souhaité moi-même vivre. Tout en même temps m'était restituée ma jeunesse — moins ce qu'elle fut que ce qu'elle avait désiré d'être — et la vivante preuve de sa réalisation permanente au cours de ce temps où moi-même n'y songeais plus. Afflux soudain de mes années enterrées et soudain rappel de leur incomplète douceur, tout se mêlait pour me rendre plus vive l'impression par

laquelle venaient de m'accueillir ce fils en pleurs et cette vieille mère.

Il s'y ajoutait aussi le regret de ne pas entourer ma vieille mère à moi, d'une suffisante tendresse, de ne pas profiter du peu de temps qu'il nous reste, peut être, à vivre, pour la nourrir de cette plénitude d'affection qui comblerait sa vie. Oui, le scrupule se mêlait à mes souvenirs et à l'émotion du spectacle fugitif que je venais d'apercevoir, pour me reprocher de laisser fuir ma vie sans remplir chacun de ses instants au moins d'une pensée d'amour pour un être vivant. Il me semblait soudain que mon aride réserve pour Dieu, ce déroulement de mes jours hors de toute présence visible et de la joie humaine était, sinon une piperie, pour moi une trop sévère entreprise (ou, du moins, incomplète de ce que nul autre n'y pût partager mon bonheur). Tout d'un coup m'était jeté au visage l'indubitable tendresse des rapports humains et que rien ne vaut la douceur de faire un cœur moins triste.

Je ne sais discerner dans quelle proportion se mêlaient en moi le besoin de servir et d'aimer d'autres âmes et celui de retrouver un contact affectueux ou simplement charnel, dont, depuis déjà tant d'années, ma chair reste à l'écart et se trouve comme sevrée. Tous ces sentiments se mêlaient pour raviver le feu éteint de ce qu'il faut bien que j'appelle : mon émotion de la vie, quoique ce mot de « vie » soit plein d'incertitude et que je sache à peine ce que j'enferme en lui. Ils me valaient, en tout cas, l'émotion quasi physique du temps qui fuit et de mon propre vieillissement ; ils m'offraient le spectacle d'un temps emportant avec lui tous les biens vainement proposés,

follement repoussés et dont j'avais l'irréfutable certitude qu'ils ne se représenteraient jamais plus.

A mon émotion religieuse, à la plénitude du Christ en moi, se substituait la brusque sensation de mon existence irréversible et de mon imprudente abstention à m'y désaltérer ; de ma négligence vraiment injustifiée (et qui soudain me paraissait inconséquence), des plus simples amours et de la tendresse fragile de ce qui passe.

Je ne songeais plus que ces gens fussent exclus d'eux-mêmes, étrangers à leurs propres secrets. Je songeais seulement que j'étais étranger aux leurs, exclu des joies dont, moi aussi, j'avais rêvé et desquelles, par un insensible progrès, je m'étais éloigné peu à peu.

J'entrais donc à Marseille avec cette émotion de la vie qui ne se sépare pas d'une sourde mélancolie et qui, n'étant que l'affleurement de ce sournois regret, peut-être ne serait pas sans lui. J'y entrais comme en état de permanente docilité à tous les souffles de la tendresse et du désir, comme le cœur ouvert ou du moins si sensible que tout regard me paraissait admirable et que je ne me lassais pas de m'émerveiller des moindres gestes que l'on fit.

Il s'agissait d'un spectacle et je ne l'oubliais pas ; mais inépuisable et qui ne cessait de s'alimenter aux sources mêmes de la vie. Tout m'enchantait, le soleil sur les maisons, les platanes pelés, les jeunes gens et leur infatuation et leur sottise même, l'émouvant écoulement d'une humanité insoucieuse et frivole. Je trouvais tout adorable et touchant. Il me semblait être immergé dans un bain rafraîchissant où tous les

segments de mon corps et jusqu'aux moindres atomes de ma peau se dilataient avec une voluptueuse liberté. C'est cela ! Après avoir si longtemps joui de mon austère liberté, celle qui permet de ne dépendre que de l'objet qu'on a choisi, hors de l'atteinte et des caprices du sens, je retrouvais celle-ci qui en est l'illusion, mais si facile et si séduisante que je la laissais m'envahir. J'étais comme un organisme béant où toutes les créatures eussent défilé dans leur indénombrable et enivrante diversité. J'étais comme un écran disponible. Je ne demandais rien de plus que d'être ce passage d'une farandole indéfinie, que d'offrir à la mouvante cohue des créatures, à leur émouvante fatalité, le carrefour d'un cœur dont quelque horlogerie marquait l'irréversible charme aussitôt flétri qu'apparaissait, du moins, indéfiniment renouvelé.

Le sourire des créatures me grisait, et, si je regrettais de n'y pouvoir mêler le mien, je ne m'abandonnais pas sans soupçonner une secrète réticence, atone et muette, comme refoulée dans une zone où sa vertu se fût trouvée provisoirement paralysée mais tout de même présente et vigilante. Et mon enchantement ne pouvait pas durer. Il fallait qu'à toutes les séductions d'une humanité jeune et saine, à toutes les illusions de mon ébriété, cette impérieuse exigence finît par m'arracher. Au lieu de me séduire, peu à peu m'irrita la sottise des jeunes gens. J'entendais des sous-lieutenants causer entre eux. Les inepties, qu'aux environs de nos vingt ans je me rappelais avoir entendues, revenaient dans une effrayante résurrection, intactes à travers temps, et comme pour me montrer l'imperfectibilité des générations successives. Après l'ivresse

d'un jour de soleil je retrouvais la sombre horreur permanente du monde.

J'oubliais d'un coup tous mes remords et mes regrets et mon puéril émerveillement des apparences de la beauté. J'étais englouti de nouveau dans la nuit sans issue d'une stupéfaction épouvantée.

Car, tout de même, il me fallait bien m'avouer que l'un ne se passait pas de l'autre.

Dimanche.

Au lieu de continuer cette histoire du monde tel qu'il m'apparut, comme en rêve, pendant le très court intervalle de mon passage à Marseille, — parce que c'est aujourd'hui la Chandeleur et qu'une nouvelle et touchante cérémonie eut lieu ce matin, je me sens obligé d'interrompre mon récit. Les impressions se pressent en moi. Elles exigent de moi que je les mette au jour. C'est bien là ce qui les caractérise : qu'il ne leur suffit pas d'être, il leur faut encore se manifester. Et je n'ai d'autre rôle que de leur prêter ma main comme un docile sismographe. Tout se passe comme si ces tremblements intérieurs n'eussent d'autre motif que de fournir une courbe visible de leur développement. Si bien que rien ne peut être opposé à une telle exigence : ni ma fatigue, ni mon épuisement, ni mes occupations, ni l'intérêt que je puis avoir pour d'autres besognes. Il faut tout interrompre, tout laisser là, négliger jusqu'au souci de ma santé pour que cette réalité subjective prenne forme. C'est un étrange mystère dont le résultat le plus immédiat est de me détacher un peu plus de moi-même,

de mes projets et de tous mes désirs, pour me faire plus soumis aux ordres d'une puissance intérieure que je ne connais que par l'entremise des tremblements qu'elle m'imprime et de l'ordre anonyme qu'ils me transmettent impérieusement.

Je n'ai qu'à dire : me voici ; offrir ma main pour leur service, puis la laisser courir sur mon papier ; je ne me possède plus ; j'achève de concevoir ce que c'est que d'être habité par une force qui vous domine, ce que c'est que d'être possédé, ce que ce peut être si c'est aux ordres du diable. Et, si je tarde ou si je résiste, alors un tel trouble s'empare de moi qu'il me poursuit jusqu'au fond de mes nuits. Cette sourde puissance, qui exige de devenir objective, ne laisse aucun repos à son instrument. Je suis sous ce soufflé invisible non seulement possédé mais anéanti ; obligé, plus que de m'effacer, de refouler, dans une réserve plus secrète, les réalités antérieures mais moins exigeantes suggérées par l'Esprit.

Il s'agissait ce matin, comme l'autre jour déjà, de la grandeur des fêtes religieuses. Et sans doute n'ai-je pas encore donné à cette réalité-là sa forme adéquate, car elle me poursuit ; or toutes pensées me poursuivent ainsi jusqu'à ce qu'elles aient reçu leur corps le plus précis et le plus simple.

Ainsi, ce matin, prêtres et religieuses, petites filles et dames pensionnaires et les fidèles du dehors tous reçurent leur petite chandelle puis, le cierge en main, processionnèrent dans l'église et, s'étant assis, suivirent l'office en tenant leur lumière allumée.

Et ce que me semblait signifier alors la consécration indistincte de toutes ces flammes, la parfaite

indistinction d'âge et de condition, de sexe et d'état, la négligence sans défaut de ce qui, dans la vie, distinguant les créatures les unes des autres, leur réduction à un même service, leur identification dans une adoration commune, c'était précisément ce qui, ces jours derniers, lors de ma brève irruption dans le monde m'avait paru si absent du monde, si étranger à ses soucis : l'exaltation d'un être en nous qui ne dépend d'aucune des apparences que la Société considère, (qu'elle considère même si exclusivement que celui-ci, sans qui pourtant ces apparences ne seraient pas, disparaît derrière elles, effacé, au point qu'on ne songe plus à lui et qu'en fin de compte tout se passe comme s'il n'avait été qu'un mythe) ; je veux dire : l'exaltation de l'être humain.

Je me trouvais là en présence de flammes si égales, si également vacillantes devant le Tabernacle, qu'au lieu des caractères par lesquels ces êtres diffèrent, c'est leur identité que je saisissais. Et, du même coup, tout ce par quoi l'Église se retranche et se distingue : la communion des âmes dans l'unité de l'amour.

Quand le monde célèbre leurs différences, le culte divin, en ne tenant aucun compte des distinctions accidentelles des individus, réunit ceux-ci dans un oubli momentané de leurs contingences, dans une éphémère évocation de leur nature essentielle : créatures faites de même boue, animées d'une âme commune et poursuivant une même fin, qui est de glorifier Dieu et de s'unir à lui. Oui, c'est indubitablement là l'impression dominante que me valent les cérémonies religieuses ; elles me permettent de saisir, par delà les apparences humaines, artificielles et tran-

sitoires, par delà l'arbitraire et la fragilité de ce que les hommes considèrent, la réalité effective et durable, cause et fin de nos vies, grâce à laquelle s'opère une communication qui est plus qu'une illusion, une tolérance qui est plus que condescendante. Et comme il nous est difficile d'aimer vraiment ce qui est différent de nous, elle nous permet du moins de retrouver en tous les êtres cette substance commune à travers laquelle il est possible d'éprouver un vaste et véritable amour ; elle élargit jusqu'à la sympathie universelle l'égoïsme dont notre nature ne parvient pas à se défaire, et transforme en facteur d'union cela même qui, livré à soi, nous enferme, nous sépare et nous dissocie.

Je sais d'ailleurs que ce qui dans la vie sociale me stupéfie toujours et m'empêche de m'abandonner, c'est, à l'inverse, que cet élément commun soit toujours étouffé ; et l'on peut bien dire que le monde n'est rien d'autre qu'un spectacle bruyant et bariolé qui nous empêche de faire attention à notre réalité intime, qui nous détourne de notre être et, tout en ayant l'air de nous associer davantage aux autres, nous en divise plus profondément, nous forçant à ne nous livrer les uns aux autres que des aspects extérieurs, fugitifs, contingents et mensongers.

Tout à la fois je suis gêné si l'on accuse ma foi de me priver de toute vie commune et je sens qu'un tel grief n'est pas fondé ; ou plutôt je m'avise enfin que ce double sentiment me partage obscurément à l'accusation d'être retranché du monde. Je sens qu'on a tort, quoique toutes les apparences soient contre moi. Et je me demande si la manière dont le monde mêle

ceux qui font partie de lui et qui est le contraire d'une communion véritable (c'est la juxtaposition de catégories qu'il a seul et arbitrairement créées dans le complet oubli de leur fondement commun naturel et surnaturel) ne provoque précisément certains, plus inquiets que les autres, à affirmer que rien, derrière les apparences, ne se cache ; que la vie intérieure est un mirage des métaphysiciens et qu'en fin de compte un homme n'est pas distinct de ce qu'il fait.

Le déchaînement d'une vie livrée à la vitesse et au plaisir devait aboutir à cette philosophique négation de la philosophie, à cet enlissement de l'esprit dans les données exclusives du visible et de l'audible, dans les seules suggestions d'un monde qui s'est substitué à Dieu et qui commande à la créature — tout en la privant de sa base éternelle — de n'adorer qu'elle, de s'adorer dans sa voracité éphémère et sans raison.

Je crois bien que cette antinomie que l'office divin et celui du monde me suggère domine mon esprit ; au point que rien ne m'est plus sensible, dans le culte, que cette exhumation, en vue de l'amour, de ce que le cœur humain recèle à la fois de plus particulier mais de plus indivis ; ni rien, dans la féerie du monde, ne me saisit davantage que cet enfouissement, cette oblitération de la réalité essentielle derrière le tapage et l'aveuglant décor de relations périssables qui ont fini par établir leur domination souveraine. Non, rien ne m'y stupéfie et ne m'y désoriente autant que cette illusion qui se croit objective, autant que ce mensonge au nom duquel est traitée de mensonge la réalité invisible mais perdurable.

Où que je sois, dans quelque lieu du monde, c'est là

ce qui me paralyse et que, pourtant, jusqu'aujourd'hui, j'avais tardé à me définir : que les créatures soient assez aveuglées pour se prendre à leur jeu, assez folles pour nier ce que leur faiblesse les empêche de voir, pour se résoudre enfin dans ce qu'elles ont de transitoire je veux dire, et ces simples mots résonnent dans mon cœur avec une terrifiante évidence : pour se prendre au sérieux. Et non pas par ce qu'elles ont de sérieux, ce fond qui les fait créatures naturelles, qui leur donne leur rang dans l'échelle des êtres et grâce auquel à la fois elles tiennent à toute la terre et sont orientées vers leur Dieu. Non ! elles se prennent au sérieux à travers les artifices qu'elles ont elles-mêmes inventés, à travers les dignités qu'elles se confèrent, en somme par les mensonges qu'elles ont établis pour se rendre désirable de s'étrangler et de se plaire. Elles se prennent au sérieux par le respect qu'elles vouent et se forcent à vouer à certaines vaniteuses institutions parmi d'autres plus respectables. Les hommes ne vivent plus que pour des rapports qui n'ont plus rien d'humain ; dans un monde sans substance, dans un univers de signes. Ils prennent leurs contacts extérieurs pour les seules expressions humaines de l'amour.

Je me le répète sans cesse : ces gens sont fous ; l'esprit semble s'être dérobé à leurs prises. Ils ont perdu le sens de leur consécration. Tout leur manque. Ils agitent des chiffons sous leurs yeux. Ils ne sont plus eux-mêmes que chiffons agités.

Ce matin, durant cette touchante cérémonie où, comme à l'ordinaire, l'Église se sert des apparences les plus immédiates pour évoquer les plus secrètes,

et du monde créé pour évoquer le Créateur, je me suis senti transporté de nouveau sur un plan d'où mon voyage de Marseille m'avait insensiblement déplacé. C'est là aussi une impression singulière. Comme si le regard se réorientait, comme si, habitué à fixer une réalité immédiate, tout à coup une autre la remplaçait de sorte que, sans avoir fait aucun effort, c'est l'ancien univers qui s'offre et que l'esprit contemple. Ou plutôt encore, à une certaine manière de regarder et de concevoir les choses, une toute différente se trouve brusquement substituée. Et, tandis que la plus matérielle rendait imprécise et douteuse la vérité à laquelle l'esprit croyait tenir avec une fermeté indéfectible (au point que, transporté dans le monde, l'esprit religieux, privé de son objet, doute s'il n'a pas été le jouet d'une illusion), tout au contraire, réimmergé dans son univers spirituel il s'aperçoit que c'est à son passage dans la ville des hommes qu'était dû le vertige où ses propres assises lui étaient dissimulées — sa vérité la plus essentielle, soustraite.

Un mystérieux déclenchement s'opéra ainsi, ce matin ; et le signe où je reconnaissais que ma réalité m'était rendue, que je rentrais en possession du plus précieux et du moins douteux de moi-même, c'est que la gêne qui avait suivi ma dépossession par les choses se trouvait refoulée sous cette harmonie si douce où le cœur saisit ses raisons et où l'édifice entier de la Création se présente dans l'unité d'une lumière qui le justifie. Tout devient simple et nécessaire ; tout s'emboîte — non par l'artifice d'une illusion, mais par la conscience enfin perçue d'une racine commune à toutes les créatures, grâce à laquelle l'amour agis-

sant, auquel tout notre être aspire, les réunit entre elles. Il suffit d'étendre le bras ; on touche le secret de l'univers. La simplicité, la nécessité de ce qui est, surgissent dans une évidence adorable. Il ne s'agit plus dès lors de s'attarder par les sens à des visions successives ; la simultanéité de tous les temps s'impose avec une irrésistible douceur si bien qu'on croit embrasser dans une seule étreinte les générations qui attendaient le Christ et celles qui, depuis sa venue, gardant son souvenir, comme les autres, quoique les réfléchissant, tiennent leurs yeux sur lui. La simultanéité des temps résulte ainsi de la présence au cœur du temps du Fils de Dieu ; c'est en lui que cet immense déroulement se simplifie et grâce à lui que toute la diversité des générations successives et de l'humanité vivante se résout dans l'unité spirituelle d'une commune raison d'être.

C'est bien par là que l'esprit éprouve cette chique-naude, ce mystérieux glissement qui le soustrait à la confusion et le plonge dans une vue si simple que tous les siècles semblent se réunir dans le creux d'une main. Et alors une telle joie s'engendre de cette extraordinaire décantation, que c'est comme si l'âme se dévoilait et qu'il fût impossible de résister à l'émotion de sa présence. On nage à pleins bras dans l'amour ; tout ce qui retenait le regard, tout ce qui retardait l'abandon de l'esprit, tout ce qui, des formes, faisait obstacle à cet irrépressible besoin de saisir l'être dissimulé afin de se fondre en lui, tout soudain se trouve dissipé et il ne reste, des apparences, que la circulation derrière elles d'une force où l'on se perd, où l'on ne songe même plus à résister. Et enfin il ne s'agit encore pas

là du chaos ni de l'incohérence car, selon un ordre admirable mais qui n'a plus rien de créé, tous les invisibles éléments de ce tout indistinct se subordonnent et se connaissent.

Il est vrai qu'il faut être au pied du Tabernacle, devant le Dieu vivant pour qu'un tel enchantement se produise. Jamais je ne m'y sens emporté que là, et je comprends que ceux qui ignorent cette félicité doutent qu'elle soit — ou du moins qu'elle diffère d'une sorte d'abrutissement sensible. Moi-même, à peine je l'abandonne que déjà je l'oublie, et il faut que j'y sois immergé pour m'avouer à moi-même qu'elle est capable de m'entraîner dans un plus réel univers. Tant il est vrai enfin que, ne dépendant ni de la volonté ni des sens, elle se dérobe aussi au souvenir. C'est comme une anticipation merveilleuse de l'éternité et qu'il suffit d'ouvrir les yeux sur le monde créé pour empêcher de se produire. Du moins, quand elle s'impose ainsi de l'intérieur comme pour témoigner de la présence réelle, de la proximité indubitable et corporelle du Sauveur, rien auprès d'elle ne compte plus et l'on se devient à soi-même si étranger, l'on se trouve à ce point confondu à l'amour, que toutes les puissances de l'âme se résorbent dans le désir d'un anéantissement où rendre à Dieu le culte qu'on connaît lui devoir.

Ce matin j'entendais chanter ainsi cette touchante voix. Elle me persuadait que peu m'importait de mourir pourvu que la gloire de Dieu éclatât et brillât. Non seulement dans cet état délicieux l'on saisit la secrète raison de toutes choses mais l'inexistence de ce qui s'en distingue. Il n'est même plus de tristesse

ni de joie. On ne dispose que des larmes pour traduire cette allégresse ineffable d'adorer. On se prosterne, on s'efface, on se fait le plus petit possible. On voudrait se dissiper dans un acte d'amour pur, on entrevoit une volupté insensible et on la sait éternelle.

Telles sont donc, après l'ébriété fallacieuse de mon arrivée à Marseille, après l'horreur que m'y valut le monde et qu'il faut maintenant que je m'offre en détail, ma certitude et ses raisons, non pas logiques, ni dialectiques, mais organiques et spirituelles.

Sur ce plan je connais ma raison d'être ; mon organisme et mon âme s'y joignent dans une confession commune de leur commune fin, dans une connaissance anticipée de leur gloire identique. Je veux dire dans leur participation effective à l'indubitable et tangible réalité de l'amour rédempteur.

Le dépouillement de la créature.

La créature nue devant son Créateur.

Nunc dimittis Domine... Il est vrai. Pour l'âme qui connaît son Créateur, rien n'importe plus que de s'unir à Lui. Elle n'attend plus rien ni de soi ni du monde. Et ce n'est pas de guérir que j'ai la certitude et l'impatient espoir, mais de mourir enfin à cette chair qui me retarde.

Si vous m'avez donné mon corps pour que je vous le livre en détail, quand donc, Seigneur, jugerez-vous que je l'ai assez épuisé à vous attendre et à vous

désirer? Quand vous déciderez-vous enfin à me débar-
rasser de lui? ... *Gloria plebis tuæ Israël.*

Lundi 3.

A l'inverse de ce que j'observais à l'église, le monde m'offrit donc l'autre jour, dans le temps très court que je fus obligé d'y rester, le spectacle des créatures qui ne sont plus distinctes de leur état social, ni de leur vêtement, ni de leur âge.

J'ai toujours été stupéfait de cette comédie dont toutefois, jusqu'à ces temps où l'existence de notre profonde nature s'est révélée à moi, je ne parvenais pas à me dévoiler la raison. Je les voyais s'agiter. Immobile, je les regardais faire et m'étonnais de l'intérêt qu'ils semblaient prendre à observer, au moins en apparence, les règles purement conventionnelles d'un jeu dont la réussite consiste à fournir au gagnant un peu plus d'argent ou d'honneur(s). Je n'ai jamais pu me prendre à ce jeu où j'étais cependant engagé. Il me semblait, sans que rien m'autorisât à entretenir une telle opinion, qu'un autre devait se jouer ailleurs pour un enjeu plus définitif que le gain d'une place ou un ruban à la boutonnière.

Ces histoires de rubans en particulier me paraissaient incroyablement absurdes, invraisemblables. Je ne parvenais pas à réaliser que ce fût un honneur de recevoir pour récompense un témoignage donné par la médiocrité des autres, qu'on pût y aspirer avec tant de passion, se réjouir de l'arborer, comme si elle améliorait le moins du monde la qualité du cœur ou celle de l'esprit.

Je n'ai pas le sens social. Mais c'est au point que m'hallucine dans la rue, avec une espèce d'angoisse, cette folie tranquille que la plupart des messieurs manifestent.

Autrefois, je doutais de mes étonnements. J'essayais de me convaincre qu'il y avait autre chose, dans cette coutume, que le vide que j'y sondais, une réalité qui, sans doute, m'échappait ; enfin que c'était beaucoup plus sérieux qu'il ne me paraissait et que si sa seule inanité me frappait, la faute en devait être à moi.

Cependant, outre ceux qui s'y prenaient, je condamnais malgré moi ceux aussi qui réagissaient avec violence : ils me semblaient borner également leurs regards, les uns pour approuver, les autres pour condamner, aux illusions hasardeuses d'un monde qui m'était étranger. Oui ! mondains ou antimondains ils me semblaient acteurs dans la même comédie, y jouant des rôles opposés mais complémentaires. La seule attitude qui s'imposait ce n'était donc pas cette attitude de réaction plus que l'autre, c'était une non-participation au jeu stupide.

Ce qui n'empêchait pas d'ailleurs mes camarades de se croire bien plus dégagés du monde, parce que plus agressifs. Et peu importe. Mais ce qui me manquait, c'était la connaissance de la raison de mon complet détachement, car il est probable que si je n'avais pas eu dans l'esprit le pressentiment d'une réalité plus sérieuse, la réalité immédiate et visible n'aurait pu m'être à ce point incroyable.

Toutefois, je commence à peine à reconnaître, dans les attitudes les moins concertées de ma jeunesse, les traces anticipées et comme annonciatrices d'une future

pensée encore imprécise qui cherchait, au milieu des troubles de son propre enfantement, à prendre conscience de soi et n'y parvenait qu'à l'occasion de ses rencontres ou plutôt de ses heurts avec le monde ! J'en étais réduit à une sorte de connaissance négative.

Par contre, l'autre jour, à Marseille, je saisis enfin dans son innombrable manifestation la réalité de ma répulsion et de ses motifs.

Or ceux dont les ambitions m'étonnaient admiraient que je n'eusse pour ma part aucune ambition quand, tout au contraire, ne me stupéfiait que la médiocrité des leurs.

Je les ai retrouvés l'autre jour, à Marseille, à peine changés depuis mon précédent passage, et déjà remplacés dans les situations et les âges dont j'avais gardé le souvenir, par des collègues plus récents, mus par le ressort qui servait naguère à les mouvoir eux-mêmes et répétant, avec une exactitude effrayante, et les désirs qui furent leurs, et jusqu'aux mots qu'ils prononçaient. Une hallucinante uniformité déplaçait ainsi en rangs parallèles des pions à peine dissemblables dont toute l'activité se réduisait à se substituer à ceux qui venaient de les précéder sur l'échiquier commun.

J'entendais de nouveau, de table à table, les mêmes sinistres plaisanteries résonner. La pauvreté, que j'avais cru particulière à ceux de mon temps et dont, parce que je m'en étais affligé, j'entendais encore en moi la vivante expression résonner, c'était celle que je surprenais ce soir à l'improviste, évidemment si peu concertée qu'elle trahissait devoir être non seulement celle de mes voisins occasionnels mais

de tout un monde qui les avait, à leur insu, comme délégués pour m'accueillir.

La tragique bouffonnerie de cette énorme farce s'emparait de moi et m'agitait avec une véhémence désolée. Quant à ceux que j'avais déjà vus et que je retrouvais à la même place, le nouveau délai qui leur avait été concédé, s'il avait vieilli leurs traits et leurs cheveux, n'avait, par contre, rien changé à leurs mesquines habitudes. Après le déjeuner ils venaient prendre, à la même terrasse, sur la Canebière, un invariable café-crème, tandis que le soir, avant de se rendre au cinéma dont les programmes ne changeaient que pour leur épargner à eux-mêmes l'effort de renouveler leurs spectacles intérieurs, ils continuaient d'user les mêmes banquettes d'une taverne invariable, décidant au même pinochard de leurs consommations inchangées.

L'enfer, dont les tourments consistent en la répétition indéfinie et douloureuse de ce qui dans la vie était plaisir et sensualité, ne peut pas beaucoup différer de cet entraînement.

Le coin le plus lugubre où il me fut donné d'aller, c'est l'un des hôpitaux de la région. Les mêmes souffrances que jadis agitaient d'autres corps. Mais, au milieu de tant de misères alignées, je ne voyais plus, comme alors, circuler le médecin au grand cœur que j'y avais connu. Et je tremblais à l'idée que ces chairs malheureuses dussent être livrées à de prétentieuses ignorances, comme si n'eût aucune part, dans ce travail de la charité, la force du caractère et la douceur humaine. Je ne pouvais plus me dé-

barrasser de certaines paroles que j'avais entendu ces médecins prononcer et d'où, à leur insu, quand ils ne les avaient dites justement que pour se faire valoir, s'étaient exhalées la mesquinerie de leurs mobiles et leur suffisante médiocrité.

A tel, que ses infirmités empêchaient de bouger, D... ne venait-il pas d'assurer que la question se posait, pour lui accorder un secours, de savoir si son mal exigeait — *médicalement parlant* — qu'il restât allongé.

Toute la déformation professionnelle de ces cœurs fanés me semblait se concentrer dans ces incroyables paroles. Je réalisais, mais avec une conscience avivée, l'état des hommes qui ont perdu leur qualité d'êtres, pour s'identifier au mécanisme artificiel de leur profession.

Une fois de plus, je mesurais que, hors de la charité, les hommes sont livrés à l'égoïste jeu de leurs fatuités. Et je ne savais éprouver en faveur des malheureux réduits désormais à passer par ces mains, que la fraternelle compassion de mon impuissante pitié.

Partout j'avais l'impression d'assister, comme d'une planète étrangère, aux rites mystérieusement absurdes de quelque société d'animaux inconnus dont la réalité eût consisté en gestes empruntés et en paroles creuses.

Oui, l'impression qui me domine encore est celle d'un galvaudage de l'activité vivante et de la voix. Comme si le don de la parole n'engageât point celui qui le reçût à la recherche d'une conformité très précise de sa pensée à son expression, ni ne dût l'élever

à la conscience de cette faculté admirable afin de le ménager, mais lui permit au contraire d'en faire un abus sans contrôle.

Ainsi toutes ces existences me semblaient se perdre comme dans une prison sans issue; et je ne pouvais m'empêcher d'y comparer la mienne, qui, au lieu de continuer à se dissiper dans la tiédeur, brûle enfin, grâce à Dieu, d'une lumière d'amour.

Et pourtant moi aussi, dans ce monde, je me sentais réduit à devenir plus médiocre que dans ma solitude. L'acte matériel de ma génuflexion manquant, je me trouvais de nouveau habité par le monde environnant, par son exigeante vilénie.

Et je me promenais dans les rues de cette ville, faussement convaincu d'y être l'objet de tous les regards; comme si mon portrait, exposé quelques jours auparavant aux devantures des librairies, eût marqué dans l'esprit de cette population au point qu'elle dût me reconnaître à mon passage.

Je me souviens même de m'être promené le chapeau à la main pour que mon visage fût plus visible et pour qu'en particulier tous ceux qui avaient regardé mon image, le front nu, pussent se dire en passant près de moi: « Tiens! voilà Schwob. »

Je me considère tel que je suis, plein aussi du vain désir de plaire, désireux surtout de prendre une conscience plus immédiate de ma bassesse spontanée quand je cesse d'orienter vers Dieu le regard de mon cœur. Je redeviens l'un d'eux et, tout en mesurant l'insignifiance de ses opinions et n'en faisant que le cas qu'elles méritent, je n'aspire encore qu'à être remarqué du

monde, célébré par lui. Tant il est vrai que sommeille, en celui même qui s'en défie, une inclination toujours prête à se transformer en l'objet de quelque culte, et qu'il est impossible de se détourner d'une disposition aussi naturelle qu'en faisant effectivement chaque jour des actes d'humilité volontaire.

Après tous mes persiflages de tel et de tel qu'un ridicule singulier me désigne, je songe au triste personnage où je retombe sans effort ; à l'effort qu'il me faut faire pour ne me considérer plus que par rapport à la réalité du Créateur, pour rentrer dans le rang et confesser de nouveau mon impotence, ma vertigineuse faiblesse. Je me transporte ainsi d'un univers dans l'autre, de celui où, pareil aux hommes au cœur racorni, je me persuade d'être avec eux le centre du monde, dans cet autre où, toutes activités s'égalant, je sais que toutes les âmes pèsent autant devant Dieu ; et que la ferveur d'un illettré y vaut mieux que l'habileté d'un littérateur.

Sans doute je ne me laisse prendre ni à leurs décorations, ni à leurs coutumes, ni à leurs jeux. Mais n'est-ce pas, peut-être, qu'un non moins sot si plus secret orgueil que le leur m'en détourne ? Et que je me persuade sans parole, par cet entraînement de l'esprit livré à soi, que toutes leurs occupations sont falotes auprès des miennes. Sinon quel besoin aurais-je d'être approuvé de ceux que je connais et remarqué par ceux que je ne connais pas ? Moi aussi je me réduis facilement, sinon à mon individualité sociale, à mon activité temporelle, et, trop souvent, oublie que je *suis* — avant d'être celui qui écrit ; une création vivante avant d'être une enseigne publique. Et

que ma réalité humaine est antérieure aussi à quelque expression que j'en donne. Je veux dire qu'avant d'être tel ou tel, je suis d'abord le frère de tous les hommes et non un individu aux besoins exigus. Et cela, qui est l'unique nécessaire, c'est cela d'abord que j'oublie.

L'histoire de Marthe et de Marie se reproduit indéfiniment. Et Marthe, honorant Dieu par l'exercice de son activité, me sollicite toujours avant Marie, laquelle ne sait que s'anéantir pour L'écouter et s'emplir de lui. Les deux attitudes de l'être sont là éternellement présentes et vivantes : celle qui consiste à croire qu'on loue parce qu'on s'agite, celle qui semble égoïste parce qu'on s'y trouve au contraire à ce point dans l'amour, que plus rien ne compte ni même de dire à Dieu qu'on l'aime.

Confesser sa nature fondamentale dans une totale paralysie, se réduire non pas seulement à l'inaction, mais à une si débordante humilité qu'on s'y engloutit en silence, voilà sans doute à quel signe l'âme peut reconnaître qu'elle s'échappe pour se fondre en Dieu.

Mais à chaque instant notre conscience propre se réveille et non point par ce qui, en nous, est irréductible ; précisément par ce qui, en nous, reflète du monde, tend au monde, par ce qui est, en nous, périssable et contingent.

Cette question souvent se pose devant moi, de concilier mon horreur du monde et mon besoin de sacrifice ; cette non-participation qui me tient loin du jeu et me contraint à le juger, avec l'ardent désir de témoigner aux hommes la passion qui me brûle. Tout à la fois je les méprise (c'est, il est vrai, dans le

mensonge de leurs illusions réciproques), et je ne rêve que de me dévouer pour eux afin de les aider à exhumer, du fond d'eux, cette nature divine dont le sommeil est si pareil à la mort qu'un immense amour sera seul capable de le dissiper.

Quand je me promène dans les rues d'une ville, absorbé dans le désir d'être admiré, ce n'est point l'amour des êtres, ni aucun respect pour eux qui me force à chercher leur estime, c'est l'amour de moi. Tandis que, lorsque je m'irrite jusqu'à la haine de leurs rivalités ineptes et sans grandeur, de leurs absurdes émulations, l'amour seul fait battre ma pensée. Toutes réalités surnaturelles ne parviennent ainsi à se manifester qu'à travers un langage minutieusement inversé.

Du moins, dans la solitude ne me viendrait-il jamais à l'esprit de tirer la moindre vanité de ma qualité d'« écrivain ». Tout au contraire. C'est que dans le silence, au milieu des bêtes et des plantes, je retrouve mes racines. Je sais que c'est par elles que je vis. Je trouve dans cette terre, comme dans n'importe quelle campagne, ce contact qui, dans les villes, me fait défaut, car ce n'est point tant l'accord avec un paysage particulier ni le retour au lieu natal qui me vaut la reconnaissance de moi-même, mais de me dégager d'une espèce de chape que font peser sur mes épaules, comme une charge inadéquate, les conventions sociales et le souci d'en assumer ma part.

Dans la solitude, tout à la fois je travaille et ne songe pas à me glorifier de mon travail (qui n'est plus alors que le substitut de paroles que je n'ai plus de prétexte pour prononcer, qui est surtout le fruit d'une

pensée qu'aucune parole ne vient cueillir avant que ne soit parfaite sa maturité.) Ainsi, c'est, tout au contraire, dans les villes où il m'est impossible de saisir ma réalité que néanmoins je me glorifie d'avoir été capable de la produire. Je tire alors un illégitime profit de ce qui déjà ne m'appartient plus, comme si tout ce qui est social tînt, plus ou moins, de la nature du larcin et qu'on ne pût vivre à la ville que de souvenirs, de projets, d'échanges et d'emprunts. C'est dans ce sens qu'il faut convenir que la nature purifie. Le spectacle d'une terre où jouent la lumière et le vent ; le bruit, mais indistinct, d'un torrent qui roule au loin dans son lit de pierres ; l'implacable ordonnance des montagnes de neige et d'une incandescente mer ou, plus simplement, le bondissement des collines, l'élévation des arbres et surtout cette merveille, à la commotion de laquelle il est impossible quand ce ne serait qu'inconsciemment d'échapper, cet éternel mystère des feuillages et des verdurees qui s'épanouissent dans une ingénuité sans défaut, qui fleurissent et qui fructifient non pour séduire, ni pour obéir à aucun motif de leur choix, mais à l'impulsion de leur espèce — et qui séduisent par surcroît — tout, dans la campagne, me détourne de me complaire en moi et me force à être sans affectation, sans rien de frelaté, une créature avide patiente et silencieuse, une créature entre les créatures et, comme elles, prodigue innocente et directe, fervente et résignée.

Mais cela même est-ce vrai? Et ne suis-je sensible qu'à la simplicité, comme si Dieu ne se cachait qu'en

elle? Je n'aime pas ceux qui possèdent; et j'ai beau me dire que je meurs du désir de les aider à s'extraire du néant où je les vois s'enliser, pour se révéler à eux-mêmes leur semblance divine, je sais que je mens; et qu'une insurmontable répulsion m'écarte d'eux, alors que je serais enchanté d'en être admiré. Au contraire, peu m'importe d'être ignoré des pauvres, une irrésistible sympathie me porte à les servir.

Je pars, dans une obscurité profonde, à la poursuite de mes secrets mobiles et n'y distingue encore rien. Toutefois, déjà je saisis ma propre dualité et m'étonne de moi. C'est comme s'il y avait en moi un automate sans cesse disposé à l'oubli et qui ne vécût que par l'effet d'un déclenchement étranger, qui dût son peu d'existence à la complaisance des autres. Cependant qu'un être qui ressemble moins que l'autre à ma forme extérieure, et dont toute l'ardeur est comprimée, m'éloigne de tout ce qui, sur terre, croit en soi et vit sans s'en apercevoir dans un complet oubli de son intime vérité. Je me sens dédoublé dans le monde: âme et matière, ou corps plus social et aspiration plus religieuse. Quel nom donner à cette permanente contradiction que j'abrite?

Ce n'est pas tant la vie citadine qui me désempare, c'est le mensonge précis d'une société qui semble évoluer en l'air, dans cette espèce de factice griserie que lui valent l'argent, le mensonge, la sottise et l'autorité. A moins qu'ici encore je ne sois dupe de mes illusions et m'imagine à tort que, dans une société de paysans ou d'ouvriers qu'aucune présomption bourgeoise ne contaminerait, je saurais vivre sans rien perdre de ma franchise, de mon ardeur ni de mon amour?

Il me semble cependant que je n'aime pas seulement les êtres simples parce que je les sens plus proches d'une nature où Dieu se révèle avec une intensité plus immédiate, mais que ce que j'aime en eux, c'est leur misère même ; comme ce que je hais chez ceux qui possèdent c'est moins l'abus qu'ils font de leurs biens, que le fait même de posséder. Comme si toute propriété me parût diabolique et tout dénûment aimable. Il m'est impossible de passer auprès des travailleurs manuels sans éprouver une violente gêne et, tout en devinant leur médiocrité possible, de n'avoir pas honte d'un temps que, pourtant, j'emploie à une besogne moins mesurable mais plus fatigante et au moins aussi nécessaire que la leur. Ce qui me gêne alors, ce n'est point leur misère. (Je crois que je suis ici au point de ma dualité !) Ce qui me gêne, c'est que, tandis qu'ils accomplissent sans joie un travail forcé, je remplis librement une tâche que j'aime ; quant aux bourgeois, je les sens se borner à l'apparence d'un travail qu'en l'absence aussi de toute joie ils font les autres accomplir. Ainsi mon amour et ma haine à l'égard des êtres humains dépendraient moins de leur authenticité naturelle de créatures vivantes, que du rapport de leur liberté, de l'usage de leur temps et de leur joie. Et tandis que j'aime des êtres obstinément sacrilèges, si, par contre, je sais que leurs existences sont emportées malgré eux par l'obligation d'entretenir en face d'un monde hostile leur pauvre vie et celle des leurs, je hais ceux à qui leurs loisirs sont inutiles, et qui, au lieu de réduire leurs besoins pour se spiritualiser davantage, les accroissent sans souci d'aucune exigence intérieure.

La question ne se pose donc pas de même pour ce qui est des uns et pour ce qui est des autres ; je veux dire que c'est moins l'aveu explicite de leur conscience, et, même, moins leur fidélité à l'égard de leur nature profonde, que la liberté dont ils jouissent dans l'usage de leurs forces qui m'importe.

Quelle folie me fait donc désirer d'être admiré par ceux que je méprise ? Mais plutôt, suis-je bien sûr que je me soucie d'eux et qu'ils ne servent pas simplement mes désirs pour d'autres raisons que celles qui me font les condamner — tout bêtement parce qu'eux seuls détiennent sinon la réalité, du moins l'apparence d'une culture que la compréhension de mon travail exige. Je ne travaille pas pour eux, je travaille même contre eux, mais dans une langue dont ils sont seuls à posséder la clef. L'aspiration de mon amour est donc foncièrement distincte de l'expression de mon intelligence, et, tandis que celle-ci s'oriente malgré moi vers les seuls réceptacles qui la peuvent contenir (en dehors de toute considération sur l'estime que je peux en avoir), celui-là se dirige et m'entraîne vers les hommes privés de la liberté de s'approfondir et dont l'existence, en marge des autres, semble n'avoir que la sinistre justification de donner aux autres leur superflu. Tout mon amour se cristallise, en somme, autour de l'idée d'oisiveté, réprouvant ceux qui en jouissent sans en tirer partie, s'inclinant vers ceux qui s'en trouvent exclus.

Ce que je hais chez les bourgeois, ce n'est point l'oisiveté, c'est le galvaudage qu'ils en font.

Et de même, ce qui me jette vers ceux qui peinent, c'est l'absence d'une oisiveté dont je suis sûr pourtant

qu'ils feraient, si elle leur était accordée, un aussi mauvais usage que les bourgeois ; mais le simple fait qu'elle leur est refusée les transforme en victimes dignes d'amour.

Il ne s'agit donc pas pour moi d'une fraternité sentimentale que je réprouve ; plutôt du désir spirituel de voir les hommes jouir de leur esprit et, tout à la fois, ceux que la dureté de la vie en prive, y accéder, ceux qui s'en détournent, être voués à un esclavage pire que celui auquel ils doivent leur paisible imbécillité. Mon amour et ma haine ne sont ainsi commandés que par l'attitude de l'être entre la liberté de se développer et la contrainte du monde. Non, toutefois, que la fonction intellectuelle me paraisse si noble qu'il faille y faire participer ceux qui vivent du travail de leur corps, comme si celui-ci fût inférieur à l'autre ! Ce serait tomber dans la vanité primaire de ceux pour qui l'idéal est de faire passer toute la population du globe sur les bancs des Universités ; et ce n'est point là le secret mobile de mon amour le plus instinctif. Ce que je désire du fond de l'âme, ce n'est point que tous les hommes soient capables de lire Kant, c'est qu'ils disposent tous d'assez de loisirs pour conquérir en eux le royaume de Dieu qui est en eux tous. Si bien que ce qu'il me semble par-dessus tout haïr chez les bourgeois, ce n'est point seulement le galvaudage de leur oisiveté, c'est que, disposant de tous les moyens indispensables à la lente poursuite d'eux-mêmes, ils se bornent à des relations mondaines et à la culture d'une intelligence qui n'a plus de racine. C'est ce travail de prise de possession de soi qui est universellement négligé. Mon amour et ma haine n'ont rien d'in-

tellectuel ni de sentimental : ils ne sont informés que de la conscience obscure des obstacles dressés par le monde en face du royaume éternel et dont les bourgeois, s'excluant par veulerie, excluent les autres avec une aveugle férocité.

Ainsi me faut-il convenir que mes sentiments sont moins aiguillés vers les hommes par le désir que je croyais éprouver de les voir réintégrer leur spontanéité plus vivante, que par le zèle absorbant du royaume de Dieu. Toutes mes tendances autour de lui s'organisent. Et d'abord ce mépris que je porte à ceux qui possèdent, car il n'est aucune possession de la terre qui ne soit au moins le germe d'un obstacle de ce royaume. Tandis que m'afflige, au delà de toute mesure, le gaspillage inverse où le monde réduit ceux qui ne possèdent pas, les détournant même d'utiliser la bienfaisante privation dont ils souffrent pour la conquête d'un bien que cette privation rendrait possible.

Les bourgeois sont les instruments efficaces du monde contre l'esprit ; ils pèsent sur le royaume de Dieu au nom d'une abstraite intelligence, de tout le poids de leur hypocrite appétit.

La société moderne a ainsi substitué au culte de l'esprit une culture dont elle s'est réservé la clef. Entre cette intelligence d'un monde sensuel et le diabolique ascétisme des bolchevistes la différence est légère, puisque ce n'est même pas pour se faciliter la plus difficile des conquêtes, celle de Dieu, que cette intelligence écrase les pauvres : c'est pour la jouissance la plus basse et de perfections matérielles.

Ici, j'ai le sentiment d'une direction indigne, d'une exploitation que plus rien ne justifie. Et mon aversion

est entretenue par l'inconscience avec laquelle ces piêtres dirigeants persistent — quand plus rien qu'une culture formelle ne l'étaye — à croire en leur nécessaire et bienfaisante primauté. Dans l'état où ils ont mis la terre, ils ne se rendent pas compte que c'est au nom de leurs mensonges qu'ils doivent être déposés. Ils tiennent à leurs privilèges quand ils ont détruit tout ce qui pouvait servir à les légitimer.

J'appartiens à cette société. Le simple fait de m'adresser à elle me donne le dégoût de ma complicité. Mais comment y échapperai-je? Et surtout de quelle manière témoigner activement d'une fraternité dont je suis si vainement occupé?

Ce qui commande mes sentiments par rapport aux êtres, ce sont en effet les virtualités en eux de l'esprit. Peu m'importe que les pauvres deviennent riches; ce qui m'importe, c'est que les riches cessent d'interdire aux pauvres, par la tentation corruptrice du spectacle de leurs richesses, l'accès de leur royaume intérieur; qu'ils cessent de dominer une terre qu'ils se sont appropriée en lui imposant pour idéal la sordidité du leur. Par eux, la lettre a tué l'esprit. C'est contre la lettre que je me sens dressé et contre ces biens mensongers qu'ils font passer pour de vrais biens.

Je ne me sens d'ennemis que ceux qui, ayant flétri le leur, forcent le cœur des autres à se détourner de ses propres besoins. Mais à quels moyens recourir pour faire éclater cette piperie? Par quels moyens parvenir à faire un peu de bien, quand ma faible santé m'oblige à ne rien faire?

Mardi.

Allé hier chez Renoir, pour m'aérer un peu. Je finissais par me prendre à mes écrits et, au lieu de m'installer devant mon papier sous l'action d'un exigeant besoin, je me laissais envahir par cette habitude de s'interroger qui substitue insensiblement son entraînement automatique et régulier à la rejaillissante virginité de la surprise. De sorte que, loin de m'apporter des secours imprévus, cette habitude ne fait qu'épaissir mes ténèbres ; car, fixant toute mon activité en elle, je la prends à ce point pour but, que j'en oublie mes intimes raisons d'écrire qui consistent non en l'accomplissement de quelques devoirs imposés, mais dans la nécessité intérieure de recourir à la plume comme au seul moyen de m'éclairer. Tout en même temps s'oblitérent la merveilleuse liberté de l'esprit et cette précieuse indépendance à l'égard d'un travail que, jusqu'alors, ne troublait ni ne déviait la conscience pourtant permanente et inévitable de la publicité à laquelle il est destiné. Lorsque je m'abandonne à l'exigence de ma consciencieuse régularité, celle-ci me dissimule aussitôt la capiteuse, l'irrésistible intensité d'une vie intérieure qui, pourtant, provoque seule et seule justifie cette longue enquête qui, sans elle, se réduirait à l'absurdité que je condamne chez tant d'autres. Non seulement la foi en une obligation d'écrire me dissimule alors ma vie intérieure, elle la désempare et l'écrase ; tant il est vrai que la condition pour que cette vie intérieure se développe est avant tout dans

la concentration exclusive de mon attention sur elle — je veux dire dans l'inéluctable nécessité, pour la sauver, de consentir à perdre tout le reste. Il n'est pas de moyen terme, ni d'habile compromis susceptible de concilier, avec la jouissance des secrets du roi, la moindre concession à l'ardeur de mes désirs profanes, ni même plus simplement à leur inertie.

Enfin je me sentais hier si près d'être happé par cette obscurité impitoyable et détestée de mon automatisme, que j'étais prêt à tout abandonner, lorsque je me rendis chez Renoir avec le désir d'y trouver une délivrance dont toutefois je ne me rendais pas compte qu'elle y dût en effet, mieux que nulle part ailleurs, trouver la plus favorable atmosphère pour se produire. Sans doute avais-je choisi ce but de promenade par la grâce d'une force inconsciente qui sait toujours, et toujours à mon insu, organiser les occasions et les hasards de la manière la plus propice à mes besoins spirituels les moins conscients.

Ainsi j'arrivai, sans avoir réalisé pleinement ce que j'y venais chercher, au pied de ce grand jardin peuplé de statues encore vives : bustes sans tête, têtes pareilles à celles des portraits, et cette grande Vénus de plâtre que maintenant des feuillages enveloppent comme une plante au milieu de sa pelouse.

Mais lorsque je découvris, dans le salon insoucieusement ouvert par la bonne, ces trois grands tableaux qui jettent sur les murs le déchirant appel de la jeunesse : portrait d'une femme en transparente camisole d'argent, grand nu de jeune fille près du filet d'une fontaine et double portrait de femmes roses et jaunes près d'un bouquet de roses, je sentis s'engouffrer en

moi comme un vent subtil qui, d'un seul coup, chassa mes nuages et me rendit la joie.

Je n'essayai même pas de contredire la violence de ces plantureuses natures. Je ne sentais pas qu'il y eût dans cette invitation sensuelle rien d'impur, ni rien de moins fervent que dans mes coutumières inquiétudes. Le vague remords d'avoir, par soumission à des théories préconçues, été injuste pour Renoir, partageait seul mon esprit avec cette joie rare de se sentir vaincu du premier coup par l'admiration. Je ne me lassais pas de regarder ces chairs rutilantes ; j'étais emporté comme dans le cours d'une rivière, quand l'ivresse de s'abandonner se mêle à celle de la fraîcheur qui de la peau pénètre jusqu'aux profondeurs du corps pour y soulever les vagues d'une puissante chaleur. Et l'on oublie de quelle hostilité est cette force qui vous emporte. J'oubliais aussi qu'il y eût là rien de sensuel. J'étais dans cet état d'euphorie qui ne cherche plus à discerner ses éléments.

Maintenant que j'y reviens, je ne trouve pas encore que ce débordement charnel, au nom d'aucun ascétisme, doive être repoussé. Car ces merveilles rubicondes n'offrent pas l'attrait d'une chair qui désire ou qui sollicite, mais d'une chair qui s'épanouit comme un fruit au soleil enivrant de son sang.

Ce que la religion condamne dans la nature, c'est la concupiscence du désir, mais si cette nature jusque dans l'ignorance de la grâce loue son Créateur par la seule magnificence de sa réalité, sans doute on ne peut dire qu'elle exalte la spiritualité de qui la contemple mais on ne peut dire non plus qu'elle ait rien de dégradant.

A la condition qu'il soit parfait en tant qu'art — le premier péché pour un artiste étant celui de la technique — on ne peut que l'aimer, s'il nous présente un tel spectacle des créatures que la prodigalité merveilleuse et l'harmonie de la création y éclatent.

Non, même au souvenir, je ne vois rien d'impur dans ces énormes sources de douceur et de fécondité. Elles n'appellent d'aucune façon le désir, tant on y sent de joie et si parfaite est la plénitude avec laquelle la beauté de la forme se manifeste en elles. Dans l'admirable équilibre de ces volumes gonflés de sève, dans la recreation qu'elles nous offrent d'une nature abondante, ces femmes ne diffèrent plus des créatures vivantes si ce n'est par une plus totale concentration de toutes leurs facultés dans l'acte d'être. Elles dilatent notre cœur dans l'épanouissement de leur robuste santé.

Mon émerveillement d'hier ne m'a pas encore quitté, ni ma joie, ni la pureté de mon émotion. Je les revois encore avec leurs chevelures épaisses, leurs gorges gonflées, leurs chairs éclatantes comme des pulpes. Je suis sûr que Renoir aimait leur structure végétale et qu'en en faisant des sœurs plus parfaites des fleurs et des fruits, loin d'en vouloir rabaisser la splendeur, il exprimait l'émotion qui l'emportait d'un mouvement égal vers toutes les formes créées.

A petits coups de pinceaux, sans aucune recherche d'éloquence, il nous transporte dans l'unité d'un monde où tout procède d'une croissance continue. Au lieu de vider les formes qu'il peint de leur sève ou de leur sang, il porte notre doigt au perceptible batte-

ment de leur flot. Il est à ce point de rencontre de la réalité végétale, de la réalité animale et de la vie humaine.

Païen? je ne sais pas ici ce que ce mot veut dire. Cet homme était tellement la proie de son amour des choses que, jusqu'au moment de sa mort, il ne put se soustraire à son impérieuse exigence et sa dernière toile, inachevée, nous le répète avec une insistance lucide et fervente, cette toile qui représente un vieillard tendu vers le corps d'une femme qui se livre à ses bras. Toute la passion de Renoir est inscrite là. Jusqu'au dernier souffle de vie, incapable de saisir Dieu dans le silence et dans la nuit, il passa ses jours à le célébrer dans l'admirable équilibre des corps. Il peignait comme on respire; et son art ne se distinguant pas de son amour des choses, cet amour s'inscrivait directement en formes radieuses. Si de plus en plus il ne peignait que des nus, c'est qu'il y découvrait l'œuvre intacte du Créateur. Il peignait parce que son vieux corps desséché brûlait d'amour. Et je ne vois pas à cette ardeur moins de noblesse qu'aux pulsations de nos artères ni qu'aux moindres gonflements de nos poumons. Sans doute Dieu ne s'y réduit pas, mais ce gonflement le célèbre et le glorifie. Jamais Renoir ne songe à nous proposer d'adorer comme des dieux ces beaux corps. Il nous les offre comme des fruits. C'est là sa pureté et ce qui fait de son art doré des rayons d'une lumière intérieure, une œuvre naturelle et glorieuse comme la nature. C'est aussi pourquoi nulle de ses toiles les plus parfaites du début ne vaut les inondations sanguines de la fin. Une nouvelle

nature y est construite dans une parfaite fidélité d'amour à l'autre mais purifiée.

Nous sommes loin de ces peintres qui réduisent toutes les formes de la nature les unes aux autres pour douer d'un vide égal leurs personnages et leurs fleurs. L'égalité que Renoir illustre, aucun élément spirituel ne s'y mêle ; de sorte que le péché en est absent du fait même de cette absence d'intention. Tout s'y ramène à la beauté, — on dirait réversible, mais qui se développe selon une poussée irrésistible et continue — à la densité des harmonies vivantes ; et la louange de la création s'engendre du simple jeu des formes.

Aucune corruption spirituelle ni, par suite, aucune tristesse. L'univers de Renoir est un univers qui se borne à être, sans nul souci de la raison des choses. Mais le blasphème lui est épargné : il vit dans un amour sans trouble où les créatures, tant humaines que végétales, en se prolongeant selon l'ordre même de la nature, ne se distinguent plus de leur joie ; et cette joie se transforme à leur insu en une sorte de cantique universel et spontané.

Aucune fièvre ne les agite, aucune inquiétude. Elles croissent avec tranquillité. Ce sont formes où le soleil s'est enfermé. Il n'y a pas plus de péché que dans la chasteté des créatures vivantes dont elles reproduisent les contours.

Me voici donc revenu à cette obsédante poursuite de la pureté de la créature à laquelle tous ces jours je me suis trouvé forcé de me prêter.

Renoir réussit à décanter jusqu'à leur inaccessible réalité les volumes qu'il a peints. Non seulement ses femmes n'ont plus de particularité vestimentaire ou

sociale, mais leur individualité même s'efface. Et peut-être cette pureté qu'il a jointe — pureté naturelle et non charnelle — est-elle la seule raison d'un charme qui devient spirituel sans qu'aucune inquiétude spirituelle ne contribue à le former.

Il ne s'agit pas là seulement d'une perfection de la peinture, mais de l'emploi de tous les moyens picturaux à l'illustration d'un univers en fleur. Aucune inquiétude spirituelle, mais aucune inquiétude sexuelle ne remue ces lourdes chairs. Aucune intention, sinon celle de reproduire des formes dont chaque élément soit dans un tel rapport avec tous les autres que seule une eurythmie de bonheur, un équilibre dans la louange s'en dégagent. Et, bien entendu, la possession sans défaut du langage des couleurs est d'abord exigée pour qu'un tel but soit atteint, mais l'utilisation particulière de ce langage sans défaut en vue d'un tel but ne dépend plus simplement de raisons techniques mais de la conformation du cœur du peintre et de sa possession par l'amour. L'amour, sans autre intermédiaire qu'une main débile et docile, se sert de ce langage qui ne peut pas faillir pour s'inscrire à travers lui et s'exprimer directement.

Je ne connais pas, dans toute l'histoire de la peinture — sans excepter Rubens ni Titien — un précédent à ce cas : Renoir peint comme on vit. Toutes ses facultés semblent s'être fondues en un langage purement pictural qu'il utilise, non pour conter des histoires exceptionnelles ni même pour dépeindre des spectacles qui l'eussent frappé, mais pour traduire, avec un naturel sans égal, la transformation des formes vivantes les unes dans les autres

et leur épanouissement dans la chair féminine.

Corot, si simple, se place en face du modèle et en dessine des contours exacts. Renoir ne semble que prendre prétexte des formes extérieures pour délivrer une confiance continue qui se borne à répéter avec une infinité de nuances mais sans changement violent, je veux dire sans modification provoquée de l'extérieur, une joie à la fois intense et monotone.

Rien n'agit sur Renoir et lui-même ne semble pas varier. Le débit de son discours est comme celui d'un flot tranquille. Et pourtant jamais il ne donne la moindre impression de ressasser ; jamais aucune lassitude ni aucune accoutumance ne trouble son chant. Il découvre sans cesse et dans la moindre notation de couleur la fraîcheur inépuisable de l'univers et l'intangibilité nouveauté de son amour. Il ne s'habitue pas plus à ce qu'il dit que le cœur ne s'habitue à battre. Et à travers les créatures dont il nous livre la ressemblance aux fleurs et aux fruits, il ne cesse de découvrir l'humanité fondamentale de la nature. Malgré sa parfaite insouciance de Dieu, il nous livre ainsi l'acte de Dieu dans le tremblement de leur joie.

Le premier élément humain qu'il nous découvre, ce qui fait l'unité du monde qu'il a peint, ce qui est aussi à l'origine de toute vie, c'est vraiment la joie d'être, l'inconsciente louange qu'elle constitue. Cet amour, qui dès lors identifie Renoir à ses peintures, est un facteur si pur et si fort, l'élément à ce point essentiel de la Création qu'un esprit religieux loin d'être gêné par ces cascades de viande rouge y voit ce qu'elles ne parviennent plus à dissimuler : l'inépuisable

sable fontaine d'un sang où Dieu semble avoir condensé le secret vivant de tous ses dons.

L'absence d'imagination de Renoir est frappante aussi. Elle signifie une parfaite abstention de Renoir dans l'édification de son univers et qu'il consentait à n'être, entre sa joie de vivre et les formes par lesquelles elle s'exprimait, que l'instrument le plus impersonnel et le plus souple. Oui, tant ses qualités que ses défauts, tout oblige de le considérer comme une force si pure que rien d'accidentel ne s'interpose entre son amour et le langage que cet amour emploie. Et c'est sûrement à cette absence que ses personnages, au lieu d'exprimer des appétits, doivent de se borner à exhaler le souffle incessant de leur joie. C'est à cette immédiate transcription du secret amour de cet être vivant que semble due la perpétuelle délivrance, dans la forme la plus légère et la plus pesante, de créatures que rien de contingent ne force plus à vieillir.

Les femmes de Renoir sont hors du temps et de l'espace. Et je veux surtout parler de celles de la fin, de toutes ces années où Renoir, paralytique et cloîtré, n'était plus troublé des désirs qu'engendrent le monde et notre agitation dans le monde, de ces années en somme où, en pleine possession de son métier, la main si morte qu'elle n'offrait plus de résistance aux ordres du cœur, il était enfin si libre qu'aucun souci d'exactitude formelle ne pouvait plus troubler l'exigeante expression de son amour.

Les figures de la fin délivrées du temps et de l'espace sont soumises à leur éternelle jeunesse. Elles ont l'innocence même de la vie. Voilà sans doute pourquoi je sentis, à peine les avais-je approchées,

un tel bienfait de leur voisinage ; et tout aussitôt m'expliquais que, dans les conditions où elles sont en général présentées, leur pureté ne puisse pas agir. Elles exigent un recueillement dont jamais à Paris il n'est possible de les entourer. Elles ont besoin d'être contemplées comme des fruits sur l'arbre.

Seules, dans ce monde moderne où l'œuvre n'est plus jamais le produit du silence, elles se refusent à ceux que le temps presse. Plus secrètes encore que les œuvres de Cézanne dont les gaucheries attirent l'œil, elles ne diffèrent en rien de la nature et cette fidélité rebute nos regards que tant de factices originalités autour d'elles sollicitent.

Elles sont, avec une déconcertante aisance, les fruits sans tache d'un cœur pur. Et, j'y reviens, auxquels il est impossible de goûter hors du silence et de la solitude.

A Cagnes, dans cette maison jadis habitée par Renoir, elles jaillissent, elles éclatent avec une douceur élémentaire, pareilles à la nature où elles sont nées, plantes d'une même terre.

Telle est la grandeur de Renoir : qu'il a fait fructifier le sol où il a pris racine en une nouvelle espèce de fleurs et de fruits. J'écris cela et je sens combien risque d'être littéraire un tel rapprochement, tout de même forcé de convenir qu'il n'en est rien. Aucune œuvre peinte ne donne pareille sensation de sève et de suc. Aucune ne me paraît à la fois plus proche de son auteur et moins qu'elle attachée à lui, plus indépendante des désirs et des défaillances de celui qui l'a faite. Non que d'autres ne la dépassent en grandeur spirituelle ; mais nulle ne l'égale en authenticité natu-

relle, en pureté végétale ; et dans cette incomparable révélation qu'elle offre, sans avoir l'air de s'en apercevoir, de créatures dégagées de tout ce qui n'est pas la joie pure d'aimer, de créatures sorties d'un commun engendrement de l'amour.

Comme je ne reconnaissais pas une petite composition à personnages de tragédie grecque, je demandai à la bonne si elle était de Renoir. Elle me répondit : « Oui, c'est aussi de Monsieur. » Et alors je m'aperçus enfin que j'étais dans un lieu où Renoir cessant d'être Renoir, de s'identifier à sa peinture, se trouvait être un individu réel et distinct qu'on appelait *Papa*, *Auguste* ou *Monsieur* ; il devenait un personnage social et familial, soumis à l'action du temps et à des ennuis quotidiens.

Cette soudaine révélation me frappa d'autant plus que je venais de m'imbiber de la certitude, que j'ai tout à l'heure tenté de m'analyser, que Renoir n'avait jamais été différent de sa joie.

Et du même coup me sentais obligé de conclure que ce qui, dans la production d'un artiste, révèle la créature essentielle, c'est, par delà tous les tremblements de sa vie, le ton dominant de son œuvre. Le rythme principal qui joint les débuts d'une production à ce qui la termine, voilà ce qui constitue l'image saisissable de l'âme.

Toutefois, la réponse de la bonne ajoutait encore au rafraîchissement que venaient de me valoir les œuvres de Renoir, comme il est bon de toucher un oranger dans les vicissitudes du climat, quoique ses

oranges, plus que lui-même, importent. L'individualité vivante de Renoir m'était offerte au milieu de sa terre, dans cette maison toute peuplée de sa joie. Je touchais l'homme Renoir — et goûtais à sa plus tremblante, à son opaque et périssable réalité — à cette contingence sans laquelle rien de durable ne serait fait. Et, une fois de plus, l'incompréhensible mystère de cette chair frémissante engendrant ces fruits qui ne passeront pas connaît à mon cœur qui ne savait répondre.

L'être s'épanouit en se donnant. Telle est sa nécessité organique.

Vendredi.

Si le contact rétabli l'autre jour grâce à Renoir entre mon cœur et la vie n'a pas cessé, combien plus dois-je à ma communion d'aujourd'hui de sentir cette nécessité interne des choses qui est leur première raison d'être. Encore ce matin il me sembla la saisir et comme me trouver au centre du mystère de la croissance des formes. Je songeais que tous les scientifiques croient pouvoir combattre la religion et ses dogmes, au nom d'une évolution selon laquelle, d'après eux, toutes choses se transformant, l'homme se réduirait à n'être qu'un intermédiaire provisoire dans l'enchaînement indéfini des formes de la nature.

Mais ce qui me satisfait si pleinement dans la religion catholique, n'est-ce pas précisément ce sur quoi le Père G..., prenant prétexte des diverses étapes de la croissance du Christ signalées par saint Luc, insis-

tait ce matin : l'obligation de nous considérer comme un prolongement du Christ complétant, par chacune de nos existences, ce qu'il ne vécut pas durant sa vie mortelle.

L'Église, longtemps avant les hypothèses plus ou moins fantaisistes de l'évolutionnisme, défendait donc seule cette idée de l'évolution en rapprochant notre croissance spirituelle de la croissance matérielle de toutes les formes de la nature. Elle insistait déjà sur cette croissance, sur la volonté qu'elle exige, sur tout l'amour qu'elle implique, enfin sur l'achèvement que l'homme ne peut avoir dans la simple nature et qui consomme toute l'évolution de la terre en une magnifique floraison d'âmes bienheureuses, aboutissement, au delà de la terre, de toutes les formes physiques qui semblent n'avoir d'autre raison que d'y tendre.

La déification de l'homme, proclamée par l'Église, est la spiritualisation terminale, grâce au Dieu incarné, d'une longue évolution organique. Et l'harmonie de ce suprême enseignement de l'Église avec tout ce qu'on ne fait encore qu'entrevoir de la lente marche de la vie, me confirme son éternelle vérité. S'adaptant sans défaut à tous les besoins de mon esprit, elle fortifie ma foi d'un sentiment de nécessité invincible.

Ainsi, loin d'être un obstacle à la croissance de l'humanité, elle est seule, au contraire, à veiller sur l'évolution non plus seulement physique ni inconsciente mais, à partir de l'homme, spirituelle et volontaire de la création. Oui, c'est toujours cette pensée que je retrouve en moi et qui est la teinte même de ma foi, la connaissance de notre nécessité indissolublement organique et spirituelle. Je suis si peu gêné dans cette

vue d'une humanité à la fois animale et divine, qu'il ne me semble plus concevable de distinguer entre les nécessités de mon âme et celles de mon organisme. Mon âme est cette force qui informe intimement mon organisme et elle-même y est soumise, avant de s'unir à Dieu, à des lois qui ne diffèrent pas des lois organiques.

Une puissance en moi tend à son Créateur avec l'exigence irrésistible de tous les organismes tendant à l'épanouissement de leur espèce. Et, de même, ne puis-je concevoir à mon organisme une autre raison d'être que la nécessité de nourrir mon âme dans le temps éphémère où il lui est accordé de vivre. La nécessité de cette union, la nécessité surtout de ne rien accueillir organiquement qui ne soit un facteur de croissance vers Dieu, voilà ce que j'exige de moi, ce que je réclame des créatures ; et la seule ignorance qu'elles en ont me les rend étrangères. Cette nécessité qui s'impose à tous les êtres humains, chacun doit la satisfaire d'une façon qui lui soit propre. Il y a, à mon sens, entre l'organisme et l'âme, quoique sur un plan plus élevé, l'exacte analogie de cette intime transformation des aliments de la terre dans la sève de l'arbre qui croît pour nourrir l'animal. Entre la santé et la sainteté il y a la même analogie qu'entre le verbe croire et le verbe croître. L'acte de croire exprime la manière dont l'être humain est capable de croître et sa sainteté est la santé de son âme.

L'Église, loin d'être exclusivement une force conservatrice, est aussi l'unique réservoir des transformations occultes de l'humanité. La seule qui connaisse, qui garde et qui enseigne les lois de notre

maturation permanente, la seule qui n'ait jamais cessé de nous rappeler à la nécessité d'une constante évolution intérieure.

Le juste croîtra comme un palmier.

La nécessité qui est en l'homme et qu'il ne trahit pas sans dommage, c'est la nécessité d'aimer le Créateur dans toutes les œuvres de sa force, d'entretenir en soi l'universalité de l'amour et de réduire tout ce qui n'est pas l'exclusif désir d'une purification progressive de l'âme et de l'union à son Dieu. Cette force justifie un détachement perpétuel et de soi-même et des autres au nom d'un amour où l'on ne distingue plus son propre accroissement de celui des autres. Et telle est cette nécessité d'aimer, que je la retrouve à l'origine de toute beauté, comme c'est de son absence ou de son défaut que toute erreur, fût-elle plastique, est entachée.

Force révolutionnaire qui détruit pour édifier plus haut.

Dimanche.

Dans le monde qui passe, les paroles de l'Amour sont ce qui ne passe pas. La beauté, la bonté et la vérité sont exclusivement fonction d'une obéissance plus ou moins consciente, plus ou moins stricte, à ces paroles dont l'Église du Verbe, malgré toutes ses défaillances et toutes les chutes où son humanité l'entraîne, a seule la complète révélation, la tradition vivante par le corps même du Christ, et la garde jusqu'à la fin des temps.

Comme la nature est une terre féconde pour la croissance de toutes les formes de l'amour, l'Église est l'arbre, dans l'espace et le temps, dont les saints sont les fruits.

Dans nos corps, deux inclinations ennemies veillent inégalement. De sorte que ces formes humaines, en apparence si semblables, diffèrent entre elles plus que le jour et la nuit, selon que leur volonté domine ou succombe. Et le progrès ou la régression de toute la nature vivante, à son aboutissement en nous, dépend de nous.

L'évolution des êtres, notre adhésion ou notre refus en disposent. Elle attend que je la favorise. L'univers est littéralement suspendu à la parole humaine. Ce n'est pas seulement des bêtes, des plantes et du jardin terrestre que nous sommes les maîtres : notre prière ou notre péché influent sur le sort de la terre.

Entre ceux qui vivent pour le monde et ceux qui tendent à Dieu, il y a, malgré leur structure physique identique, un plus infranchissable abîme qu'entre ceux qui tendent à Dieu et les bêtes, même les plus sauvages. Je me sens plus proche de leur innocence que de l'avarice sordide des gens livrés au monde et qui se prennent au sérieux. Ils sont l'obstacle le plus épais au triomphal achèvement de la vie.

LE ROYAUME DE DIEU ET LA TERRE

L'homme et le pécheur sont comme
deux choses distinctes.

(SAINT AUGUSTIN,
Tr. sur Saint Joseph).

En sorte qu'il semble quelquefois
qu'il y ait plusieurs hommes dans un
seul homme.

(BOSSUET, *Méd. sur l'Évangile*).

LE ROYAUME DE DIEU

ET LA TERRE

L'homme et le monde sont un

seul être, un seul être qui vit

et qui aime, et qui souffre

et qui meurt, et qui se réveille

et qui se réveille, et qui se réveille

et qui se réveille, et qui se réveille

et qui se réveille, et qui se réveille

et qui se réveille, et qui se réveille

et qui se réveille, et qui se réveille

et qui se réveille, et qui se réveille

et qui se réveille, et qui se réveille

et qui se réveille, et qui se réveille

et qui se réveille, et qui se réveille

et qui se réveille, et qui se réveille

et qui se réveille, et qui se réveille

et qui se réveille, et qui se réveille

et qui se réveille, et qui se réveille

et qui se réveille, et qui se réveille

et qui se réveille, et qui se réveille

et qui se réveille, et qui se réveille

et qui se réveille, et qui se réveille

et qui se réveille, et qui se réveille

et qui se réveille, et qui se réveille

et qui se réveille, et qui se réveille

et qui se réveille, et qui se réveille

et qui se réveille, et qui se réveille

et qui se réveille, et qui se réveille

et qui se réveille, et qui se réveille

et qui se réveille, et qui se réveille

et qui se réveille, et qui se réveille

et qui se réveille, et qui se réveille

et qui se réveille, et qui se réveille

et qui se réveille, et qui se réveille

et qui se réveille, et qui se réveille

et qui se réveille, et qui se réveille

LE ROYAUME DE DIEU ET LA TERRE

11 février. Fête de l'Apparition
de la Sainte Vierge à Lourdes.

Depuis que j'ai vu ces tableaux de Renoir, dont le souvenir me semblait devoir être inoubliable, que m'en reste-t-il? Mais de la plus belle œuvre humaine et de celle qui a toutes les raisons de nous toucher le plus, l'habitude de la voir n'agit-elle pas, pour en faire oublier la grandeur, au point où y parvient l'éloignement même? Et cette statue que je couvais avec tant de joie, combien de semaines ou de jours m'a-t-il fallu pour ne plus la remarquer à mon mur? Bien mieux, mes objets chinois les plus beaux, ceux auxquels je croyais tenir davantage, et qui m'étaient d'autant plus précieux que j'y trouvais une assurance contre les risques de ma vie incertaine, il m'est impossible désormais de les supporter devant moi.

Les êtres vivants ne m'attachent pas plus; ou, si je leur reste fidèle, je ne tire bientôt d'eux aucun renouveau de ma joie. Il me faut me l'avouer, je n'ai

jamais tiré d'eux aucune joie. Et c'est là justement la raison qui, si longtemps, me désolait de moi-même. J'avais beau faire, tous mes efforts restaient vains. Je ne parvenais à m'attacher à nulle créature et l'intensité des joies, d'ailleurs fugitives, que me valaient la beauté du monde et celle des œuvres humaines me déconcertait à proportion de ce que je me sentais irrémédiablement solitaire et comme dévoré d'une inéluctable incapacité de me donner à qui que ce fût.

J'aimais la société des enfants, celle des chiens, la conversation sans apprêts et si plate fût-elle des êtres les plus simples. Je ne cherchais partout que paroles ou que regards dénués d'artifices. Je cherchais, sans m'en rendre compte, les témoignages d'existences élémentaires, si purs que nulle affectation ne les vint troubler : je me penchais sur les êtres comme sur des sources pour boire, à même leurs yeux vivants, une eau fraîche qu'ils ne me donnaient pas ; et lorsque, par hasard, je croyais la trouver, peu de temps suffisait pour me la rendre tiède.

Même ces jeux et ces rires que réussissaient sans peine à provoquer les bêtes et les enfants, ce don que je me sentais alors capable de faire d'une force qu'à peine j'entrevois cachée à mes secrets replis, rien ne m'apaisait ni ne brûlait longtemps, ni ne parvenait à m'arracher d'une espèce d'affreuse étreinte qui m'engluait et où je me persuadais sans peine qu'il ne fallait déchiffrer rien de plus que mon paralysant égoïsme.

Comment me rappeler encore sans stupeur et sans épouvante à quel point je me trouvais prisonnier de

mes désirs, et si emmuré en eux que je n'aimais rien ni personne qu'en fonction de ce que j'espérais y trouver de conformité à eux. Et jamais une telle conformité ne pouvant me paraître assez réalisée, jamais je ne pouvais éprouver cette apaisante impression de respirer à mon aise.

C'est que jamais rien ni personne, du temps où je considérais les êtres et les choses sans Jésus-Christ en eux, ne me paraissait digne de mériter que je mourusse pour eux ; et un amour qui n'entraînait pas la possibilité d'un complet sacrifice, je ne parvenais pas à me persuader qu'il fût amour. La sécheresse apparente de mon cœur ne signifiait donc qu'un plus impérieux besoin de se nier et de se détruire. Étrange illusion où le monde, une fois de plus, inscrivait à l'envers la réalité substantielle, et qui eût réussi à me désespérer si un plus puissant miracle ne m'avait été accordé pour me permettre de voir clair en moi et m'établir dans ma joie.

Je songe à eux, je songe à moi. Et qu'ils m'accusaient d'égoïsme, quand, au contraire je ne parvenais qu'à m'étonner du plaisir qu'ils avaient de partager le leur. Je sentais que de telles amours n'étaient pas faites pour moi, que, décidément, je n'étais pas fait pour cette caricature de l'amour, où, ingénument, je me laissais persuader que tout amour nécessairement se réduisait. Le lien dont ils réunissaient l'amour et le désir, j'avais fini par le croire indispensable pour aimer. Et l'affection d'où le désir était absent me devenait aussi difficile à supporter que celle qu'ils joignaient au désir, car l'insuffisance qu'implique un non-usage du corps me gênait autant que son usage me

répugnait. Mais ce désir sans affection, si je ne me privais pas de l'assouvir, il ne cessait de se ranimer sans que j'y pusse jamais trouver la paix joyeuse à laquelle j'aspirais. Et tout état humain me laissait ainsi dans une insatisfaction où s'imposait à moi la terreur non tant de mon illusion à vouloir m'y réduire, que de mon incapacité à en retenir aucun. Je sais, par les confidences et l'exemple des autres, qu'ils passent ainsi leur vie dans l'acceptation de la médiocrité de leurs occupations, de leurs amours et de leurs joies, et se convainquent peu à peu que tel est le destin des hommes, qu'il n'y en a pas d'autre, que c'est enfantillage de le vouloir plus parfait, sagesse de s'en contenter. A moins qu'ils ne recourent à l'opium, au meurtre ou, les plus logiques, au suicide, par l'effet de l'horreur trop justifiée d'une réalité stupide qu'en dépit de la résignation commandée il est impossible aux plus fervents de supporter. Je sais aussi que les uns souffrent d'être tels tout en croyant impossible d'y remédier, tandis que les plus veules s'y résignent, et qu'une si grande médiocrité de la vie ne signifie que la leur propre et leur absence d'héroïsme dans le cours régulier de leurs jours. Oui, l'exaltation continue où, depuis plus de trois ans, mon âme enfin délivrée respire à son aise et s'épanouit dans une réalité faite à la taille de ses besoins les plus irrépressibles, cette joie que j'ai conquise et qui, pour durer, exige de moi les efforts dont je suis capable, cette joie surnaturelle où toute ma nature me porte d'un élan continu, me persuade que ce n'est pas moi qui vis au-dessus de moi; mais que presque tous acceptent de vivre dans la dégradation d'eux-mêmes.

Il n'y a vraiment aucun rapport entre les plus puissantes joies que j'aie jamais goûtées, que je goûte à ces spectacles de l'harmonie plastique où s'arrêtent tant d'esprits qui tendent à Dieu sans avoir le courage de faire, pour le trouver, les sacrifices qu'il commande, et la joie de se livrer à Dieu par ce sacrifice qui nous rappelle sans cesse notre état dangereux. Si, tout aussitôt, je ne songeais à les plaindre, je rirais maintenant de ceux qui croient pouvoir identifier les joies de l'amour de Dieu, et la volupté d'une peinture admirable ou d'une parfaite musique où les secrets du cœur filtrent comme des flammes.

Je songe à Mozart, dont j'entendais un concerto l'autre jour. C'était comme la magique évocation d'une danse intérieure, par des sons à la fois si désespérés et si doux qu'il n'est pas possible d'inventer un langage qui nous soit mieux accordé. Et tout de même, et si profonde que pût être l'émotion que cette musique me donnait, et si ardentes qu'aient été les joies de mes yeux lorsque ne s'y mêlait aucun désir, mes félicités, quand aucune pudeur ne les arrêtait, tout de même je sais qu'il n'est pas de commune mesure entre l'ivresse d'une âme qui s'abandonne et celle d'un esprit qui jouit ou d'un cœur ou d'une chair qui se pâme. Oui, je rirais de ceux qui les identifient, si je ne sentais aussitôt qu'ils sont en train de vivre leur irréversible existence, sans saisir ce pourquoi leur âme était faite et qu'ils mourront bientôt, peut-être, sans l'avoir entrevu.

Je sais enfin ce que c'est que d'aimer de toutes les forces de son être et d'avoir besoin de partager avec les autres le rafraîchissement de la joie, de ne

pouvoir plus se satisfaire en soi, ni de ne pouvoir plus rien désirer des autres pour soi, de ne pouvoir plus compter avec ses propres fatigues ni avec aucune exigence égoïste, mais avec une foi si forte qu'un irrésistible besoin de la partager vous emporte et vous détruit.

Je sais enfin ce que c'est que de vous aimer, créatures périssables, dont rien jadis ne pouvait me rapprocher.

Et j'étais auprès d'elles sans les voir que pour les désirer. Et le meilleur de mon amour s'épanchait à l'occasion de leur jeunesse. Mais je suis près de vous à présent comme le plus tendre de vos frères et le plus prêt à vous sacrifier l'enveloppe étroite de ma vie. Et cet amour qui se nourrit de la lumière de Dieu, quoique nul dans le monde ou bien peu n'y réponde, est enfin tel que je le pressentais ; à la fois s'abreuvant à une intarissable source et s'écoulant intarissablement vers toutes créatures.

Je vous salue, feu adorable qui brûlez dans mon cœur. Et voici qu'il ne m'importe pas seulement de vous nourrir en moi, mais de vous faire connaître, fût-ce au prix de mon indigne mort. Et que m'importe de vivre encore, puisque ma seule raison est de vous confesser. Je vous ai confessé, Seigneur, comprenant enfin ces paroles de votre Sagesse éternelle qui nous convoque à votre perfection et celles aussi qui nous disent que c'est vous glorifier que de donner un verre d'eau au pauvre qui vous ignore et qui nous sollicite. Et tout ensemble me voici prêt, ainsi que vous nous en donnez l'ordre, à tout quitter pour vous, disposé à ne plus vivre que pour leur ré-

véler en eux cette image de vous qu'ils portent sans la voir et dont l'effacement est toute leur misère.

Mon Dieu, vous nous avez accordé un esprit admirable, et, si nous sommes des dieux, c'est qu'il vous a plu ainsi. Donnez-moi donc assez d'amour pour leur faire connaître que leur divinité n'est pas de s'adorer, mais de vous refléter, et que leurs plus belles œuvres ne sont belles qu'à proportion de ce qu'ils y ont, à leur insu, enfermé de vous seul.

Mais vous êtes incomparable à notre plus haute beauté ; et s'il nous faut beaucoup parler et beaucoup écrire pour suggérer un rayon de votre splendeur, vous ne la laissez nous envahir que dans un silence dont les vies occupées et la bavarde intelligence dérobent le loisir.

Mon Dieu, je suis à vos pieds, vous suppliant de rendre cet amour efficace et que je puisse leur communiquer cette apaisante joie qui ne laisse plus de repos et cette intensité de vie qui nous invite à mourir.

Qu'ils comprennent enfin, Père éternel, agissante Sagesse, Amour intarissable, que vous êtes ce Père et cet Amour qui nous entretenez ; et qu'il n'est rien, hors de votre contemplation, qui ne soit vain, mais que vous attendez que s'amollisse notre cœur pour le plonger dans l'ivresse de votre parfaite harmonie. O douceur de vous correspondre. Révélation de la nécessité.

J'y songeais ce matin, debout devant la Sainte Table, attendant de m'y mettre à genoux.

Pour la première fois, et sans le vouloir, je venais d'échanger un sourire avec la petite Miquette que ses cinq ans retenaient à son banc ; et mes regards

s'étaient portés aussitôt vers le grand crucifix de l'autel. Alors je me rappelai cette incroyable dualité de l'Évangile où, tout à la fois, semblent commandés la haine et l'amour, l'égoïsme et la charité. Et je comprenais que ce Dieu, qui avait invité près de lui les petits enfants, fût celui qui donna sa vie par amour, allant aussi aisément à l'extrême de sa tendresse qu'au sommet de sa force. Car il nous révèle par son exemple et sa parole que tout, sur la terre, étant inversé, tout y signifie le contraire de soi et qu'un complet détachement est exigé, et cette haine, et cet égoïsme à l'égard d'un monde pour qui il n'a pas prié, afin que soit délivrée du fond du royaume éternel la vertu qui rétablit toute chose dans son ordre et sa vérité.

Et il n'est donc plus étonnant de trouver côte à côte les commandements les plus contradictoires, puisqu'ils s'adressent à des êtres aussi doubles que nous, fixés sur le reflet perfide de leur terre. Il parle le double langage de notre misère et de notre sagesse, s'adressant à nous et à ce qui est en nous incompatible avec nous-mêmes. Et il en appelle sans transition de ce que nous sommes à ce que nous devons être. Son Évangile est un évangile de guerre, d'enfantement par la guerre ; et notre nature ne peut aspirer à la paix que par une telle guerre.

Notre joie ne mûrit ainsi que de son consentement à un danger permanent et à un permanent héroïsme. La joyeuse acceptation du risque de notre mort est l'inévitable condition pour vivre dans une joie qui ne passe pas.

Mais ce qui me permit naguère de trouver Dieu, n'est-ce pas cette pensée que je me répétais sans cesse,

comme une anticipation intuitive de la vérité : « il ne faut pas cesser de se haïr. »

Ce que je demande à toute affirmation humaine, c'est d'engager celui qui la fait plus réellement que par l'énoncé de quelques paroles, dans la spéculation effective de sa propre vie. Rien pour moi ne mesure aucune réalité que le danger qu'on consent à courir pour elle. Aucune vie ne me semble vraie que dans la mesure où la risque celui qui la possède. En fin de compte la mort seule est un critérium d'authenticité. Elle achève le réel et le justifie.

Je ne connais l'étoffe de mon être que depuis que j'ai des raisons valables de consentir à sa destruction. Vivre pour vivre ne vaut pas. Et ceux qui ne songent qu'à jouir mentent quand ils s'assurent d'aimer la vie. L'amour de la vie n'est que dans la connaissance de sa fragilité et dans le peu de prix qu'on lui accorde, dans sa subordination à une raison de l'entretenir et de la sacrifier. Et le plus grand bienfait de la maladie est sans doute de me faire me souvenir que mon corps ne m'appartient pas. Je ne songe plus à lui. Je l'abandonne sans réserve. Il n'est plus capable d'arrêter mon impérieux désir. Il est au monde et je n'y suis pas. Je ne suis plus que ce feu qui me brûle. J'ai tout quitté et Dieu m'a donné le centuple. Mon âme s'ébat dans ses greniers ; elle dissémine ses trésors.

J'ai besoin, pour croire à la parole d'un homme, qu'il soit pareil à ce petit village où toutes les maisons

s'imbriquent dans un ensemble sans défaut. J'ai besoin de sentir toutes les forces de l'être pareillement imbriquées, de sorte que chaque détail de sa pensée engage toute sa vie. La seule nécessité organique me révèle la réalité de la parole.

Aucune créature ne s'affirme que dans la mesure de son analogie florale. Et cette analogie ne se réalise chez les êtres que dans la mesure où l'amour rassemble leurs forces éparses et les anime. J'ai besoin de toucher à ce frémissement de l'amour pour que ce que j'entends me soit aussi indubitable qu'un bourgeon sur un rameau.

La Bible n'est pas seulement le rameau, elle est la tige et la racine et la terre et le fumier d'où la fleur de l'Évangile est sortie qui, en se répandant, a produit tant de fruit. Telle est la vérité ! Toute la vie est à son image. Et le reste est littérature.

Je me promène une fois de plus le long de ces remparts qui dominent l'immense vallée où coule un filet d'eau et ma vue s'étend des Alpes neigeuses au cap d'Antibes.

Je doute si nul peut être plus sensible à cette somptueuse harmonie de toutes les douceurs : je la contemple sans me lasser et, devant elle, ne cesse de revenir. Et pourtant cette joie que j'en ai, et qui comble toute une partie de mon cœur du développement que lui accorde un paysage si intime et si vaste, qu'est-elle auprès de la joie de mes yeux refermés sur leur Dieu ? Non, ceux qui jugent de la joie incréée d'après celle

que les plus belles créatures leur donnent et la possession même de l'objet de leur passion ne peuvent comprendre ce que cela signifie d'être aux pieds de l'Amour et de l'appeler Seigneur et de verser sur lui, comme le seul parfum dont nous soyons capables, la pluie merveilleuse de nos pleurs.

Je regarde ce paysage admirable et je sais que ce n'est pour moi qu'un décor. Je regarde les créatures et je les connais, par rapport à mon existence, mobiles et périssables. Rien en moi ne produit leur image comme sa fleur ; et, jusqu'à ces mots infidèles que j'en trace, rien d'elles ne passe en moi : nous sommes irrémédiablement séparés ; tandis que m'est uni l'objet de mon amour comme ma racine et mon fruit.

Paysage blond où chante la mélodie de tous les verts, paysage changeant et régulier dont une insistante horizontalité organise partout, sur le flanc des collines et dans le fond de la vallée, le squelette et la chair, que cherché-je vers vous, et qu'est-ce qui me retient, puisque je sais que vous ne m'êtes rien. Sinon que me touche votre nécessité si voisine de celle que mes oraisons me livrent.

Avec vos amandiers, qui ont fleuri l'autre nuit et qui tachent toute la campagne de leurs jeunes blancs-bleus, vos orangers toujours vernis, vos artichauts bleus qui déploient partout leurs immenses rectangles, et vos petites fermes de pierre qui parsèment le pays comme des roches creuses et régulières qu'au milieu de ses moutons l'homme de votre terre habite, je vous sens soumis à la même croissance que mon amour ; et toutes ces apparences vous affleurent comme moi-même ces mots que j'emploie. Face à face nous nous

contemplons, créatures familières, soumises aux mêmes lois, enfants d'un même Dieu et qui lui obéissent en se réalisant. L'admiration qui me fixe devant vous, c'est ce que l'analogie de mon amour me suggère à la vue de votre beauté nécessaire. Et votre joie est puissante qui vous fait vous épanouir dans une fructification involontaire, abondante et réglée.

Je germe aussi, mais mon fruit c'est mon Christ. Je le contemple en moi : il est cette force qui me réjouit ; et si je sais qu'auprès d'elle vous n'êtes rien pour moi, du moins sur cette terre où nous aurons passé, nous aurons accompli, quoique sans nous pénétrer, nos destins parallèles dans une docilité commune et passionnée.

Le soleil baisse. Les montagnes sur lesquelles il tombe se font diaphanes. Un voile imperceptible se développe sur la terre. Un jour de plus qui ne sera plus glissé derrière nous. Hors de ce sable où nous nous enfonçons, veuille Dieu que nous ne cessions de tendre vers Lui nos formes qui, insensiblement, s'effritent, et, peu à peu, lui restituent l'obéissante humilité de nos néants.

Jeudi 13.

Je voudrais que les dernières phrases du dernier livre de cette suite de méditations — peut-être le prochain — soient telles : « J'ai écrit ce que l'amour de Dieu m'a obligé de dire. Maintenant je me livre au silence : je vais vers ce Dieu qui m'appelle... »

Mais quand, la maladie, me laissera-t-elle tracer ces

mots ; quand, le destin, que la Sagesse éternelle me force de remplir, coïncidera-t-il aussi exactement avec mon désir d'un parfait anéantissement dans la solitude ?

En attendant ce jour, disposez de moi, mon Dieu, et de la lucidité que vous me permettez de joindre à mon ardent amour, pour réorienter la lumière sur vos vérités les plus élémentaires que l'ignorance a recouvertes. Donnez-moi d'éclairer les fondements de votre maison et d'affirmer, à l'étonnement de ceux qui croient qu'ils vous détestent parce que la médiocrité trop fréquente de vos prêtres les gêne, que même les erreurs de cette administration visible n'entament pas l'éternelle vérité que l'Église propage malgré le monde et quelquefois malgré les siens. Que d'elle dépend le salut du genre humain qui perd l'intelligence pour s'être détourné de vos commandements.

Accordez-moi de vous faire apparaître dans votre invisible, mais organique, dans votre implacable, bénigne et majestueuse nécessité intérieure.

Vendredi 14.

Hier de nouveau, mais cette fois avec des gens dont l'esprit m'intéresse, longue causerie sur la peinture, le monde, les voyages, les misères et les grandeurs de ce temps. Pour la seconde fois en huit jours.

Or, la première ne m'avait remis en présence que de ce que je hais le plus sur la terre : deux êtres, jusqu'à leur éventuel divorce, un jour futur, bestialement réduits au désir l'un de l'autre et qui, vivant désormais dans la solitude, y ont transporté, sans les aérer,

leurs cœurs doubles et leurs âmes menteuses. A chaque instant je surprenais sur les lèvres de l'un ce que l'autre, ne lui laissant pas le temps de le dire, contredisait par avance avec une astuce qui se croyait habile. Après quoi l'un et l'autre, accordés au plus profitable mensonge par le son de leurs voix, s'épaulaient mutuellement dans leurs constructions imaginaires. Alors, tandis qu'ils me croyaient dupes de leurs paroles, les voyant incapables d'en préserver pour eux leur pensée, je m'apercevais tout au contraire que leur pensée avait cessé de leur appartenir, eux-mêmes ayant fini par s'identifier aux mensonges où ils voulaient prendre les autres.

Trop fatigué le matin pour travailler, je m'étais décidé à cette visite avec l'espoir de trouver dans sa distraction le moyen de combattre mon insomnie. Et voilà que, loin de m'offrir comme celle que j'avais faite à Marseille, le spectacle d'un petit monde végétatif et sordide, elle me découvrait le mensonge et le bluff parisiens au milieu des bois et des champs.

Je les quittai, écœuré ; rien ne m'étant plus sensible que l'impur usage de la voix humaine et cette disjonction de la pensée et des mots chargés de l'exprimer, sentant toujours, dans leur inadaptation réciproque, avec une espèce de frisson, passer la lâcheté du cœur et ce défaut d'exigence vis-à-vis de soi-même qui est une des plus décisives raisons de mon horreur du monde. Non ! je ne supporte pas cette absence de rigueur. Et j'ai maintenant, pour reconnaître, à leur passage, les mots qui procèdent d'une nécessité profonde et ceux qui sont gonflés artificiellement, comme bulles de savon, un sens si exercé par mes silencieuses soli-

tudes, que je suis stupéfait de ce qu'on prend dans le monde pour habileté. Les ficelles m'en paraissent aussitôt et, sans délai, la question que je me pose est de savoir qui l'on a l'enfantine illusion de croire qu'on va tromper.

La cupidité, mais par-dessus tout la vanité, se trouvent être, de tous les facteurs de mensonges, à la fois les plus naïvement gros et les plus fréquemment employés. De sorte que, lorsque j'entends des gens parler entre eux ou me parler, je suis bientôt moins leur parole que ce jeu secret déclenché malgré eux. Je les y déchiffre avec un sauvage plaisir, et m'y livre bien plus aisément qu'aux mots dont ils tentent de me gruger. Plus rien de ce qu'ils manifestent ne me semble authentique, si ce n'est le choix du masque par lequel leur nature dissimulée se révèle.

Ainsi, pendant qu'ils parlent, je ris d'eux et je les déchire. C'est comme si j'enfonçais mes dents dans leur chair la plus vive et qu'à sucer le peu de sang qu'ils me refusent je devinsse bientôt plus intimement eux qu'eux-mêmes.

Ils ne se doutent pas de la sombre horreur où je plonge ma joie et, tandis qu'ils déroulent leurs discours où plus rien d'organique ni de spirituel ne passe, je me plante dans leur chair et j'assiste de là à la comédie où leur vice le plus enraciné, en les forçant à mimer pour les autres, d'abord les dérobe à soi. Le ton de la voix me renseigne, la direction, tandis qu'ils parlent, de leurs regards, ou le simple automatisme de leurs mains. Tout m'est révélateur de ce qu'ils sont devenus, du péché qui les a dévorés et qui désormais les dirige. Je vois vivre les passions qui les

agitent ; et leurs paroles infléchies, épaves d'une voix qui ne leur appartient plus, malgré elles m'éclairaient leur vérité.

On en revient toujours aux Évangiles et à ce que Dieu nous dit : que si c'est oui, il faut dire oui, et si c'est non, non. Qu'il importe par-dessus tout que les lèvres parlent de l'abondance du cœur. Pour s'être écartés de cette simplicité essentielle, les hommes ont perdu leur totalité et leur direction et leur abandon à l'amour. Ils s'enferment dans leur propre mensonge. Ils s'y résorbent. Ils sont ensevelis dans leur gorge : c'est un sépulcre ouvert.

C'est là ce qui d'abord me repousse et me fait préférer, à l'atroce plaisir de renifler derrière ces voiles une enivrante puanteur, la pureté des paroles d'un enfant, même menteur, ou des gestes d'un animal spontané. Ce que je ne parviens plus à tolérer, c'est que s'interpose, pour voiler le cadavre, entre le cœur et moi, quelque frauduleuse intention. Je ne supporte plus la fraude. La solitude m'en a sevré.

Mais il ne s'agissait pas de fraude dans notre entretien d'hier soir — et nous riions avec franchise — et je plaisantais ; et tout de même n'ai fini par emporter que la tristesse du temps perdu avec ce muet désespoir que me valent les paroles dont le seul objet fut d'empêcher le pieux silence de s'établir.

Je ne supporte même plus l'innocente indécatesse d'une réunion dont le visible est l'enjeu. Depuis longtemps me poursuit cette gêne obscure ; et je m'accusais jadis d'être responsable, dans toutes les assemblées auxquelles je prenais part, de l'insignifiance que

j'y sentais. Je ne cessais de me reprocher mon incapacité à m'intéresser aux histoires les plus quotidiennes ; cependant que me semblait impossible, qu'il m'était vraiment impossible de parler de rien de « sérieux ».

J'ignorais de quelle plus sérieuse obsession mon destin me préparait à devenir la proie. Mais je vois que, loin d'être la conséquence des dispositions dont je souffrais alors, c'est lui qui les provoquait par anticipation ; de sorte que j'allais me trouver, peu à peu, et de plus en plus engagé à tâtons, pour sortir de mon inquiétude, dans la recherche d'une voie que ce destin appelait mais à l'efficacité et jusqu'à l'éventualité de laquelle je ne croyais pas, jusqu'au moment où sa nécessité exclusive se révéla à moi — où s'imposa son efficacité souveraine.

Jusqu'alors — c'est-à-dire jusqu'il y a fort peu de temps — je me bornais à souffrir de l'insuffisante nourriture que m'offrait le monde et à m'accuser d'une exigence excessive, surtout d'une inadaptation dont, loin de chercher la cause dans les besoins futurs de mon esprit, je m'expliquais la pénible implacabilité par l'actuelle étroitesse de mon cœur incapable de s'ouvrir aux histoires des autres pour les accueillir et en pleurer avec eux, ou s'en réjouir. Il est vrai que le plus étrange, c'est que cette gravité, qui devait bientôt s'épanouir en moi, n'eût alors aucune faiblesse pour les histoires soi-disant sérieuses et ne pût s'empêcher de les juger insupportablement pédantes et risibles ; mais, sans doute, n'y a-t-il, entre l'esprit occupé de Dieu et l'intelligence qui l'est d'elle-même, aucun rapport. Du moins, je ne parviens pas à me

reconnaître et ma propre identité m'échappe, comme si, jusqu'à ces temps où l'occupation en Dieu prit mon esprit et mon cœur, je fusse demeuré dans une expectative préliminaire, dans une préparation inconsciente et involontaire de mon état actuel; ou plutôt dans l'insensible mais permanente occupation de mon défrichement intérieur et de mon lent déracinement à toutes les occupations du monde.

C'est une sublimation de toutes les sortes qui, inconsciemment, s'accomplit. Et si secrètement impérieuse qu'il ne suffit pas de dire qu'elle est sublimation pour rien expliquer de sa genèse, qu'il importe de la considérer comme la fleur qui, si les étapes de la germination la préparaient, surtout provoqua ces étapes en appelant à soi, depuis la première, toutes les molécules de la plante. Somme toute, c'est incomparablement moins à un travail de compensation qu'à celui, mais naturel et organique, impérieux et inéluctable, d'une épuration que, de toutes mes fibres, depuis l'instant de ma naissance, j'étais obligé de conspirer, auquel je me trouvais, dès ma première enfance, livré et prédestiné. Et le travail de ma liberté se réduisit à la plus humble acceptation possible de cette destinée, à apaiser toute révolte contre des exigences dont mon attention, longtemps aveugle mais vigilante et de plus en plus acérée, de mieux en mieux conjointe aux circonstances qui l'avaient éveillée puis entretenue, me proposait le filigrane étrange.

Ainsi la grâce, dans le temps où la grâce me manquait, c'était cette docilité naturelle avec laquelle j'accueillais tout; cette curiosité de moi-même comme détachée de moi; ce pressentiment enfin d'un jeu qui

se livrait en moi et auquel, bien que je l'ignorasse absolument, il me semblait n'avoir d'autre intérêt dans la vie ni d'autre rôle que d'assister.

Si j'osais accoupler des mots qui jurent d'être ensemble, je dirais que la grâce naturelle (qui, m'accompagnant, me mena dans un goût assez juif de spéculation pure, jusqu'à un engagement auquel, sans y avoir attaché d'importance, ma vie allait devoir tout à la fois son sens et son achèvement), la grâce naturelle qui me mena à la grâce, ce fut précisément de n'avoir aucun appétit assez violent que son assouvissement brutal ne lui découvrit aussitôt son inanité.

Mais, encore une fois, je ne crois pas me tromper en pensant, d'après tous les symptômes que je sentais en moi et que le souvenir me livre aujourd'hui dans une lumière indubitable, que cette inappétence aux choses du monde et ce peu d'intérêt à mes désirs les plus violents, l'attraction d'un Dieu encore enseveli dans les voiles du futur n'en fût la cause unique. De sorte que mon innocence prolongée, loin d'être une manifestation de ma débilité, en était une anticipée de la force que je devais recevoir ; et que cette gaucherie que je promenais à travers le monde, cette stupeur qu'il me donnait d'une imbécillité si grande que je ne parvenais pas à y croire et que je passais ma vie à interroger les autres pour m'assurer que je ne rêvais pas — si Dieu ne l'eût provoquée par une aspiration mystérieuse du futur, rien n'aurait pu m'en débarrasser ; et au lieu de parvenir à cette plénitude de la joie, j'aurais, inévitablement et sans peine, échoué à un suicide auquel des préjugés inexis-

tants ni nulle antipathie de ma part ne se seraient jamais opposés. J'étais également incliné à ce départ intégral, à une résignation très souriante quoique désespérée, et à un ciel devant lequel l'orgueil de mon insuffisante raison dressait toutefois de bien plus insurmontables obstacles. Pour que le ciel l'ait emporté, il faut que le déclenchement interne auquel je me bornais à demeurer le plus attentif et le plus docile m'ait orienté malgré moi, qu'il m'ait été plus inéluctable que moi-même, et que ma curiosité passionnée, sans la connaître et même ayant toutes les répugnances possibles à y croire, fût conforme par avance, avec une minutieuse bien qu'inconsciente fidélité, à l'organisation d'une Providence dont jusqu'au nom tout me faisait horreur.

J'ai retrouvé hier, dans cette causerie à quatre sur des sujets divers mais également actuels, sinon ma stupeur de jadis — car je sais maintenant à quoi m'en tenir — du moins cette trouble impression d'avoir perdu un bien précieux, qui n'est pas le temps (je ne parviens pas à le compter), qui est plutôt la parole humaine, comme si je dusse réserver toute ma force pour parler exclusivement de Dieu sous peine d'être privé de sa présence.

Mystérieux équilibre en moi des forces physiques et des forces spirituelles ! j'ai déjà remarqué comme elles sont étroitement centrées en un point de mon être d'où je dirige, sans le vouloir, leur dépendante simultanéité.

Et il me faut, pour jouir de mon ordre, qu'elles s'y réunissent avec économie.

Samedi 15.

Et pourtant, et pourtant j'ai rencontré hier R. D... J'étais chez lui avec L... et tous trois, après un préambule qui risquait encore de tourner fort mal, nous eûmes une longue conversation dont pas un instant je n'éprouvai la vanité. Il ne s'agit donc pas uniquement pour moi de parler de Dieu.

Mais du moins de parler de l'amour ; et peut-être, même, tout simplement de sentir sa présence, ou, plus simplement encore, de toucher la réalité de l'âme, le libre choix dont elle est capable.

Il nous parla de sa découverte d'Isadora et comment, petit ouvrier sertisseur, s'étant échappé de l'atelier pour aller au Châtelet, il eut par elle la révélation de la vie de l'esprit auquel, à partir de ce moment, il décida de se consacrer. Dès lors, changeant constamment de métier, ne songeant plus, lui aussi, qu'à exprimer son amour, il vécut, grâce à Isadora, dans un monde renouvelé. Il nous parlait de tout cela avec une touchante simplicité, ne s'appesantissant pas sur les efforts qu'il dut faire, mais sur la générosité spirituelle et la merveilleuse grâce du corps d'Isadora dansant. Il évoquait ainsi celle sans qui il ne se fût jamais éveillé (l'on sentait en lui un inépuisable souvenir), et lui-même dans une permanente joie où l'on entrevoyait à peine la multitude de souffrances par lesquelles, sans s'aigrir, il avait dû passer : il n'en parlait pas ; la seule joie débordait de son cœur.

Quoique je fusse sensible à l'effort accompli, à sa

simplicité, ce dont je me réjouissais surtout à propos de cet ancien ouvrier, je crois que c'était de pouvoir découvrir, à travers lui, dans leur activité, les réserves du peuple et la profonde racine avec laquelle il puise dans une silencieuse obstination la matière qui nous nourrit.

Étrange peuple ! peuple charmant, solide et mesuré. D'autres ont plus de grandeur. Et sa langue même, il faut y être accordé pour ne pas la juger monotone. Sans accents, elle s'écoule comme lui avec une déconcertante régularité. Mais ce qu'il y a de plus humain dans l'homme y collabore.

C'est un peuple qui a toutes les vertus dans leur fleur, et qui « tient » avec désinvolture dans une bonhomie vigoureuse et résignée.

J'aime ce peuple et, chaque fois que je plonge à ses sources, je jouis de m'y abreuver, d'être à la fois Juif et Français, au confluent de la plus humaine et de la plus inhumaine ferveur.

En outre, je sentais qu'à ma joie coopérait la pensée du secours que j'aime que tous les hommes se donnent sans distinction de classe, simplement parce qu'ils sont créatures de même espèce. Oui, je jubilais que cet ouvrier français dût à une Américaine nourrie d'art grec la connaissance et la possession de soi.

Enfin, il y avait un autre élément plus subtil au charme de notre entretien et qui, bien que celui-ci se fût déroulé dans l'ordre du visible, l'avait gardé de devenir factice, et c'était essentiellement cette spontanéité de l'âme que l'histoire de R. D... manifestait.

L'amour de Dieu qui me renverse et me secoue jusque dans le fond de mon être est comme l'es-

sence la plus précieuse de cette imprévisible sensation de notre liberté et comme l'orientation en moi du mystérieux déploiement de la vie.

Dimanche 16.

J'ai laissé là cette analyse où j'essayai de m'éclairer les raisons pour lesquelles mon entretien d'avant-hier avec R. D... m'avait tant ému. J'étais fatigué. Ma tête était pleine de la neige qui, l'après-midi, sur les hauteurs voisines, allait tomber. Étrange peuple que ce peuple de France, me disais-je. Étrange corps que ce corps humain, sujet aux variations de l'air et si attaché, malgré son apparente mobilité, par d'invisibles liens à tout ce qui l'entoure, qu'il lui suffit d'être un peu plus sensible pour se connaître prisonnier de tout.

Quelque chemin que je prisse, j'en revenais toujours à cette conscience d'un état dangereux où nous nous débattons, attirés vers le bas par toutes les puissances de notre corps, sollicités à nous échapper par une invitation secrète mais pressante et vite irrésistible. Joué vraiment par des puissances antagonistes ; tout à la fois soumis aux ordres d'un inéluctable destin et libres de nous y opposer.

Ce mystère de notre prédestination et de notre liberté s'impose toujours à mon esprit et, tandis que mon attention ne s'y fixe pas, me déconcerte, alors qu'il suffit qu'elle s'y arrête avec un peu de patience pour que tout sinon s'éclaire, au moins m'apparaisse dans une anticipation lumineuse. Tout à la fois la nécessité de notre sort et la liberté dont nous disposons pour le modeler à notre gré.

Et, néanmoins, une vue claire de cette mystérieuse euphonie semble si impossible, que c'est plutôt lorsqu'une existence m'offre le spectacle de la pathétique incertitude où elle dut se débattre et choisir, puis celui d'un engagement de toutes ses forces dans le chemin de son choix, que je me sens près d'atteindre au mot de son énigme.

C'est cela qui, l'autre jour, grâce à R. D... est allé, peut-être est-ce également cela (dont, à propos de mon étrange aventure, chaque matin, le sacrifice de la messe revivifie le souvenir) qui va toujours le plus droit au cœur de mon cœur : l'être m'apparaît alors dans un dépouillement singulier, réduit à sa double éventualité, fragile sous le vent invisible et que la grâce seule aide à se résister. Je ne connais guère d'émotion un peu vive, qui, en fin de compte, ne se ramène à cette sensation insensible d'une âme disponible aux souffles de la grâce et qui, s'anéantissant, la laisse l'envahir. Et tout ce qui favorise l'ascension est instrument de la grâce.

Alors, l'émotion en moi se multiplie de la surprise que m'apporte l'imprévisible choix des moyens et des voies empruntés par la grâce pour agir. C'est le mystère même de chaque âme qu'il est alors possible de pressentir à travers la singulière unité des inclinations qu'elle subit, des tentations qu'elle traversa.

Tout se combine en un réseau où mon amoureuse attention se laisse prendre ; et j'aperçois l'âme qui lutte pareille à moi qui me débats aux filets de l'amour. Tout m'est surprise ; tout m'est stupeur ; tout comble pourtant mon attente : la bonne volonté de la pauvre âme qui va, sans voir, dans une nuit d'où elle finit

tout de même par se tirer, l'actif amusement de la grâce à servir cette bonne volonté ; et puis enfin ce miracle d'avoir échappé à toutes les embûches du chemin alors qu'on ignorait qu'elles fussent des embûches et qu'il fallait pour les éviter une innocence si grande qu'elle est à peine croyable. Au delà de l'apparent désordre, un ordre admirable se laisse deviner, si bien que mon attention, n'en pouvant plus, se résout dans ses larmes.

Sans doute, l'existence de R. D... ne me valait-elle pas une si forte émotion, car le travail combiné de la grâce et de sa bonne volonté n'a guère réussi qu'à le soustraire aux dangers de son sort et à lui permettre de réaliser une vie un peu plus harmonieuse que celle qui l'attendait, mais non pas aucune sainteté. Toutefois, cet ordre simplement naturel déjà me séduisait assez pour me détourner de l'ennui que me vaut toute causerie oiseuse. Je sentais l'exigence d'une âme, à travers tous les obstacles du monde, patiente à se diriger. Je sentais l'emporter, sur les forces pesantes, le désir d'une liberté sinon spirituelle, déjà plus aérienne que soi-même. Et ma joie grandissait de ce qu'il se fût agi d'un ouvrier et de ce qu'une étrangère eût pris part à cette délivrance.

Ainsi ne mesuré-je spontanément la pureté d'un homme qu'aux efforts qu'il fait pour parvenir à disposer librement de ses puissances invisibles. Et ce que je cherche dans toute rencontre humaine, c'est la révélation de ces puissances et des efforts qu'elles accomplissent. Hors de là, tout me semble rabâchage du visible et perte de temps dans la constatation superflue d'une évidence sans intérêt.

L'illumination de nos désirs fragiles, le contact de leur fragilité, soit qu'elle succombe dans une lutte inégale, ou qu'elle l'emporte avec ces silencieuses clameurs d'une joie souterraine où l'on sent le monde entier vaincu, voilà, dans l'ordre naturel, la source où j'aime boire. Et il me faut, pour y désaltérer ma soif, que je ne sente s'interposer aucune arrière-pensée d'intérêt, nulle intention égoïste ou vaniteuse entre ce travail de délivrance et le désir qui l'a fait entreprendre. Le désintéressement de celui qui lutte, sans presque savoir pourquoi, contre l'inertie qui l'accable, l'inspiration à peine formulée de l'esprit, l'impulsion de la grâce, l'attrayante séduction de l'amour, toute notion de l'humain s'y réduit pour moi.

Mais si cette ardeur à se vouloir le plus pur, quand elle n'a d'autre objet que cette pureté même, déjà me dissimule l'ennuyeuse mesquinerie de la vie quotidienne et des paroles inutiles, que ne peut-elle lorsque Dieu s'y substitue et que l'âme, pressentant l'inaccessible but de ses efforts, les tente néanmoins pour rien de plus que de rendre gloire à ce Dieu.

Je crois que c'est là une façon presque automatique dont se déclenchent mes irrésistibles larmes. Et pourtant il m'est impossible, le sachant, d'en disposer à mon gré. Mais parfois, certaines dispositions se produisant, la vision d'une âme tendue vers son Créateur s'impose, que suit aussitôt l'émotion. Pourquoi à certains jours et nullement à d'autres? Un mystère entoure l'établissement d'un certain climat et d'une certaine clarté que la très précise connaissance des causes immédiates de mon

émotion ne réussit ni à empêcher ni à aider à se produire. Il faut — mais ceci est pur mystère — que tout mon être ait glissé dans une espèce d'humilité totale, pour que le monde et tous les obstacles des créatures définies et séparées s'effacent en une vision des rapports de l'amour créé et de l'amour incréé dont s'impose alors une connaissance intuitive.

Mais si aucun mot ne parvient à évoquer cette circulation indéfiniment réfléchie, ni à en faire se lever artificiellement aucune émotion, il reste, qu'entre la nature et la surnature l'unité de mon intérêt se ramène à la perception d'une lutte et d'un accord où l'être d'abord s'arrache au monde, puis se consacre à l'invisible, par l'effet d'un amour plus ou moins conscient de l'ordre de l'univers. C'est en somme le travail de gésine de cet ordre en chacun de nous qui fait vibrer ce qu'il y a en moi de plus humain ; ou plutôt, qui me révèle ce qu'il y a de divin, c'est-à-dire d'adorable, dans l'homme.

Je n'aime mon prochain qu'en Dieu, mais en Dieu je crois que je l'aime autant que moi. En face de R. D... je me disais même, quoiqu'il fût sans autre religion que celle qu'imprima au fond de lui une jeunesse ardemment chrétienne, que je pouvais l'aimer mieux que moi. Non seulement, en effet, je ne sentais s'interposer entre ses efforts et la cause de ses efforts, ni entre ses efforts et l'expression qu'il en donnait, aucune intention mauvaise, mais je me sentais purifié de le sentir incapable de prêter une intention mauvaise aux autres. Voilà ma faiblesse, pour l'instant la plus douloureuse ; que je ne parviens pas à ne pas juger, bien pire hélas, que je ne parviens pas à ne

pas méjuger les autres. Une espèce de noirceur m'empoisonne dont aucun de mes faibles efforts n'a réussi encore à me nettoyer. Si je ne suis pas plus concerté qu'un enfant ou qu'un animal, le monde m'apparaît cependant comme un vaste concert d'intentions hypocrites que mon esprit est prompt à se dénoncer. En face de R. D... je ne me disais pas que le monde était mauvais. Il réussissait à me le faire oublier. Je me disais, ne trouvant pas en moi une si naturelle bénignité qu'en lui, que moi seul j'étais mauvais. Et, tandis que toujours les conversations mondaines me valent des nausées après que je m'y suis vautré, cette conversation avec R. D... me donnait l'écoeurement de moi-même et de mon insuffisante charité.

Je sentais une telle pureté dans son regard que rien de ce qu'il accueillait ne pouvait y surir, alors qu'il suffit que mes yeux se posent sur les êtres pour qu'aus sitôt je me sente forcé à la transgression du précepte essentiel : qu'on ne doit pas juger. Ainsi, notre entretien me valait non seulement l'émotion de ses propres efforts, mais me plongeait dans ce vif sentiment de mon indignité qui est si nécessaire à l'éclosion de l'amour.

Quel plus grand bien peut me porter un homme?

Jeudi.

Revu hier M... Changement de décor. Ce garçon, surpris l'autre jour en pleine crise et délirant, était hier touchant d'humaine simplicité.

La drogue était-elle seule responsable de son étrange délire?

Pourtant, jusque dans ses confidences, je surprenais encore son inclination naturelle à mentir. Je m'efforçais de n'y être pas sensible. Et, à chaque instant, le voyais filer malgré lui dans l'allégresse de ses récits imaginaires.

Mais le ton déchirant de quelques pages de lui m'étonnèrent où il me semblait soudain qu'il lui fût naturel de s'exprimer. Elles me livraient indubitablement un cœur capable de souffrir et d'aimer, non tant d'aimer la misère ou l'amour que l'objet même de son désir, capable de s'identifier à lui jusqu'à effacer son propre caractère dans une intime communion avec la détresse d'un autre.

Ce n'est pas encore là ce qui me tente. Et tout de même je sentais dans ce cœur à cœur avec son héroïne, la plus ignominieuse des filles, dans cette projection de soi au fond d'un vivant désespoir, sinon une profonde générosité, du moins, dans une aventure d'amour, une ardeur à se fondre au plus désespéré de l'âme partenaire.

Mais c'est aussi qu'il ne songe qu'à plaire.

Vendredi.

La voix humaine est faite pour chanter.

Dans chaque être l'amour a besoin de souffrir.

Samedi.

J'ai dû interrompre ce récit que je voulais me faire de mon entretien avec M... et qui m'importait d'autant plus que, par une mystérieuse coïncidence, il était venu me confirmer dans l'inquiétude qui, précisément, m'occupait tous ces temps et maintenant m'habite, au point que je n'ai plus d'autre souci qu'elle et que ce livre, que je suis en train d'écrire et dont je croyais que l'aboutissement allait être de me préparer à une définitive rupture, s'oriente de telle sorte, que je veux le consacrer désormais à la seule élucidation de cette inquiétude et à la recherche de la meilleure voie pour en sortir.

Mais j'étais las, hier, et les mots ne s'enchaînaient pas sous ma plume que je voyais péniblement glisser. J'assistais à l'enfantement de ma pensée avec une attention si rêche et une concentration si paralysante, que plus aucun mouvement de ce flux qui d'habitude m'emporte ne se produisait. Et, comme il m'est impossible de prendre mon travail assez au sérieux pour m'acharner à extraire de moi ce qui se refuse à en sortir, j'ai tout laissé.

Oui, d'habitude le travail de ma pensée est très analogue à celui d'une femme qui jette au fond d'un puits le seau qui doit lui rapporter de l'eau des profondeurs. Et, d'abord, le seau se couche à la surface de la nappe souterraine, puis il se remplit ; mais avant de pouvoir être ressaisi il oscille dans sa lente

ascension et il suffit que la main cède pour qu'il retombe.

Hier, je me sentais lâcher tout, malgré mon désir de ne plus laisser se perdre un seul instant dans ce travail minutieux de mon épuration (qui se lie au courage de poursuivre encore ma secrète prospection). Et pourtant cette entrevue m'avait éclairé d'une nouvelle manière sur la douleur que je traîne, de ne pas assez aimer les êtres, et sur cette amertume, non pas tant de mon imperfection (elle m'est de plus en plus indifférente), que de l'impuissance où elle me met d'agir pour Dieu sur les autres ; sur cette amertume de savoir en vain que je ne les aiderai à se révéler leur vérité, à leur donner le souci de rechercher leur joie, que je ne réussirai par conséquent à servir Dieu en eux que si je parviens à redresser ce premier mouvement de malveillance spontanée, auquel deux mille ans de solitude et de persécution, m'ont irrésistiblement habitué.

Mais la tendresse que je sentis dans le livre de M... pour la malheureuse prostituée, est-ce l'amour ? Et, si émouvante qu'elle m'ait été, cette fraternité est-elle bien différente de la comédie dont, à notre première rencontre, je m'étais dénoncé l'artifice ? Il veut plaire ; et, jusqu'à son amour, tout en lui est organisé autour du besoin de plaire. Le choix du masque dont il couvre son visage pour ne pas en livrer la profonde douleur, la teinte même des hallucinations que la drogue lui donne, sa tendresse, rien, en lui, n'a d'autres sources que sa coquetterie ; si bien qu'au moment même où il se veut le plus sincère et où l'on est tenté de croire

à ce qu'il dit, cette profonde corruption s'exerce encore à son insu. Et ce débordant amour qui lui fait choisir, pour peindre la misère, les mots les plus simples et qui vont droit au cœur, plus qu'ils ne nous révèlent un véritable don de soi, nous livrent le meilleur d'une coquetterie qui, pour mieux séduire l'objet qu'elle a choisi, arrive, par un mystère purement naturel, à s'identifier intimement à cet objet. De sorte qu'il souffre de ses peines et jouit de ses plaisirs et peut se persuader qu'il l'aime, quand il n'en a qu'un plus impérieux appétit. Il ne se distingue plus de son appétit. Et cet ardent besoin de plaire en est l'apparence que tous ses gestes et toute l'inclination de ses jours nous livrent.

Que cela est loin de la liberté de l'amour à laquelle j'aspire et qu'au premier moment, avant de m'enfoncer dans cette élémentaire analyse de ce qui en lui me touche, je ne croyais pas différer de ce que lui-même, le croyant, voulait me persuader être l'amour. Un tel amour même, qu'il finissait par me faire croire qu'il était inséparable de toutes les faiblesses de la chair ; et que la poursuite de la perfection et la possession de la vérité devaient inévitablement m'en priver. Il est vrai ! Mais non point pour les motifs qu'il m'en donnait.

Plus rien en lui n'est pur. Il ne dispose plus de soi. Il est la mécanique que son désir déclenche ; et tous ses rapports avec les êtres sont commandés par ce besoin de plaire qui ne pardonne pas, ni ne laisse répit. Je n'avais donc pas tellement tort de penser, l'autre jour, qu'il ne se possédait plus mais était possédé. Cette simplicité charmante avant-hier, et ce don de

soi, et cette fraternelle attention aux plus pauvres âmes, et ce désir enfin avoué de crier une misère que chacun de ses gestes automatiquement contredit pour la dissimuler avec plus de soin, tout, jusqu'à ce qu'il y a de meilleur en lui, me raconte le long entraînement d'une âme qui s'est détournée de soi pour laisser toute place à une insatiable sexualité.

Je le croyais, l'autre jour, possédé par l'imagination. Et, avant-hier, il me donnait un démenti. Un instant, je l'ai senti humain et douloureux ; et, dans ses profondeurs les plus cachées (de lui-même les plus lointaines et les plus oubliées), altéré d'une joie dont tous ses efforts et sa docilité aux entraînements de ceux qui l'ont aidé à s'écarter de soi l'ont, peu à peu, et de plus en plus, complètement privé et vidé.

Ainsi, je ne le trouvais plus en proie à la possession imaginaire, mais à celle du désir et au besoin de s'anéantir dans l'objet de son désir pour lui plaire et s'en saouler ; à la possession par la chair et qui d'avantage encore me confirme maintenant dans la douloureuse impression de notre première entrevue. Quoique enfin j'aie entendu du fond de lui une voix me dire sa souffrance de si peu dépendre de soi, d'être enfin si prisonnier. Et que tout ce désespoir fût autrement authentique que celui que m'avait permis d'entrevoir son délire.

Il est vraiment, mais avec plus de pathétique que la plupart, parce que plus attentif à une âme que pourtant il ignore et à une joie dont il ne soupçonne même pas l'ordre ni la grandeur, à la lisière de l'artifice et de la vérité, aussi disposé à l'un qu'à l'autre,

aussi proche du pire — et c'est la littérature — que du meilleur dont il se défie au point de croire que ce meilleur serait le pire et qu'il le redoute de ce point-là.

Si profond est son aveuglement, il pense que le tragique chez un Dostoïevsky vient de sa passion pour les petites filles quand il est certain, tout au contraire, que si cette passion l'avait seule occupé, il l'aurait aisément assouvie. Mais il la considérait comme un irrémissible péché. Et sa grandeur c'était de se sentir, malgré tous ses efforts, sa proie. La longue confession de tous ses livres n'est pas celle d'un vicieux qui s'abandonne. Le seul besoin de se délivrer la lui dicte au nom d'une vérité qui lui commande et à laquelle il faisait — quoique vains — tant d'efforts pour obéir. C'est l'aspiration au Christ, luttant contre son effroyable penchant, qui le rendit compréhensif et fraternel à toutes les sortes de misères.

Il était prisonnier de lui, d'autant plus douloureusement qu'il rêvait de pur amour et de communion spirituelle.

Ce qui fait la sordidité des péchés de tels autres, c'est qu'ils s'en justifient. Ils ressemblent à Dostoïevsky, par la possession. Mais sa grandeur leur manque, qui est dans le besoin contredit de sainteté.

Ainsi, souvent croyons-nous ressembler à ceux que nous admirons, quand nous ne partageons avec eux que l'élément le plus bas, celui qui provoque l'autre mais auquel l'autre ne se réduit pas. Nous nous y réduisons et du même coup perdons la grandeur que nous croyons nourrir. M... aussi s'imagine que le vice est nécessaire à la grandeur, quand il ne provoque une

certaine grandeur qu'à la condition que toutes nos pensées et tous nos actes manifestent qu'il est notre ennemi le plus fort mais le plus détesté.

Un Gide, par exemple, ne se croit plus prisonnier de son vice parce qu'il refuse désormais de l'appeler vice et se persuade que sa liberté est de s'y abandonner.

Il le prend pour l'expression la plus vraie de lui-même ; et le tragique l'abandonne en même temps que la joie. Si le péché de chair est loin d'être le plus grave, le danger de la chair (et je me rappelle combien cette pensée fut puissante pour me convertir) est donc moins de nous valoir un plaisir passager que de nous détourner peu à peu de notre raison d'être. Tandis que l'effort pour soumettre notre nature, parce que cette nature ne peut jamais cesser de nous harceler, nous rend notre humanité présente et pathétique.

La connaissance de la vérité, qui est l'amour, si elle réoriente la vie, ne la purifie pas d'un seul coup. Elle nous rend par contre notre inertie odieuse. C'est de cette haine qu'un Dostoïevsky tirait les déchirants appels de son âme et ces flots de bienveillance et d'amour, où la connaissance qu'il avait de son indignité le réduisait quand il pensait à la misère de tous les autres. C'est ce son qui revient à chaque instant dans son œuvre et qui, aux oreilles intéressées, ne paraît pas différer de la simple complaisance à tous les péchés. Il n'a pas cette complaisance ; mais une indulgence si profondément accordée aux commandements du Christ, qu'aucune misère, ni aucune chute, ni aucune faiblesse, ni aucun ridicule même, ne trouvent dans son propre cœur, honteux de soi et blessé jusqu'à

sa source, qu'une indulgence sans limites et cette pitié qui nous déchire.

Pour moi, je n'aspire plus à cette sorte d'amour que M... préconise ; son entraînement racornit l'âme et, résorbant de plus en plus l'amour à l'amour de l'objet de son désir, le ramène bientôt à l'exclusive complaisance au désir ; c'est-à-dire à l'inassouissable besoin d'une possession de plus en plus immédiate, au besoin d'une possession tout à la fois de plus en plus facile et de plus en plus sordidement exigeante, de plus en plus avare. Si bien que, parti de l'amour ou de ce qu'il prenait pour lui, l'être aboutit enfin à une telle solitude de son égoïsme, que la joie lui manque avec la durée de son plaisir ; et qu'il est réduit, pour ne pas être accablé du poids de son ennui, soit à changer de lieux, soit à se résorber davantage dans l'inaispaisable appétit de sa bestialité, et à se donner le change pour s'épargner la conscience de son ennui.

C'est la joie que je désire, mais un achèvement plus parfait, et par l'amour des autres, de cette également intarissable joie dont déjà l'amour de Dieu m'inonde. Je veux cet achèvement non point pour accroître encore ma joie, pour me réduire de plus en plus à sa cause, sachant, sans la poursuivre, que c'est ainsi que je la trouverai, sachant, par l'expérience imprévue de ces trois ans passés, que je ne la trouverai qu'en ne la cherchant pas.

Où que mes yeux se tournent, partout, maintenant, je déchiffre cet impérieux appel de l'Amour. Et, quoique mon amour des êtres soit sans comparaison avec ce qu'il était, plus je le sens s'accroître, moins

je m'en satisfais ; plus je le sens s'accroître, plus dévorant me devient le besoin de l'accroître encore et de m'y consacrer.

M... et son insuffisant amour, tel autre et le reproche qu'il m'adressait de trop me réduire à ma joie, ma propre souffrance de me sentir, en face des êtres, sinon orgueilleux, facilement méprisant et manquant surtout de cette indulgence spontanée qui permet seule le don de soi, tout me reproche ce premier mouvement de moi-même qui me force à juger et, au lieu de découvrir la misère pour y compatir, le ridicule pour m'en gausser. Tout en nourrissant le désir de les aider, leurs faiblesses me paralysent et me dressent contre eux, m'interdisent de trouver le chemin de leur cœur, m'ensevelissent dans ma joie et finissent enfin par me la rendre amère.

Mon Dieu, je vous en supplie, guérissez-moi de moi-même et de cette inclination à moins comprendre des autres la misère, dont naissent leurs misères, que ces misères mêmes si ridicules mais qui sont l'affleurement de notre touchante pauvreté. Donnez-moi un peu plus de pitié en me rendant plus sensible à mes propres faiblesses ; et que je découvre enfin la source de cet amour où vous nous commandez de nous plonger et d'où il n'est plus possible de traiter son frère d'insensé.

Mon Dieu, je vous en supplie, que je prenne au sérieux cet impérieux commandement que vous nous avez laissé : de nous aimer les uns les autres comme vous-même vous nous avez aimés. Et daignez me secourir dans cette poursuite où, par votre grâce, je me sens

désormais si profondément engagé. Secourez-moi, mon Dieu, contre l'irrésistible penchant de moi-même. Mettez-moi dans votre esprit, Seigneur, et dans la miséricorde infinie de votre intelligence.

Dimanche 23.

Voici donc, Seigneur, où vous me vouliez mener. Non pas à vous voir face à face ainsi que je le désirais et que je vous en priais dans ma grande folie, mais à vous sentir en moi comme une forêt touffue où le vent chante. Je sais, mon Dieu, que vous êtes en moi, et que ces grands sanglots qui m'échappent parfois, sans qu'il me soit possible de savoir dans quel recoin ignoré de moi-même ils ont bien pu prendre naissance, c'est vous-même qui les faites éclater.

Vous êtes en moi comme un poignard vigilant dont la pointe est posée sur mon cœur et, avant que ne se soit effritée cette épaisse cuirasse dont je le protégeais, où je croyais que moi-même je résidais, avant que d'être assez mort à cette épaisseur de ma volonté propre, il fallait du temps, Seigneur. Et si vous fûtes patient vous m'avez permis de l'être aussi.

Je soupçonnais ce que vous désiriez me dire, mais non pas que cette absence de paroles par où vous avez réussi à remuer mes plus secrètes profondeurs fût si poignante. Vous êtes ma forêt qui chante et qui remue ; et ce poignard qui m'a percé ; et ce silence où j'avance à pas égarés : vous êtes mon Seigneur et mon Dieu. Et je n'en crois pas le frémissement de mon corps même, ni ces grandes vagues où vous m'em-

portez avec une douceur puissante et maternelle. Je ne crois pas encore, Seigneur, que vous ayez pu vous déranger pour moi qui vous trahis avec un si triste plaisir, ni que vous ayez pu prendre en moi aucune complaisance. Non, voyez-vous, mon Dieu, ce n'est pas votre majesté qui me dépasse, c'est que vous ayez pu, sans l'abîmer, la rétrécir à ma mesure ; et que vous soyez là, et qu'il n'y ait pas moyen d'en douter, et que votre présence ne m'ait pas anéanti dans l'horreur de moi-même ; et que je sois encore ce que je suis. Ce n'est pas votre grandeur, Seigneur, qui m'accable, c'est l'anéantissement de votre amour et, comme me le disait ce prêtre qui vous célèbre, là-bas, chaque jour et chaque nuit au cœur du désert, seul avec ses deux ou trois frères et les trois infirmières qui ne vivent que pour soulager ceux qui vous ignorent, comme il me le disait un jour, et je ne réalisais pas encore à quelle profondeur de la réalité il voulait mener cet esprit indocile, c'est que vous vous soyez fait un tapis pour nos pieds ; et que maintenant encore, à chaque heure du jour et de la nuit, la suprême joie de la suprême Sagesse soit d'habiter avec les enfants des hommes.

Vous êtes là, Seigneur. Il n'y a pas moyen que j'en doute. Et nul n'a le temps de vous écouter ; personne qui ait le temps de vous interroger et de vous laisser faire au fond de son cœur votre maison et votre lit. Vous êtes en moi, Seigneur, et moi qui le sais, parce que vous m'avez cloué les mains et les pieds pour que je ne bouge pas et que vous avez par surcroît frappé mon esprit d'une espèce d'imbécillité stupéfaite qui l'empêchait de se prendre où ses désirs risquaient de

me porter — moi-même, Seigneur, que ce matin encore, cet inoubliable matin de la Sexagésime, vous êtes venu visiter comme un voleur — et je ne vous avais même pas entendu pénétrer, je lisais et je priais et je ne pensais pas à vous mais vous étiez là qui vieilliez, — je n'arrive pas à comprendre pourquoi moi-même, Seigneur, vous m'avez accordé votre grâce incompréhensible.

Vous voyez bien ce que je suis. Et je n'arrive pas à vous comprendre parce que tout de même il n'y a pas moyen de douter que vous vous plaisiez en moi quand je me trouve moi-même si peu plaisant et si indigne. Seigneur, ce que je comprends le moins de votre impénétrable Sagesse, c'est que vous inondiez ces ordures du flot de votre amour.

Mais quand je sais que vous êtes là et que votre voix, sans résonner, me secoue et me réveille et me tire de ma torpeur indistincte et continue, quand vous m'envahissez d'une si grande lumière, alors il s'en faut de peu que je m'en glorifie. J'ai honte, Seigneur, d'être ce que je suis, et c'est à peine si je parviens à m'empêcher quand vous êtes là de croire que c'est pour mon mérite. On dirait, Seigneur, qu'il ne vous suffit pas de me réjouir, qu'il vous faut en même temps m'accabler et me rendre ridicule à l'instant précis et pour cette précise raison où je manque de sombrer.

Vous êtes absolument indéchiffrable. Vous vous amusez avec nous ; et cet inestimable don de votre amour, vous en faites un jeu et comme une plaisanterie ; et cela, qui a tant de prix pour nous que rien au monde ne s'y peut comparer et qu'on donnerait son cœur à percer pour qu'il prolonge en nous un

instant son séjour, vous n'en faites point de cas. C'est comme si vous ne vous serviez de votre amour que pour nous rendre à nous-même notre orgueil plus risible, et pour nous faire sentir, au moment même où vous nous le prêtez, combien nous sommes prompts à croire, combien nous sommes toujours sur le point de croire que nous y ayons quelque droit. Vous êtes tout de même une drôle de sagesse. Et puisqu'il n'y a aucun moyen de vous forcer à être où vous vous refusez, ni à venir quand il ne vous plaît pas, ni à vous repousser quand vous avez résolu d'entrer, il faut bien qu'on finisse par s'anéantir tout à fait et par devenir, sous vos pieds adorables et qui saignent éternellement pour nous, un tapis presque aussi minable que celui même où durant votre vie vous vous êtes réduit.

Mon Dieu, je vous adore. Et comment vous le dire? Et comment vous prouver, Seigneur, que je vous aime? Vous me donnez tout et moi je ne fais rien pour vous. Et j'ai si peu de charité véritable, mon suprême amour, mon Christ adorable, Jésus vivant dans le fond de mon cœur, Dieu réduit à cette ignominie de l'hostie pour notre langue impure, j'ai si peu d'amour auprès de vous qui êtes l'Amour, que je juge et condamne ou me permets, avec une suffisance ridicule, d'absoudre ceux que vous avez commandé que nous aimions comme vous-même les aimez. J'ai si peu d'amour, mon Dieu, en face de vous qui êtes la flamme vivante et dont le seul objet est de faire toutes choses adorables, que ces yeux, à qui vous avez donné d'être lucides, et ces lèvres altérées de vous ne cessent de vous trahir et vous trahissent encore quand ils croient

qu'ils vous louent. Il y a en moi, Seigneur, une telle impossibilité à m'évader de moi, à me fondre en vous pour vous rendre visible et vous enfoncer dans les cœurs, que je n'en peux plus, mon Dieu, et qu'il faut que vous mettiez un terme à cette séduction de ma médiocrité et que vous me laissiez me fuir et que vous me permettiez de n'être plus qu'à votre image. Je ne cherche pas, mon Dieu, à faire l'ange, mais je voudrais tout de même, pour vous glorifier, être un peu moins lourd et moins complaisant à ma bête.

Et maintenant, Seigneur, vous pourriez peut-être me rendre cette liberté que vous avez retenue jusqu'à présent comme un otage, puisque je sais qu'il n'y a rien sur terre de tout ce qu'il est possible de connaître, ni dans la chair, ni dans les plaisirs de l'intelligence, qui soit comparable à votre majesté. Si vous me laissiez aller, Seigneur, sans doute n'aurais-je plus de mobile que de vous glorifier.

Et pourtant, Seigneur, que votre volonté soit faite et non la mienne. Ne tenez donc pas compte encore de ce désir s'il ne s'accorde pas à vos desseins impénétrables. Je crois, parce que vous m'avez permis d'entrevoir votre lumière et de pencher mon front sur cette transparence inoubliable, que je suis à jamais engagé dans une fidélité qui me lie. Mais tout aussitôt je songe à ma faiblesse, et que le remède que vous avez daigné lui accorder, si c'est la maladie, Seigneur, que vous avez choisie, il faut bien qu'elle soit la plus conforme à mes besoins ; et j'accepte d'avance, Seigneur, toutes les souffrances que vous me réservez. Et si vous préférez me maintenir dans cette dépendance indépendante pour que mon témoignage vous

soit rendu par une voix qui porte mieux, qu'il me soit fait encore selon votre désir. Pour moi, je ne désire rien que les maux que vous me réservez. Je suis à vos pieds, Seigneur. Permettez-moi seulement de les baiser. Pieds adorables et qui saignent, intarissables plaies jusqu'à la fin des temps, que l'insondable mystère de votre patience me fortifie, afin que, dépouillé de moi-même et de tout désir et de mes propres gestes, je ne sois, sur ce lit allongé, qu'un brasier dont on approche pour vous voir.

Faites, mon Dieu, que rien d'autre ne m'attire que de me tараuder encore pour vous laisser paraître à travers moi, de sorte que, loin d'être en moi pour moi, vous y soyez pour l'illumination de ceux que je n'aime pas assez. Et faites que je ne cesse plus, jusqu'au jour de ma mort, quand vous viendrez me reprendre pour être à vos côtés un instrument plus docile, de me remplir de vous ; et que plus rien, ni la pauvreté ridicule des gestes vaniteux, ni cette horreur même de l'avarice, rien ne me touche que de pitié pour sa misère et que pour cette ignorance de vous qu'il importe seule de réduire. Ne cessez donc plus de m'aveugler de votre amour.

Quant à moi, que m'importe que je sois tel ou tel, ici ou là, puisque vous êtes en moi, Seigneur, et que je le sais et que je vous loue.

Vous vouliez donc m'amener à ce point ; et vous m'avez fait suivre des sentiers où, quoique depuis longtemps je fusse habitué à votre ironie souveraine, je m'imaginai me diriger quand vous m'y conduisiez par la main comme un bœuf qui n'a qu'à consentir. J'aurais pu aussi bien ne rien faire puisque, croyant

m'éclairer telle partie de mon cœur, c'est une autre que vous faisiez surgir. Vous vouliez m'amener à ce point, Seigneur, où l'amour des êtres ne diffère plus de l'amour de vous. Et vous vous êtes servi, pour achever de mettre au jour ce continent immergé de votre amour, d'une femme qui ne croit pas en vous, d'un garçon qui vous insulte, et de tel autre encore qui vous connaît à peine.

Quand je pensais que je perdais mon temps, c'est alors que vous m'engendriez ; et me voici maintenant à ce point où vous me conduisiez. Je m'émerveille, quand j'y songe, du chemin parcouru et que rien ne vous ait importé davantage que de réduire en moi cette dureté à laquelle, accoutumé depuis deux mille ans, je ne prêtais même plus attention : je vivais avec elle sans m'en apercevoir. Et vous savez quelles mystérieuses coïncidences il vous fallut pour me la rendre si sensible qu'elle m'apparut enfin le dernier obstacle, le plus insurmontable, à votre irruption.

Et me voici, non pas encore délivré mais si écoeuré de moi-même, que, dépassant, avant de l'avoir atteint, cet ardent désir de me rendre parfait comme vous êtes parfait, je vous vois déjà dans tous les hommes vivants et dans les morts, au cœur de cette immense assemblée du ciel et de la terre, parmi toutes les voix qui même malgré elles chantent votre hosannah. Et déjà sur cette terre dans l'humanité de votre amour.

Mardi 25.

Notre liberté se conquiert de plus en plus. Notre prédestination se resserre de plus en plus. Et si, peut-

être, nous sommes d'abord également libres, s'il nous est donné à tous une égale « chance » de nous sauver, il nous est peut-être donné une égale « chance » de nous perdre. La liberté est la possibilité que nous avons d'utiliser dans un sens ou dans l'autre les conditions de vie organique et spirituelle qui nous sont accordées. Tandis que la prédestination peu à peu s'accomplit, à mesure que nous nous enfonçons davantage — et librement — dans l'un des sens de nous-mêmes.

Et, sans doute, faut-il croire que nous puissions, au cours de notre vie, nous aiguiller de manière à accomplir librement cette prédestination. Judas était vu de toute éternité trahissant son Dieu, et Dieu permettait ce péché : telle était sa prédestination. Mais sa liberté avait commencé à la réaliser en l'engageant dans une voie de mensonge et d'avarice qu'il lui était possible, que, surtout au début puis, peu à peu, de moins en moins, il lui était facile d'éviter.

Ainsi peut-on fort bien concevoir qu'il y ait, à l'origine de tout destin, une plus ou moins grande attention aux sollicitations de l'esprit. Et la bonne volonté qui présuppose la grâce invisible, peut-être non sentie, déjà suffit à engager un homme dans la voie droite et à l'y faire persévérer. C'est l'enseignement même du *Gloria*.

Tout revient donc, non tant à cette irréductible opposition de la liberté et de la prédestination — achoppement de l'esprit — qu'à la divergence de chemins où l'être est engagé selon qu'il obéit à sa bonne ou à sa mauvaise volonté. Et je crois que, selon qu'il s'adonne à l'une ou à l'autre et qu'il favorise l'une aux dépens de l'autre, il s'enfonce de plus en

plus inévitablement dans l'un ou dans l'autre des deux chemins qui lui étaient également proposés. A ses choix coopèrent évidemment l'hérédité, les circonstances, etc... Et c'est pourquoi Jésus nous a interdit de juger. Il nous est impossible de savoir dans quelle mesure la responsabilité d'aucun être est engagée dans le mal qu'il commet. Le plus grave n'est pas l'acte mauvais, c'est le manque d'exigence à l'égard de soi-même et c'est ce qui fait l'Église, dans sa sagesse infinie, substituer aux décisions que l'homme risque de ne pas prendre, tout un système d'obligations dont il ne peut comprendre la nécessité qu'en la considérant de l'intérieur. Elle remplace en l'homme ce qui lui manque pour être un homme. Elle est le Christ à sa place. Elle est l'amour qui sollicite sur le ton le plus pressant celui à qui ne peuvent suffire les secrets appels de l'amour invisible. Et, pour celui à qui ces appels suffisent, elle seule établit le climat indispensable pour qu'ils fructifient.

Il est vrai que tout cela n'éclaire rien si Dieu, en nous créant, sait quelle doit être notre fin. La difficulté est de saisir la connection de notre liberté et de cette anticipation dans la connaissance de notre sort. Le problème plutôt consisterait à joindre le temporel à l'éternel. Et il est évident que cela dépasse nos forces. Mais la conséquence n'est pas qu'il faille nier Dieu ou notre liberté. C'est de confesser notre ignorance.

Je le disais ce matin au P. V... après lui avoir lu ces quelques notes prises à la chapelle après la messe et

qui nous furent l'occasion de parler des jeux surnaturels. Je lui disais combien plus que le visible l'invisible m'enivrait, et combien m'était plus passionnant le vertige des obscurs couloirs intérieurs que la possession même des plus surprenantes apparences. Rien ne nous vaut cet arrachement à notre propre fond et cette prévision du délire, cette manière d'anticiper sur notre anéantissement par la poursuite d'une réalité différente de nous et qui est nous-même et qui joue à cache-cache avec nous.

Au lieu que le monde extérieur, s'il n'est pas un tremplin pour cet immobile plongeon, n'est rien qu'un reflet dans l'eau morte. Ce qu'il faut, pour se sentir vivre, ce n'est point ce que recherchent la plupart, mais cette incessante disposition à nous dérober à nous-mêmes, cette permanente disponibilité d'un esprit qui s'appartient désormais assez peu pour accepter toutes les invitations de la grâce et courir, dans un oubli joyeux et total de soi et de ses racines et de son inertie et de ses raisons de se retenir et de tous les avertissements et de toutes les prudences et de toutes les sciences et de tout le bon sens, après cette réalité invisible qui ne dépend pas des supputations de la froide sagesse.

C'est cette mobilité de Dieu en nous qui me sollicite et m'attire ; et ni la perfection des architectures que la conscience achève, ni la révolte même, ne se peuvent comparer à cette enivrante plongée au secret le moins avoué de mon cœur. C'est qu'alors toute légèreté m'est livrée et que, précisément dans la mesure où j'ai réussi à me vider de moi, ma pesanteur ni ne m'encombre ni ne me pèse plus ; et, me réduisant à mon in-

sensible poursuite, je la regarde qui me dévore.

Mais, d'abord, il faut se détester au point de se détruire. Il nous faut nous détruire. Rien de plus n'est exigé, que ce consentement à mourir qu'il est si difficile de concevoir qu'il nous faille donner avant de concevoir qu'il soit encore possible de rien y retenir et de s'y ménager.

Il se passe quelque chose d'analogue au moment que nous glissons dans la cuve du sommeil ; le départ où réside une insensible joie, la volupté de notre délivrance. C'est là que tous les commandements de l'amour aboutissent et sans doute n'est-ce pas cette égoïste joie du royaume de Dieu qui par-dessus tout importe, mais, sa conquête étant l'accomplissement de notre vérité et l'achèvement de notre perfection, l'ordre de l'univers l'exige et s'y trouve enfermé. C'est à cet ordre que nous contrevenons en négligeant de la poursuivre ; si bien que, si notre joie personnelle ne doit pas être le but de notre activité, il est inévitable que nous l'atteignons du fait que nous prêtons notre concours aux exigences mêmes de l'amour qui est vérité. Tout s'imbrique dans cet édifice où l'esprit de l'amour ne cesse de circuler. Et notre assistance à la peine des autres et notre action de grâces et notre propre destruction et notre plus intime et plus indéfectible joie.

Le critérium de notre accord avec la réalité du monde c'est, dans la souffrance même et dans le perpétuel sacrifice, cette paix heureuse que Dieu nous a promise. Comme notre fatigue naturelle exige le sommeil et s'y perd en nous restituant notre force, comme nous retrouvons notre force après en avoir fait cet

humble abandon au sommeil, ainsi nous retrouvons-nous, mais dans un parfait accord avec tout l'univers, par l'humble concours que nous prêtons à ce travail de nous détruire ; nous fuyant nous-mêmes, refusant tout plaisir, et comprenant enfin, pour l'accueillir comme une messagère favorable, la souffrance qui retranche et qui fertilise.

Mercredi.

Voici donc de nouveau les premières odeurs du printemps et le nouvel enivrement des premiers oiseaux. Déjà, Seigneur ! A peine l'hiver déroulé, vous nous envoyez déjà le printemps ; et j'ai l'air de dire une grosse bêtise. Mais tout de même rien n'est plus admirable que cette monotonie où il y a place pour tant de profusion et de variété.

Tout revient, dans l'univers, avec une déconcertante régularité qui, loin de les empêcher, provoque ces modulations infinies sans qui elle-même serait morte, comme ces modulations, sans la monotonie qui les enserme, se perdraient en vagues bruits. Tout ce qui est grand est monotone. La liturgie de l'Église est à l'image de la création ; et notre esprit aussi a besoin de se modeler sur ces prototypes géants pour parvenir à se formuler.

Vous m'avez donné, mon Dieu, cette conscience de mon insertion dans le tissu de votre indéchirable temps. Tout m'entoure, et je suis sensible aux moindres remous qui me touchent. Vous m'avez révélé cette inscription de la nature dans l'amour, en

ce déjà lointain dimanche des Rameaux où, avec l'avidité qui me jette toujours impatiemment sur les figures du monde quand je les croise pour la première fois, j'assistai, altéré comme un désert.

Et chacun des pas des enfants qui portaient des palmes tombait sur moi comme une goutte d'eau et m'apaisait inoubliablement. Je découvrais ce grand corps liturgique conforme à mes besoins et, pour donner aux moindres choses la gravité que je leur soupçonnais, une doctrine appuyée sur les siècles et qui me proposait la confirmation de sa solidité.

Vous effacerez-vous jamais de mon cœur, premiers contacts que je pris avec vos réalités souveraines, offices du Carême, offices de la Passion et de Pâques? Tous les chants ordonnés, le magnifique développement des cérémonies, j'y déchiffrais enfin cette secrète raison d'être qui dépasse toutes les inventions de notre intelligence et l'artifice de l'imagination. Il correspondait donc à une réalité véritable ce besoin, que mon esprit ne se formulait pas, mais dont il souffrait de ne pouvoir mettre au jour la harcelante exigence; et, pareillement, à ma propre réalité, cette construction des siècles à travers l'espace répondait. C'est une grande faveur, Seigneur, que de m'avoir permis de confronter l'invisible au visible et de faire cette consécration de l'invisible en moi par cet autre invisible que l'immutabilité de l'office rendait concret comme un beau fruit.

Non, je n'oublierai pas cette stupeur de me connaître enfin conforme à une réalité perdurable et vivante. Jusqu'alors j'avais fui toute conformité comme si j'y eusse risqué mon authenticité la plus précieuse. Je

me gardais de ressembler à quoi que ce fût. J'avais la superstition de mon irremplaçable originalité. Mais, plus je me maintenais intact, moins je parvenais à me saisir, plus je me desséchais dans une abstraction sans racines. J'en mourais, le cœur si plein d'amour que je m'étonnais de ne pouvoir le fixer où que ce fût. J'avais besoin, pour prendre contact avec le réel, de rétablir cette coïncidence de moi-même et du monde dans un culte où le monde et moi composaient enfin leur accord. J'avais, jusqu'alors, vécu dans l'anarchie et ne doutais pas qu'il me fallût y pourrir. La révélation de ma propre monotonie à travers la monotonie de l'Église me découvrait l'infini que je portais en moi ; et tous ces replis que, sans elle, je n'eusse visités, je m'y ruais enfin. Ma conformité à l'Église me livrait, avec celle des autres, ma réalité indubitable.

Voici de nouveau le printemps, Seigneur. Faites que l'orgue monotone de mes louanges célèbre vos grandes orgues et que le démêlement de tant de fils qui se croisent en moi évoque celui de tous les jeux du jour sur la face admirable de votre terre.

Je ne m'enivre à me détruire que depuis que j'ai touché ma réalité. Je ne développe ma réalité que depuis que le désir de ma destruction me poursuit.

Ainsi, la terre et toutes choses vives.

« *La circulation des sèves inouïes.* »

Je brûle, enfin d'amour, Seigneur, et tout ce qui m'arrive je l'accueille comme un présent de votre

Providence attentive. Chaque accident fait retentir en moi son écho éternel.

Vendredi.

Chaque fois qu'ayant tiré les persiennes je m'enroule dans ma couverture et, m'étendant sur ma chaise longue, m'apprête à travailler, il me semble partir pour quelque expédition lointaine.

Ainsi, l'accueil à l'immobilité se transforme-t-il aussitôt en préparatifs de voyage. Mais il n'est même plus besoin que je m'installe pour réaliser ces descentes insensibles. Chaque accident tombe, au fond de moi, comme une pierre ; et son écho se répercute interminablement.

Il suffit, l'autre matin, de la présence inattendue auprès de la Sainte Table de ce religieux qui, par hasard, avait assisté à mon baptême, pour me remettre en mémoire toute mon existence depuis le jour où je me présentai pour la première fois devant Dieu. Et j'étais loin de concevoir encore sa proximité adorable et terrible. J'arrivai en retard au rendez-vous du Père : ni rasé, ni lavé, enseveli dans ma fatigue et automatiquement livré à des gestes qui m'obéissaient moins qu'à l'engagement que j'avais pris, quelques jours avant, de les faire.

Mon Dieu, je songe à ce jour avec une joie amère. C'était donc là ce pénitent que vous vouliez !

J'ai beau chercher, Seigneur : je ne croyais pas en vous. Et, si je désirais ce baptême, il n'y avait à mon désir pas d'autre raison que cette sourde impulsion à laquelle, inexplicablement docile, j'obéissais comme

toujours. Quand même, me disais-je, il ne faudrait pas rater cette occasion. Mais vous n'étiez pour moi pas beaucoup plus que l'univers. Je ne vous aimais pas, Seigneur. Et, si ma fièvre était intarissable, c'est que je sentais que d'être ballotté de poitrine en poitrine ni n'apaisait ma faim, ni cela n'était conforme à ma plus intime exigence. Je vous cherchais, Seigneur, aveugle et titubant; et vous avez permis que je reçoive votre Sacrement chargé du poids le plus épais de mes péchés.

Comment n'y songerais-je pas avec un sombre plaisir? Comment me souviendrais-je encore de cet étrange matin qui, entre tous mes matins, surnage, sans me réjouir jusqu'au fond de mon cœur de m'y connaître répugnant?

Et je sais qu'il n'y a pas d'orgueil à revenir sur cet instant de mon départ pour le comparer à ce que vous avez depuis daigné faire en moi : car ce n'est pas encore quelque chose de bien propre; mais, tout de même, c'est un cœur qui vous entend. Ni quelque chose de bien solide, et il suffirait d'un sourire pour qu'il dégringole; mais je haïrais cette chute possible tandis que, loin que j'y opposasse rien, je me réjouissais alors dans l'assouvissement de mes désirs.

Non, Seigneur, il n'y a rien de commun entre cette volupté sauvage qui n'aspire qu'à se renouveler et se nourrissait avec une infernale insatiabilité et cette joie de vous glorifier. Ceux qui, incapables de s'élever au-dessus des données de leurs sens, confondant l'univers avec l'universel, réduisent votre amour à l'abondance de leurs expériences, montrez-leur, mon Dieu,

qu'ils se trompent. Et qu'il ne s'agit pas de multiplier ses ivresses ; car la vérité n'y est pas, ni dans le nombre, mais de se purifier dans l'amour qui est qualité. Donnez-moi, Seigneur, une voix convaincante, car je leur ressemblais, et pourtant je ne puis rien pour eux et je suis réduit à me taire quand leur éloquence, sous la poussée de leur chair, devient lyrique et se déchaîne. Il n'y a plus rien de commun entre celui que je veux devenir et celui que, dans mes plus ténébreuses profondeurs, je suis encore réduit à supporter. Et sans doute est-ce là votre grâce, de nous proposer un modèle adorable et de lui donner la force de nous ressusciter et de nous engendrer dans sa joie. Mais le vieil homme résiste, je n'arrive pas à l'étouffer. Et c'est qu'il ne suffit pas — je ne me lasse plus de me le dire — de regarder votre Christ et de l'appeler Seigneur, et ni même de répandre sur ses pieds une pluie de pleurs. Il ne suffit pas, Seigneur, que, par amour de vous, je sois sollicité de m'anéantir et que je me répète — abîmé dans l'amour — que je ne désire rien que d'adhérer à votre volonté.

Parfois j'ai l'impression de me prosterner devant vous, de me rouler à vos pieds, de baiser la terre, de m'y incorporer et d'être changé jusque dans mes fondements. Alors je sens l'ange de Satan qui me dévore.

J'aime, Seigneur, cette fragilité où ma vie maintenant se déroule. Et cette espèce de promenade le long des précipices, puisque votre grâce permet encore que je m'y penche. Mais, tout de même, j'aspire à plus de fidélité, sentant mon amour corrompu tel que je

me sens moi-même. Mon Dieu, donnez-moi, non plus seulement par la pensée et par ces grands soupirs que vous arrachez à mon cœur, la certitude de ne plus vous trahir. Je suis devant vous dans la terreur de moi-même. Je crains ma lâcheté. Je crains de vous mentir et que, lorsque vous m'enverrez non plus les joies dont ma vie surabonde mais les épreuves où je devrai m'affronter, rien ne subsiste de ces grands sacrifices auxquels je me crois prêt, ni de ces châteaux en l'air où je couve ma mort. Je suis un pauvre homme, mon Dieu. Fortifiez-moi. Car, jusque dans cet aveu que vous aimez par-dessus tout, je crains que ne se cache mon orgueil : qu'il ne me suggère de me sentir si nu ; ou qu'il ne sourie dans un coin quand il me voit pleurer.

Je me crains, Seigneur, et je me hais jusque dans la crainte et la haine de moi, tant je me sens identique à la concupiscence de mon orgueil et tant me semble impossible de rien insérer entre nous. J'essaie de me débarrasser de cette noire identité, j'essaie de secouer ce vêtement trop adéquat, cette gaine d'une peau plus subtile que la peau ; et tout est vain.

Votre grâce m'illumine ; elle ne me délivre pas. Et ce constant guetteur veille alors même que je dors : il m'est intérieur, il se moque de moi et, par les ardeurs les plus pures refusant d'être dupé, il m'affirme avec tranquillité qu'il n'y a décidément rien à faire.

Seigneur, je sais que je lui prête force en m'occupant de moi. Débarrassez-moi d'une intimité qui me contraint à transporter partout un si encombrant prisonnier. Il faudrait qu'il ne m'emprunte plus cette attention que je lui prête.

Mon Dieu, départagez-moi d'avec moi, permettez-moi de faire enfin ce total abandon que votre Sagesse exige et si, jusque dans mes mouvements les plus purs, mon propre intérêt est mêlé, faites que le désir de cette délivrance m'aide à gagner une ferveur qui ne soit plus trompeuse mais totale, active et véritable.

Une voix sans timbre me répond : « Il suffirait de te mortifier. »

Dimanche 2 mars,

Est-il vrai, comme me le disait L..., que je ne m'intéresse aux êtres que pour les cas qu'ils me présentent? Et que rien d'eux ne m'importe hors des occasions qu'ils offrent à ma passion du diagnostic?

Je n'ai de cesse en effet, je n'ai de plaisir qu'à démonter leurs rouages pour en comprendre la simplicité. D'où, d'abord, cette apparence que je sais que je présente de vouloir toujours enfermer les êtres dans des catégories dont je leur interdis de sortir. Un homme n'est bientôt plus pour moi que le jouet de passions ou de désirs presque exclusifs, et je lui refuse une liberté à laquelle j'aspire. Si bien qu'une fois démontés je sais trop par quel moyen déclencher les gestes des êtres pour pouvoir encore me plaire avec eux. Je prévois leurs réactions et m'irrite de devoir vérifier leur conformité à ce que j'attends d'eux.

Oui, je crois que telle est la raison de mon impatience à supporter longtemps quelque compagnie que ce soit : je ne les sens pas libres quand je n'aime que la liberté, appelant liberté la faculté de ne pas être

inéluçtablement soumis à ses propres penchants. Ce qui me fait, au contraire, me plaire avec les âmes religieuses autant qu'avec les enfants, c'est qu'elles sont constamment disponibles aux impulsions de leur spontanéité la plus authentique. Il y a pour moi une différence immédiatement perceptible entre l'être qui est mort à sa volonté propre ou dont la volonté est encore si informe ou si multiple qu'il est impossible d'en prévoir à l'avance les orientations et tels qui, possédés par un désir ou par un vice, ne savent, même inconsciemment, que le manifester et y obéir.

Entre toutes ces inclinations qui commandent les paroles et les gestes à l'insu même de ceux qui les font, la plus antipathique m'est celle qui les porte, parce qu'ils m'aiment, à me plaire. Je ne supporte pas d'être aimé et de prévoir les regards et le ton de la voix que cet injustifiable amour immanquablement provoque. Car qui m'aime au point de rechercher ma société, dans ma société ne cherche qu'à me plaire et, tout à la fois, m'exaspère parce que d'abord il se détourne de sa véritable fin — la plus essentielle — et qu'en se dépossédant ainsi pour moi de sa propre vérité il me confère une espèce de déité qui m'est odieuse.

Je ne puis souffrir qu'on me prête attention dans ce sens, ni d'être, pour ainsi dire, la cause d'un détournement d'âme. Il y a mieux à faire, pour chacun, que de me plaire et de se plaire avec moi.

Je crois bien que telle fut l'origine de mon long éloignement des femmes : que je ne discernais en elles que cette coquetterie tout occupée de moi et de soi. Si je confronte en effet mes rapports avec tous ceux

qu'il m'est donné de connaître, je suis obligé de m'avouer que rien ne m'est plus lourd à supporter que l'amour qui ne s'adresse qu'à moi ; et je ne peux me convaincre d'égoïsme quand je sens l'irrésistible besoin de rompre avec ceux même à qui je promis affection et fidélité.

Je suis infidèle par essence ; mais non pas à ceux dont la solitude correspond à la mienne, plutôt à ceux qui fuient leur propre solitude ou l'ignorent. Je ne suis donc infidèle que dans la mesure où je suis solitaire, et où je réprouve ceux qui ne le sont pas. La dépendance où est un être d'un autre, c'est d'elle que je me détourne.

Et pourtant j'ai besoin de tous les êtres. Je ne suis à ma plénitude que si, solitaire, je songe à l'harmonie de l'univers par laquelle toute créature importe à toute autre ; mais en Dieu. C'est peut-être parce que je conçois avec une ferveur plus intense cette merveilleuse Communion des saints, que la caricature qu'en tracent les hommes dans leurs rapports m'est si pénible et si vite excédante. Et sans doute y a-t-il de ma part incapacité foncière à discerner, par delà les rapports extérieurs, ce qui dans l'éternité les exige et les conditionne. Et c'est à ce discernement plus subtil qu'il me faudrait peut-être m'exercer pour découvrir la source capable d'irriguer enfin une bonne volonté qui se flétrit à peine née.

Cette répulsion à l'égard de l'amour qu'on me porte en tant qu'individu ne signifierait donc encore qu'un excès d'attention porté par moi-même à mon propre individu. Et l'intérêt purement humain que je provoque, c'est une insuffisante mort à moi-même qui

l'appelle. Mais comment me réduire à n'être que docile aux imprévisibles souffles de l'Esprit, quand je passe mon temps à l'analyse de ses moindres remous et qu'il me semble que ma raison d'être n'est pas différente d'une telle attention?

Ainsi, tout ensemble me sollicitent l'amour des êtres et celui de la solitude, le besoin profond de les aider et la prompte incapacité à supporter longtemps leur présence. Ceux même à qui je voudrais offrir un secours qu'ils désirent pour pénétrer jusqu'au secret de Dieu dont ils se sentent attirés, il ne se passe pas longtemps que leur compagnie ne me pèse et que l'habitude de les rencontrer ne me rebute. Lors même que je me sais utile, je ne parviens pas à surmonter mon impatience. Il n'y a donc point d'orgueil dans cet irrésistible penchant qui me ramène si vite à moi. Mais si, jusque dans l'éloignement de ceux qui ont besoin de moi, je cherche quel instinct me fait agir, est-ce vraiment encore l'horreur d'être désiré que j'y trouve? Ou pas plutôt quelque secrète incompatibilité entre mon besoin de silence et le sacrilège que toutes paroles me sont presque toujours? Quels êtres supporté-je? En vérité en supporté-je d'autre que moi et parce que, précisément, je ne me vois ni ne m'entends, mais écoute et cherche à percevoir une autre présence plus secrète que toute activité effraie et que le silence seul ne force pas à se rétracter? Égoïsme? Je ne parviens pas à m'en persuader et pourtant rien ne m'empêcherait de me l'avouer si j'avais la moindre impression de son impure présence. Non. Je n'aime pas à être aimé, mais c'est que je ne souffre même pas d'être recherché. C'est moi qui suis prisonnier de la recherche

d'un esprit en deçà de moi qui ne m'accorde aucune trêve. Que devient donc ma liberté dans cet impitoyable entraînement? A moins que ce ne soit là précisément ce que je nomme liberté, et à quoi je déplore que si peu d'êtres, en eux-mêmes, soient sensibles : une permanente obéissance au souffle de l'Esprit. Et que la condamnable dépendance soit celle qui ne nous porte qu'à nous assouvir dans notre contingence. Il y a toujours, et jusque dans la recherche en commun de la vérité, une part contingente. C'est elle qui me rejette en moi où je m'efforce par le silence à l'étrangler.

Je ne supporte que la compagnie de ceux qui laissent vivre à leurs dépens l'hôte qui les anime. Je ne suis fidèle qu'à ceux-là. Ceux qui n'ont pas plus besoin de moi que je n'ai besoin d'eux mais qui sont susceptibles, parce qu'ils en connaissent déjà les exigences, de respecter en moi toutes les injonctions de la grâce. Comment parviendrai-je donc à sortir jamais de ce cloître ambulante, où ma plus grande joie serait de m'enfermer si le souci d'aider les autres — cet implacable et pour moi irréalisable souci — ne m'obsédait d'un reproche constant? Je ne parviens même pas à m'intéresser à leurs petites misères ; et, quand même elles les pousseraient au suicide, je ne sens rien en moi qui leur réponde.

Je suis infidèle et je n'aime pas qu'on m'aime. Faut-il donc m'avouer en outre que je suis inhumain?

Il ne m'est pas possible de ne pas trouver ridicule cet attachement de créature à créature ; j'ai beau faire, tout récit m'en lasse vite. Serait-il le plus désespéré, je le trouve encore ridicule. Du plus loin que je cherche dans ma jeunesse, c'est cette incapacité à me

réduire à l'individuel qui me poursuit. Et c'est elle qui me permet de m'abandonner à l'Incréé avec tant d'aisance et de plénitude.

Mais quand, au nom même de l'amour incréé, je m'efforce de me passionner pour la souffrance d'autrui, je n'y parviens pas plus que pour la mienne. Égoïsme? Je ne puis encore en convenir puisque, précisément, je suis autant incapable de réserver aucune pitié à ma faiblesse qu'à celle des autres. Fraternel à toutes créatures et pourtant étranger à chacune. Je suis dur pour les autres, mais je le suis pour moi; et jamais, du temps même qu'aucun devoir surnaturel ne s'imposait à moi, je ne savais donner le pas à mon plaisir sur quelque obligation que ce fût. Dureté peut-être? Et pourtant je sais que le salut des âmes me passionne. Dureté aux corps, impitoyable insouciance des faiblesses du périssable. Et tout de même une affectueuse, une irrésistible tendresse me porte à ce qui meurt. La tendresse m'y porte et, tout aussitôt, l'impérieux appel m'enveloppe et me retire.

Je me regarde vivre et je n'y comprends rien.

Je passe ma vie à m'interroger et rien ne m'est plus que moi-même insondable.

Mon plus grand désir est de faire partager mon amour et je sens au fond de mon cœur la cruauté et la jalousie. Je suis double; le tissu même de mes jours, j'en doute encore.

Je suis là, déjà je n'y suis plus.

J'aime les êtres et m'en lasse aussitôt.

Velléités? Mensonges? Je ne sais plus que penser de moi.

Suis-je différent de chacun de mes instants? Mais

mon identité s'impose et il n'y a aucune manière d'y échapper.

Je m'entends parler. Ce n'est pas moi qui parle. Je suis habité, et dans mon cœur ils se contredisent.

Il n'y a pas moyen de douter que je désire également ceci et cela, cette solitude et cette activité ; ce silence et cet apostolat. Et qu'ils sont incompatibles. Que je veux me surmonter et que, tout à la fois, rien ne m'attire que de m'abandonner.

Suis-je plus qu'un carrefour où Dieu a mis plus que ces désirs qui luttent ?

Je suis dur et je suis tendre. Je suis et je ne suis pas.

Je ressemble à quelque navire qui tangue et qui roule dans la tempête qui le bat.

Ce qui me gêne, c'est de m'appartenir encore. Voilà peut-être ma contradiction, que, me fuyant, je continue de me posséder et qu'aimant les êtres je ne vis que pour moi.

Il n'y a à ce malaise qu'une issue : être consacré.

Et puis je n'aime pas les gens installés dans la vie, mariés, établis, ayant des souvenirs, des devoirs, qui prennent au tragique leurs petites histoires. Comment les prendrais-je au sérieux, quand je crois que le but de la vie sur terre c'est de se détruire ?

Je ne suis pas attaché à mes souvenirs.

J'aime les malades, les malheureux. Je hais ceux qui recherchent leur bonheur ou se réduisent à des affections humaines.

« Ça, c'est de l'orgueil ! » — « Imbécile. »

Mardi.

Depuis avant-hier que j'ai posé devant moi ma réalité, elle s'est attachée à moi. Chaque pas me force à la vérifier. J'entends dans toutes mes démarches son reproche étouffé. Et, tandis que j'aspire à me retourner enfin comme une terre friable, l'autre jour c'est sans intention qu'un entraînement plus violent me contraignit, perçant mon ténébreux dédale, à m'enfoncer jusqu'aux fontaines de l'esprit.

Mais j'hésite, et déjà j'ai trop hésité.

Ma main se refuse.

Haine de mon esprit ou trop profond amour? Je ne te la prête plus. Elle-même me conduit.

Hélas, je connais mon impuissance à résister à ces sourires en coin qui m'invitent à descendre plus bas encore pour y découvrir des racines plus vives. Et ces mots que je trace achèvent de m'attirer. Je résiste et ne résiste pas. Où donc exprimé-je le plus vrai de moi-même, dans cette assistance concertée à une lucidité qui me ronge, ou dans cet involontaire effort pour triompher de ma lucidité et jouer le jeu d'un inconscient délire? Je joue avec l'impondérable force qui est en train de formuler ces caractères. J'hésite au seuil de mon ombre et de ma lumière. Je regarde mon image et ne m'y connais plus. Je retrouve mes traits : ils servent à je ne sais quel étranger. Je joue avec mon ombre. Je la salue. Je me dérobe. Je m'abandonne à l'ivresse de me fuir et me retrouve plus secret.

Pour avoir consenti à écouter ce rythme, ce que je voulais dire a cessé, se refuse à son tour.

Comme un cadavre vertical dans le tourbillon qui l'a saisi, je suis pris dans l'impitoyable vertige. Non, ce n'est pas à ce ton que j'avais comploté de recourir, mais à celui dont mes forages s'accompagnent. Trop tard. Je ne dispose plus de moi. Un rythme que je n'ai pas déclenché, tel que s'il était inévitablement celui de mon sang, m'emporte ce matin et comme si, contre son cours, tous les projets de mon intelligence dussent échouer. Quelques mots ont donc suffi à me lier? M'enivrant à ce point que si je suis, d'un regard inutile, le retrait de mon désir, je le vois sans regret à l'arrière-plan de ma pensée, imperceptible dans son orchestre, comme effacé.

Ainsi je dépends des mots que je trace et rien ne résiste à leur emportement; et le plus volontaire de moi est réduit à céder devant cette combinaison contingente de quelques vocables déchaînés.

Je leur crie de s'arrêter. J'ai besoin de m'arrêter. Mais quelque force plus puissante m'arrache à ces jalons que je voudrais planter et m'incorpore à mon ivresse. Il est vrai que je suis possédé. Mais que ces mots qui me possèdent soient la trace de mon sang, je suis bien obligé de le dire. Et que, si leur flux m'entraîne, ce n'est pas par ces sonorités auxquelles ils ont donné naissance; car ils ne seraient rien si la pulsation de mon organisme n'en eût au préalable provoqué ce battement. Au lieu de suivre les chemins que je m'étais proposés avec une clairvoyance qui ne correspondait pas à mon inclination secrète, j'irai donc par ces sentiers où je ne rencontrerai rien de ce

que je me réjouissais de capter. Si je pénètre ainsi en moi ce n'est pas à la suite de quelques mots hasardeux mais de la force qui les joint comme les tronçons d'un grand corps impatient de se faire. Et maintenant, sur mes chemins inconnus, me voici projeté. Mes inconscients délire ont vaincu mes désirs et, parce que cette impondérable vérité d'être a voulu prendre forme, je suis ses contorsions sur mon papier. C'est un dragon qui jaillit de ma plume, écaille par écaille, comme une flamme qui perce peu à peu la compacte opacité.

Où me mèneras-tu, mon délire? Je te suis aujourd'hui pour la première fois, l'œil ouvert et le sourire aux lèvres. J'assiste à ton engendrement en même temps que je le produis. Tout à la fois mon but et mon moyen. Tandis que, si souvent, m'abandonnant à toi, je baisse les paupières pour moins t'effaroucher ; et t'emparant alors de ma main tu n'es que le moyen de me délivrer d'un plus précieux objet. Aujourd'hui te voici, grand corps enroulé de ma ténèbre. Et j'ai tout abandonné pour décrire les phases de ton déroulement. J'ai abandonné sans regret le besoin de m'élucider les raisons de mes démarches. Dans la nuit où je m'enfonce je ne cherche plus rien. J'y subis mon délire, y découvrant et connaissant enfin l'étrange fourmillement de mon sang.

Je ne te demande plus, secrète propulsion, de m'emporter à la découverte d'aucune terre ; mais, dans ce voyage dont le déplacement me suffit, je suis une de ces prodigieuses merveilles qu'on voit s'agiter à l'écran. Et des milliards de petits membres sont un seul être dans le final accord de leurs minutieux dé-

saccords. Je suis en ce moment dans le fourré touffu où la direction de mon être se lève lentement et se déplace avec la pesanteur d'un reptile.

Je n'ai plus conscience si c'est un animal géant ou un microscopique élément qui bruit, ce foisonnement au fond de moi, cette impérieuse agitation de ma vie. Je ne cherche à rien savoir. Je suis sans intention. Dans cette virginité inconnue, j'écoute la continuité de mon sang. Toute démonstration est dépassée. Il n'y a plus de morale. Mes désirs m'apparaissent comme du haut d'un avion quand on cligne des yeux livré à cette ivresse de traverser l'espace sans bouger.

Il n'y a plus d'homme.

M'arrêterai-je? Et pourquoi plutôt ici? D'intention je n'ai même plus celle-là.

J'ai lâché ma direction.

J'ai perdu ma matinée.

Je me suis prêté à cette chose qui ne sert absolument à rien et dont l'inutilité offusque mon plus constant souci.

Mercredi des Cendres.

Allé entre deux averses me promener jusqu'à la passerelle du fond de la vallée, au bout du chemin toujours désert qui court en corniche au pied des bois. Du haut du parapet, sur la route remontante, je m'étais penché, écoutant ces voix dans l'eau qui, voici déjà quinze ans, chaque matin, m'attiraient à cet endroit précis où je me trouvais de nouveau. Mais les voix m'étaient imperceptibles. Et je restais là, avide d'entendre me parler ma jeunesse, déçu de son silence.

Quand je voulus poursuivre ma route je la trouvai coupée. Je m'engageai quand même, me disant que peut-être un éboulement s'était produit et que ce barrage devait être établi pour empêcher les troupeaux de passer puisque aucune voiture ne vient jamais par là. Je continuai donc et, tout à coup, fus arrêté par un tel amoncellement de blocs de pierre qu'il semblait que s'y fût produit une catastrophe. Avalanche? Dynamite? Tout un pan de montagne s'étalait en désordre comme une vive image de la destruction. Sentant une volupté sauvage monter du fond de moi avec une puissante saveur, je crus un instant surprendre ma partie la plus crapuleuse en train de se réjouir et qui avait saisi ce faible prétexte de la dévastation pour se tendre au plein épanouissement de ma conscience. J'y pris à peine garde, me persuadant sans effort que la beauté de ce spectacle était seule cause de ma joie. Mais, tout de même, un trouble s'était installé dans l'eau dormante de mon cœur, le vague rappel d'une chose oubliée, l'avertissement qu'il n'y a plus moyen d'éluder. Achevant mon escalade, je fis enfin irruption sur la grande route au croisement du viaduc.

Là, des promeneurs, revenant de Vence, m'annoncèrent que venait d'y mourir à quarante-cinq ans D. H. Lawrence. Alors je sentis de nouveau se lever ma sale joie.

J'étais obligé non plus seulement de la reconnaître mais de m'y reconnaître; nourrie de moi, quand je n'y prenais aucune garde; ayant fait sa substance de toutes les concessions de ma complaisance. Je m'y reconnaissais et non seulement tel qu'aujourd'hui

mais dans l'un de mes aspects les moins changeants. Ma cruauté familière ! Et qui, avant de s'appeler cruauté, se nommait peut-être : taquinerie, car, du plus loin de mon enfance, je suis contraint de m'avouer que cette disposition à la taquinerie ne m'a jamais quitté.

Si je ne me rappelle pour ainsi dire rien de précis de ces premiers temps, par contre je sais que cette promptitude à tourner toute chose en objet de moquerie, au lieu de m'effrayer, ne cessait de me réjouir. Elle était encore, il est vrai, inoffensive ; mais, entre elle et ma cruauté, la distance n'était pas telle qu'il fallût plus que quelques occasions perfides pour lui permettre de s'enraciner et de se transformer à mon insu en sa pire virtualité. Occasions où peut-être le désir de briller par quelque paradoxe enfantin me dissimula le péril de mon consentement et ma lente, progressive et de plus en plus incurable réduction à ma méchanceté.

A quoi bon me dissimuler encore mon mal quand, tout au contraire, il me semble qu'il ne se nourrit que de l'obscurité où je lui permis de grandir ? J'y songe à présent sans pitié. Après m'être tant gaussé du ridicule de tous les gens, avoir tant déploré avec une pudeur effarouchée leurs hypocrisies diverses, je m'aperçois de l'hypocrisie plus effrayante avec laquelle, depuis ma naissance, je n'ai sans doute jamais cessé de vivre, à qui et par qui je me laissai conformer. Et mes regards étaient si attirés sur toutes choses que, la splendeur de l'univers m'enivrant, je ne m'avisai point que leur promptitude à voir fût plus périlleuse que louable leur ardeur à saisir la beauté. Subissant au cours des jours et des années cet insensible entraîne-

ment et finissant par me féliciter de ne plus être dupe de qui que ce fût, je ne m'avisais guère de l'être devenu imperturbablement de moi-même.

J'y songeai à la chapelle, ce matin des Cendres et les sanglots qui me remplirent n'étaient plus de la joie de la présence de Dieu, mais de rage contre moi. Et lorsque je relevai les yeux, alors qu'il ne restait que quelques fidèles épars et que l'air était bleu de la fumée des branches qui se consumaient encore, mon regard se fixa sur les pierres qui tapissent la chapelle devant laquelle, depuis trois mois, presque chaque jour je m'assieds. Et il me semblait néanmoins, pour la première fois et avec quelle pénétrante douleur, que j'étais exactement pareil, dans mon inertie, à ces pierres. Et je ne voyais que dans ce grand Dieu qui ne cesse de m'appeler mon unique secours.

Seigneur, sauvez-moi de mon horrible corruption. Et si elle a pris en moi la place de tout amour, faites de moi ce qui vous semblera le mieux assuré de m'en délivrer.

Délivrez-moi de ma mort. Vous voyez ce que je vauX, Seigneur. Ce n'est plus aucun don qu'il s'agit pour moi de vous offrir. C'est un appel, Seigneur, et aujourd'hui le plus honteux de ceux dont je me sens capable. Délivrez-moi, Seigneur, de l'horrible présence, préservez-moi du désespoir dont je sens me frôler la menace redoutable.

Jeudi 6.

Relisant les notes prises hier, j'ai l'impression de m'être faussé mes sentiments et d'avoir inconsidérément porté au pire ma dureté.

Il est vrai que je suis dur et qu'à certains malheurs je prends d'abord joie inavouée. Mais, plus j'y reviens, moins je trouve dans ma vie une véritable cruauté — qui serait précisément cette complaisance à provoquer moi-même, activement, quelque douleur. Cette activité m'est étrangère. Et je ne crois pas avoir jamais ressenti aucun désir de faire souffrir qui que ce fût. Bien mieux ! mes gestes les plus instinctifs me portent à épargner toute vie. Ainsi, sur les chemins, je me détourne spontanément pour éviter de détruire fût-ce une fourmi. C'est dans cette destruction qu'il y aurait cruauté. Non dans le secret plaisir que j'éprouve à apprendre la misère de l'un ou de l'autre ou de moi-même. Il me faut découvrir une autre explication à ma « férocité ».

Je ne crois pas, non plus, que ce soit pour chasser de moi le trouble qui s'y est installé, que je fais à présent tant d'efforts, mais parce que je me suis trompé dans l'explication de moi-même, si bien que la sourde conscience d'une interprétation erronée a peut-être plus de part encore à mon trouble présent, que l'obsession même de ma cruauté depuis que je lui donnai forme.

Il est vrai que dès ma plus lointaine enfance je me suis identifié au plaisir de taquiner. Mais quel lien joint cette enfantine manie à ma soi-disant cruauté ? Cette manie se poursuit encore sous la forme de sarcasmes. Ils me servent, à l'insu même de ceux à qui ils s'adressent, à me moquer de moi autant au moins que des autres. Entre le plaisir de voir se réaliser une certaine sorte de misère et la manie de taquiner, peut-être un autre lien existe plus subtil et, malgré les

apparences, moins éloigné de l'amour que de la cruauté.

Si je reviens à ces souvenirs effacés de jadis, en même temps que mon besoin de taquiner, j'y reconnaissais une complète ignorance de l'individu, une surprenante incompréhension de tout ce qui est individualisé. Et dans les moindres traits de ma présente existence, sous des formes diverses, c'est ce manque que je retrouve. La fixation d'un instant de vie m'exaspère ; et je garde de tel, un souvenir autrement vif par un poussin mécanique qu'il me donna, que par aucune photo si exacte qu'elle soit. C'est que, dans le jouet insignifiant, je découvre son choix et le point où ses goûts ont su joindre les miens, une réalité bien plus vraie que celle que devrait m'offrir l'immobilisation de sa forme même.

La tonalité de ma vie fut ainsi toujours déterminée par cette haine instinctive, par cette spontanéité dans l'incompréhension de ce qui fait en somme la monnaie courante de tous les rapports humains. Une force, dont je ne disposais aucunement, me maintint dans une espèce d'inévitable éloignement à l'égard de tout ce qui eût risqué de m'attacher.

Étrange inconscience par qui je me préparais sans le savoir, et par mes vices mêmes, à cette totale absorption en Dieu où toutes mes forces désormais aspirent, à cette prodigieuse absorption dans l'amour le plus impérieux quand, si longtemps, mon incapacité à m'attacher à qui que ce fût me semblait prouver jusqu'à l'évidence que j'étais retranché de l'amour. Je faisais alors une confusion voisine de celle que je fais à présent, je confondais l'amour avec l'attachement pour un être ; comme hier — et bien à tort — mon

ironie avec la haine. Mais, dans cette ironie qui me fait accueillir en souriant certaines misères et la connaissance des miennes, je retrouve enfin, avec une force singulière, le peu d'intérêt que je prête aux aventures des corps. C'est toujours cette négation instinctive de la gravité des formes visibles qui m'anime.

Je considère ma forme en étranger. Comment considérerais-je avec amour celle des autres? C'est ce que ne comprennent pas ceux qui, m'offrant leur affection, s'étonnent de ne trouver en moi pas d'écho. Ils m'accusent de manquer de cœur. Mais mon infidélité et mes sarcasmes et ceux dont je m'accable moi-même, n'ont d'autre raison et d'autre but que de rétablir un équilibre que la suffisance des formes précaires me semble rompre à chaque moment. Ce sont mes moyens de défense.

La dureté est une forme aussi, et la plus triste, de l'amour. C'est de l'âme que nous n'avons pas le droit de nous moquer. Mais de cette sentimentalité qui attire à soi ce qui n'est dû qu'à Dieu, Dieu même nous commande de nous détourner.

La sécurité, voilà ce que je hais. Ce que j'aime chez les autres, ce que je leur souhaite et ce que pour moi, à travers tout, je cherche, c'est le danger. La religion a fait enfin de ma vie un danger permanent.

Je n'aime pas les gens installés. Comment aime-rais-je qu'ils s'installent en moi? J'exige qu'on puisse se passer de moi comme des autres.

Ce qui aussi, ce qui, peut-être, surtout, me pousse à la taquinerie, c'est la *curiosité*. Je ne fais tant d'expériences que pour surprendre des réactions spontanées.

Mon accord de chaque jour avec tout ce qui passe.
Mon accord permanent avec tout ce qui dure.

A la fois éternel et périssable.

Prenant au sérieux ce que nous avons de périssable, nous négligeons la qualité particulière que prend l'éternité en nous et par nous.

Mon Dieu, permettez-moi d'inexister.

The first part of the book is devoted to a general introduction to the subject of the history of the United States. The author discusses the various factors which have influenced the development of the country, and the role of the different groups of people who have lived on its soil. He also touches upon the geographical features of the continent, and the way in which they have shaped the course of its history.

In the second part of the book, the author deals with the early years of the nation's history, from the time of the first European settlements to the end of the eighteenth century. He describes the struggles of the colonists against British rule, and the process of the American Revolution. He also discusses the formation of the new government, and the early years of its existence.

The third part of the book is devoted to the history of the United States from the beginning of the nineteenth century to the present day. The author discusses the expansion of the country, the Civil War, the Reconstruction period, and the various movements and events which have shaped the nation's history since that time.

The book is written in a clear and concise style, and is well illustrated with maps and photographs. It is a valuable work for anyone who is interested in the history of the United States, and is highly recommended for reading by students and teachers alike.

The author's treatment of the subject is thorough and unbiased, and his conclusions are well supported by the facts of history. This book is a masterpiece of historical writing, and is a must-read for anyone who wants to understand the history of the United States.

ITINÉRAIRES

Les droits divins nous obligent à consentir que Dieu soit en nous comme Dieu plus que nous-mêmes.

(CONDREN; dans BREMOND, *Histoire du sentiment religieux*).

ITINÉRAIRES

Les hauteurs de la région de
à l'ouest de la ville de
dans la région de
à l'est de la ville de
à l'ouest de la ville de

ITINÉRAIRES

Vendredi 8.

O joie de s'en aller sous les premières feuilles
Et dans le vent léger où mon pas me conduit;
Puis, dans le fond du val où sa douceur m'accueille,
D'écouter une source éparse, qui gémit.

Je vous retrouve enfin, pénétrantes caresses,
Comme je vous aimais au bord de mes printemps,
Lorsque se consumait, dans leur ciel éclatant,
La fièvre de sentir se perdre ma jeunesse.

Égaré dans le cours du turbulent troupeau
Et des jeunes fraîcheurs ruisselant de leurs cendres,
J'écoute une eau plus dure et je l'entends descendre
Qui, d'un flot régulier, déroule mon tombeau.

Alors je vois rôder la cohorte furtive
De tous ceux que je fus. Elle rit de son roi.
Et, venant se glisser entre mon cœur et moi,
Me détache et déjà m'emporte à la dérive.

/ j'entends /
la vois /

Je regarde /

Samedi.

Comme des pattes d'oiseaux sur l'ardoise d'un toit, j'ai entendu ce matin les pas des petites orphelines quand elles entrèrent dans la chapelle. Et, lorsque l'office fut achevé, le même foisonnement de petits pieds reproduisit en sens inverse le même bruit. Entre ces deux moments la messe avait tenu. Et tous les petits enfants avaient fait au moins effort pour louer Dieu.

Mais moi, hier, sur le bord de cette rivière pleine d'un autre murmure, qu'ai-je fait que de penser à moi et à cette adolescence envolée que rejoignait déjà, sans que rien pût rien sur lui, ce jour même où je regrettais la fuite de mes jours?

Je songe aussi à cette religieuse qui tendait à R... un bouquet qu'elle venait de composer pour la chapelle. Et elle lui demanda s'il avait une odeur aussi délicieuse qu'elle l'imaginait, ajoutant avec simplicité qu'elle ne pouvait le sentir, par crainte d'en avoir trop de joie.

Quand donc me privé-je de rien? Ni je ne songe à faire pénitence, ni la pensée de ma mort jamais ne me visite. D'ailleurs, je n'ai pas de souvenir — si ce n'est, de temps à autre, quand une occasion m'y invite; et alors ce sont précaires souvenirs de moi-même que mordent les regrets. Oui, je songe alors à

cette progressive chute ; et à ce que chacun de mes âges successifs eut d'unique et d'irréparable. Je me lamente sur la douceur éteinte de mon jeune passé.

Encore cette lamentation n'est-elle pas si fréquente que je ne puisse considérer ma vie comme une simple succession de jours présents. Ainsi les regrets qu'engendrent mes rares retours ne sont-ils accompagnés d'aucune anticipation ; et ni ma permanente mort de la pensée de ma définitive mort : je n'y songe pas, je n'y crois pas.

L'autre jour j'étais me promener au cimetière. Quelques tombes étaient fleuries de giroflées toutes fraîches et certains rectangles de terre venaient à peine d'être ratissés. A chaque pas que je faisais je lisais à livre ouvert dans la fidélité de quelques vivants à quelques morts.

Un petit troupeau émergeait, au pied de la butte, d'une prairie que des oliviers dissimulaient ; et deux femmes étaient en train d'arranger des bouquets.

Mais moi, Seigneur, à qui suis-je fidèle et sur la tombe de mon père ai-je jamais porté aucune fleur ?

J'ai beau me dire que cette sorte de culte pour les morts ne me touche guère et que le souvenir de mon père est autrement vivace en moi que si, à des jours fixes, j'allais m'efforcer sur sa tombe de me le représenter ; il y a peut-être autre chose encore dans cette sécheresse de mon cœur et dans le fait que je surprenais, avec une soudaine intensité, d'avoir encore si peu songé que moi aussi j'habiterais un jour sous la terre.

Je ne pense pas aux morts. Et je n'ai donné à nul être la vie. Je mourrai sans avoir donné la vie à

aucun être ; et je n'aurai même pas comme les bêtes qui paissent accompli pour d'autres mon destin. Je suis seul au milieu de ma vie et nul ne me doit aucune joie.

Sans doute, par mon travail, aurai-je fait un peu de bien et rien ne m'aura été si doux que d'entendre quelques-uns me le dire. Mais quel est encore ce bien impersonnel ? et si je le fais est-ce pour réjouir aucune âme ou pas plutôt pour m'accomplir ?

Les moutons ne pensent pas à la laine qu'ils donnent ni les chèvres au lait que le berger leur prend. Mais c'est précisément d'être au-dessous de ces bêtes, en leur étant pareil, que je souffre à présent.

Par moi, la vie ne se sera pas accrue ; et nul ne se tournera vers moi, quand je mourrai, pour dire qu'il doit à cet homme sa joie. Qu'est-ce donc que ce pauvre bien qu'un livre peut faire ?

Je traverse cette aride existence dans un éloignement des êtres qui a tout de même quelque chose d'affreux. Jamais sur aucune tête je ne penche mes lèvres et je ne suis même pas pareil à ces religieuses qui, si elles vivent pour leur Dieu, ne se privent pas de cette vivante charité que leur Dieu leur commande et qui les nourrit à force de se répandre.

Je ne donne rien. Je vis pour Dieu sur moi. Je vis sur moi. Et les seules tendresses auxquelles je me serai abandonné, ce sont celles des petits enfants rencontrés par hasard, auprès de qui, quelques instants, je me suis attardé.

J'aurai aimé la vie ; et nul n'est plus ardent à se réjouir du soleil ou de la neige et des bords des collines et du silence des lacs sur les cimes désertes. Mais

avec qui m'en suis-je jamais réjoui? Et ne suffit-il pas de la présence de qui que ce soit pour faire, encore à présent, se dissiper ma joie?

Je ne me plains pas, Seigneur. Ce n'est pas de cela que je me plains ; et si vous avez vos desseins pour me maintenir dans une solitude si farouche, qu'il me soit fait selon votre plaisir. Mais vous nous avez ordonné de nous aimer, et je n'aime personne. Et je ne laisse personne m'aimer. Je me le répète, Seigneur, pour bien le réaliser dans mon cœur, et non pas comme une notion quelconque, mais comme un fait aussi véritable qu'un cœur vivant ou que le chant d'un rossignol : quand je serai sous quatre pieds de terre personne au monde ne viendra répandre aucune pensée sur moi. On n'y viendra pas plus que je ne serai moi-même allé sur aucune tombe. Seul dans la vie, je demeurerai tel dans la mort. Et pour m'être si peu soucié d'être un homme parmi les hommes, pour avoir si méticuleusement chassé de mon cœur le peu d'intérêt que je pouvais porter aux choses humaines les plus quotidiennes, je demeurerai privé de la simplicité des choses humaines. Je ne sais plus ce que c'est, mon Dieu, qu'un contact humain. Et je n'entends pas ces impurs contacts où ma jeunesse essaya vainement de se brûler, mais ce plus simple contact d'un corps vivant qui s'adresserait directement à moi pour un peu de bien que j'aurais su lui faire.

Ma vie, Seigneur, est anonyme ; et je m'en étonne d'autant plus qu'il me semble que pénètre jusqu'au fond de mon cœur, à travers toute la chair vivante, l'émotion que je porte aux choses vives. Je me promène seul et je regarde le monde. Je me réjouis

de le voir si beau. Et, quand quelque souffrance éclate, j'y participe. Comme cet autre après-midi dans le car qui me ramenait d'Antibes, où j'étais inséré entre un pauvre vieux dont une moitié du corps ne pouvait plus bouger, (un ouvrier qui n'avait sûrement pas d'argent pour se soigner) — et une femme qui pleurait en silence. Mais bientôt j'allais les quitter et que faisais-je pour eux?

Je suis toujours, malgré moi, à l'écart des pauvres gens qui souffrent. Et, quoique cette souffrance ne me soit jamais étrangère, je ne fais rien pour la soulager. Je ne fais jamais rien pour soulager personne. Et mon ardente vie se consume sur soi.

Si encore je la dépensais pour vous, Seigneur. Si je la réduisais dans son indépendance ou dans sa joie! Mais il n'en va même pas ainsi. Je vous le disais d'abord : je ne suis occupé que de moi. Et j'ai beau me dire que le sens de l'individu me manque, tout de même celui du mien ne me manque pas : il m'absorbe au point que la pénitence volontaire m'est inconcevable; et que ce n'est tout de même pas l'ignorance de mon individu, si elle me détourne de penser à ma mort, qui me détourne de me mortifier.

M'avouerai-je ma honte? Et à quel point me gêne, en face de ces religieuses à qui, si l'engendrement d'aucune existence ne leur fut donné, l'entretien de tant de petites âmes aura du moins été remis, à quel point m'est douloureuse la pensée de ne servir à rien, que comme ça, en l'air.

Peut-être y a-t-il là faiblesse de mon cœur, égoïste besoin de voir vivre devant moi l'objet de ma sollicitude? Mais convenez, Seigneur, que c'est aussi un

égoïsme capable de me déchirer, celui que je ressens quand je me connais incapable d'aucun don.

S'il n'y avait de ma dureté d'autre facteur que cette étrange ignorance dont je relève la trace jusque dans ma première jeunesse, comment supporterai-je de faire si peu pénitence alors qu'en théorie je sais, à n'en pouvoir douter, que rien ne nous est accordé que pour vous être remis en détail. Je ne vous rends rien, Seigneur. De vous aussi je ne prends que la joie que vous m'offrez. Je ne vous donne rien, je ne songe à rien vous donner. C'est comme si mes jours ne m'étaient alloués que pour les voir brûler. Et dans une si étroite joie qu'il me semble toujours que j'ai les bras refermés sur mon bien pour mieux l'empêcher de s'échapper. Oui, voilà comme je me représente à moi-même : un être sans visage, debout entre le ciel et la terre ; embrassant, avec une fièvre continue, l'objet anonyme de sa sauvage joie. Je vous serre contre ma poitrine, mon Dieu, vous et toute votre création. Et tout ce que je vous donne, moi qui ne vous donne rien, c'est le seul témoignage de ma joie.

Je ne possède rien sur terre, et rien ne me serait plus odieux que d'être possédé par l'éventuel objet de ma possession. Mais vous, vous me dévorez ; et si j'ai les bras si étroitement refermés sur vous, c'est que vous me possédez au point de m'interdire de m'en apercevoir. Ce brûlant égoïsme que je me reprochais et cet oubli jusque de la réalité de la mort de mon corps, est-ce donc à rien d'autre que ma joie que je les dois ; et si je me consume ainsi sans rien apporter d'autre que cette véridique preuve de votre grâce en moi, qu'y puis-je ?

Voici que je me suis lamenté de ma solitude, Seigneur. Et déjà je sais que, tout à l'heure, elle disparaîtra du champ de mon regard, et rien ne me restera que cet inlassable aiguillon dont vous percez le flanc de ceux que vous aimez.

Ma solitude même, il me faut faire effort pour la réaliser.

A elle non plus je n'ai jamais cru. Je suis seul; je mourrai seul. Mais cette pensée ne me poursuivra pas au delà de ce moment où la vue des tombes entretenues me suggère celle de la mienne à l'abandon. Même de ne servir à rien, est-ce que déjà j'y songe encore? Hélas! cette grande forme habitée que je suis, la voici déjà plus occupée d'être ravie que de se désoler.

Il reste, Seigneur, que je voudrais, pour vous louer mieux, plus minutieusement me détruire. Il est vrai que cela, du moins, je le veux.

Qui le veut quand j'écris : je le veux? A travers moi je ne sais quelle pensée me commande et s'inscrit. Mais je suis à ce point ignorant de l'expansion future de ma joie, que plus m'importe encore de chanter celle qui m'occupe à présent, que de me détruire pour lui laisser ma place. Non, Seigneur! je ne crois pas que je me mente, ni que j'entretienne illusion de votre présence et de m'y résorber pour me détourner de m'anéantir. Tout ce que vous voulez, vous savez bien avec quelle ferveur je l'adopte. Mais quant à vouloir par moi-même, vous savez aussi que j'en suis incapable. Et si nul n'est plus faible que moi, en présence des sollicitations du monde, nul n'est plus faible devant votre volonté.

Je vous demandais, Seigneur, l'autre matin, de me

permettre d'inexister. N'est-ce pas à cela — depuis longtemps — que vous m'avez réduit sans m'en aviser. J'inexiste, Seigneur, et, puisque telle fut votre volonté, soyez-en loué du fond d'un cœur qui n'appartient qu'à vous.

Vous m'avez dressé sur la terre comme une forme vide pour mieux me remplir et m'habiter. Soyez loué, mon Dieu, et ne me permettez plus de faire sur moi-même aucun retour, que pour mieux témoigner de votre réalité exclusive.

Et faites au moins que ma vie vous soit à chaque instant rendue dans son intégrité.

11 mars minuit.

Je me rappelle quelle fut mon inquiétude toutes les années qui précédèrent mon baptême. Qui sait si le souci de ma dureté ne précède à présent quelque transformation analogue à laquelle je tends sans la connaître? Et sans doute ne découvrirai-je le besoin que j'en eus, qu'après qu'elle se sera accomplie et par la disparition même de cette dureté; comme la disparition de mon inquiétude sut assez me renseigner sur l'harmonie de mon âme et du baptême reçu, sur l'appel désespéré qui exigeait celui-ci.

Pour arriver à la plénitude de son harmonie il faut tourner le dos au monde; je le disais aussi à E..., et que j'étais persuadé que le plus malheureux des ouvriers chrétiens était plus heureux que le plus riche des ouvriers sans Dieu. Ce n'est pas l'assouvissement de nos désirs qui peut jamais nous valoir le bonheur. c'est la contemplation de l'amour infini. Tous nos

appétits sont liés à ce besoin d'infini qui exige, par la foi ou la révolte, d'être réalisé. Mais la révolte le réalise sans nous satisfaire, tandis que la foi nous vaut la sérénité. Les responsables de la présente détresse du peuple, ce n'est pas le peuple, ce sont ses mauvais maîtres, ceux de droite et ceux de gauche. Voulant délivrer l'homme, ils l'ont amoindri jusqu'à n'en faire qu'une outre de chair. Ils lui ont interdit de regarder en lui. Leur liberté est le pire des esclavages : l'esclavage de ceux qui ont perdu leur raison d'être.

Entre les positivistes et les communistes, entre les bourgeois et les révolutionnaires, il n'y a qu'une différence de degrés. Les communistes ne sont que de plus rigoureux logiciens ; car, puisque l'intelligence humaine doit se borner à la terre, mieux vaut faire la guerre à ceux qui l'en détournent que de les tolérer. Et d'ailleurs les bourgeois ne les tolèrent que dans la mesure où ils servent leurs intérêts. Ils ont, tout autant que les communistes, chassé Dieu de leurs laboratoires. Entre les uns et les autres il n'y a que l'épaisseur du portefeuille.

Je vois bien qu'il serait plus prudent de se faire communiste. Ainsi, du moins, est-on sûr de mettre sa vie à l'abri des dangers. Mais ce qui m'importe maintenant, ce n'est pas de me mettre à l'abri, c'est de dénoncer le mal et non pas seulement dans ses fruits, dans ses présentes racines. C'est, pour ceux qui l'ont faite, d'éclairer le plus possible la discrimination d'un mal qui emporte l'humanité à des guerres sans fin et d'un bien auquel plus personne ne songe, mais qui est. Notre vie importe peu, à partir du moment où la folie du monde nous devient évidente. Et sans

doute y a-t-il là plus d'amour, même si l'on est dur et solitaire, que dans toutes les sentimentalités patriotiques, pacifistes ou prolétariennes, qui donnent, à ceux qui s'y laissent aller, la fallacieuse impression d'une bonté qui n'est pas la bonté puisqu'elle est l'erreur. Il n'y a d'amour que dans la vérité et dans le sacrifice qu'on lui fait de soi-même.

Ce n'est pas par amour de l'ordre que le Christ nous ordonne de le respecter, puisqu'en même temps il le relègue à un plan tout à fait secondaire. C'est par amour de l'homme, dont le premier devoir est de chercher son âme et de respecter celle de ses semblables, toutes choses que la révolte rend impossibles. L'important pour tout homme c'est de trouver sa paix. C'est d'être homme plus pleinement.

Pour nous délivrer des « préjugés », c'est-à-dire pour nous imposer les leurs, pour nous délivrer de « l'obscurantisme », pour nous soumettre aux lumières de notre raison, ils nous ont décapités. Nous ne sommes plus que des animaux désespérés.

Ne pourrait-on pas définir les Juifs : la race qui ne se prosterne pas ou, plutôt, la race qui se prosterne une minute par an. Et n'est-ce pas à cause de cette dureté qui la maintient droite, qu'il lui faut subir tant de persécutions? Dieu ne peut supporter les hommes dont le front ne touche pas chaque jour la poussière. Pour moi, je songe à ce temps où je ne connaissais d'autre station qu'assise, debout ou allongée. Je songe à moi avec épouvante. Voilà l'orgueil : de ne jamais adorer, la face contre terre. De ne pas confesser, à toutes les heures du jour, son indignité de regarder le soleil et

d'infliger à la terre le poids de sa suffisante personne.
De se prendre pour fin de sa propre activité ou de sa pensée même.

L'orgueil, ce n'est pas de connaître sa valeur, c'est d'oublier qu'en face de Dieu elle n'est que paille.

Il est vrai, je ne cesse de m'occuper de moi ; mais c'est pour arriver à consacrer à Dieu un être moins impur.

Rompres les dernières amarres qui m'attachent encore.

Ne laisser dans l'ombre aucune raison de m'évader.

Mon Dieu, je me déteste.

Me détester dans le détail.

Les Juifs devraient être les prêtres du monde. Ils en sont les courtiers. Intermédiaires entre Dieu et les hommes, ils ne sont plus intermédiaires qu'entre les hommes. Créés pour les choses les plus sacrées, ils sont ravalés aux plus basses. Toutefois l'erreur de la religion juive n'est pas prouvée par la dégradation des Juifs. Elle l'est par l'impossibilité où sont réduits les meilleurs d'y trouver les moyens de se surmonter. De même, ce qui prouve la vérité catholique, en dépit de l'indignité même de certains de ses prêtres, c'est que ceux qui veulent s'y sanctifier le peuvent.

12 mars, 5 heures du matin.

Ce qui me fait tant horreur dans la sentimentalité, c'est qu'elle accorde à l'homme ce qui n'est dû qu'à

Dieu, ou, quand elle s'adresse à Dieu, qu'elle le traite comme on traite des hommes. La sentimentalité minimise l'amour. C'est l'amour réduit à quelques frémissements égoïstes, le contraire du sacrifice qui, pour moi, mesure exclusivement la grandeur de l'amour.

Ce qui m'éloignait de C..., alors qu'elle avait la foi et que je ne l'avais pas, c'est que déjà j'entrevois la foi comme un don total ; et que, déjà, je supportais moins l'idée d'un amour étriqué à la mesure humaine que d'une complète absence d'amour. Dans ce temps où j'ignorais Dieu j'aspirais déjà à une plénitude parfaite à laquelle la sentimentalité m'apparaissait spontanément opposée. Ce qui m'irrite, ce n'est pas la bêtise ; le rire suffit à la faire oublier. C'est la sentimentalité qui fait de l'homme un dieu ou en tout cas de la mesure humaine la seule concevable. Il y a une autre mesure ; mais qui échappe à ceux qui ont besoin du sensible pour aimer.

La sentimentalité, c'est l'amour qui trouve sa plénitude dans le visible, à qui l'invisible ne parle pas.

Ce que décèle la sentimentalité, c'est la complète obnubilation du sens de l'éternité. Le sentimental est enfermé dans le passager. Il s'en satisfait comme si c'était l'éternel.

Ainsi, tout à la fois, il minimise l'amour et grossit, à la manière d'une caricature, l'objet humain de ses amours. C'est l'être qui n'a pas conscience de la hiérarchie de l'univers et qui, parce qu'il aime n'importe qui, croit qu'il aime. Il n'aime rien en vérité. Il aime d'être aimé et, jusque de Dieu, recherche l'attention qu'il exige qu'on lui prête. Tous ses mouvements sont

ainsi commandés par l'inconscient besoin de se faire valoir. Ce qui explique que la sentimentalité soit le privilège des faibles. Elle est la compensation dont ils ont besoin pour oublier leur faiblesse et douter moins de soi. Elle est l'état de ceux en qui le monde entier ne vibre pas. C'est une hypocrisie qui leur sert à se dissimuler un vide bien plus réel que l'amour dont ils entretiennent les seules apparences. Les sentimentaux sont des gens en qui l'illusion a remplacé la véritable connaissance de soi. Avant de tromper les autres sur eux-mêmes ils ne cessent pas de se piper.

Ce qui importe, ce n'est pas de ramener notre amour de Dieu à la mesure des hommes. C'est, tout au contraire, d'accroître notre amour des hommes en nous efforçant de ne voir ceux-ci qu'en Dieu. Et c'est là ce que certainement je pressentais dans le temps où, ignorant Dieu et les hommes (et moi-même tâchant à devenir sentimental), j'étais déjà pourtant dans une sourde hostilité à l'égard de certains féminins débordements de foi qui trahissaient à mes yeux — je ne savais pourquoi — une inauthenticité foncière qui m'éloignait beaucoup plus de la foi que n'y fût parvenue l'incrédulité. Aujourd'hui encore, c'est le critérium de mes rapports avec les autres.

Et cela ne signifie pas que le sentimental ne soit pas autant capable de sacrifice que celui qui aime de la manière que j'imagine ; quelquefois il en est plus capable encore. Mais son sacrifice est accompli pour des besoins immédiats, faisant de l'objet pour lequel il est offert une réalité suffisante.

J'avais tort de penser que le sacrifice seul marquait

l'amour, de la manière que je le conçois. Ce qui le marque bien plutôt, c'est une connaissance qui empêche de mêler les valeurs et de faire, de tel être pour lequel le sentimental est susceptible de se sacrifier, cet objet suréminent qu'il devient pour lui, de sorte que rien d'autre ne compte que le plaisir qu'il lui procure et surtout celui qu'il éprouve à le lui procurer.

Il y a autre chose encore, et c'est cela que je nomme l'amour : la notion du néant de soi à l'égard de Dieu. Voilà éventuellement, malgré tous les sacrifices dont ils sont capables, de quoi les sentimentaux sont incapables. Le plaisir des autres, leur propre plaisir, toute leur passion s'y confine.

C'est la sensualité sans sexe ou, du moins, sans sexualité avouée.

Celui qui aime la vérité et qui aime les hommes pour elle, il ne cherche pas à leur plaire pour se faire plaisir à lui-même. Il se consacre à les éclairer. C'est là sacrifice véritable et le seul signe de l'amour.

Pour le sentimental il n'y a pas une vérité. Il y en a autant que d'hommes. Il veut dire autant que d'individus à qui il lui importe de plaire. Rien n'est plus fréquent aujourd'hui que ces sentimentaux. Et la plupart sans s'en douter.

Ce ne sont pas les hommes que j'aime, ni de leur plaire. C'est Dieu que j'aime, et les hommes en lui. Je ne connais d'amour que spirituel. Et mes préférences, la simplicité des êtres les détermine. A moins que ce ne soit leur docilité à chercher la lumière ; ou encore la possession qu'ils en ont.

De toutes façons, leur seule humilité m'attire.

Jeudi 13.

Ce qui me détourne peut-être de jamais penser à ma mort, c'est que je ne cesse de penser au moment où mon état actuel sera remplacé par le suivant. Le sentiment de ma mobilité me prive de la perception d'une quelconque immobilité future. La mort ne m'évoque rien de plus qu'un nouvel aspect du continuuel passage qu'est ma vie.

Sans doute y penserais-je s'il n'y avait plus moyen d'envisager la fin, ni le remplacement par un autre, de mon état présent. Si j'étais mis dans telle situation qui ne dût plus changer et que je perdusse ainsi cette impatience avec laquelle j'aspire au moment où je sais que ce que je possède — fût-ce avec joie — disparaîtra pour céder la place à un plus attrayant inconnu qui, d'ailleurs, ne tire son attrait que d'être encore irréalisé.

Ce qui me détourne de penser à ma mort, c'est le goût exclusif que j'ai de l'inconnu immédiat, ma tension vers lui. Je me réduis à l'attente où j'en suis, à sa palpitante anticipation.

C'est aussi pourquoi au moindre malaise physique je suis désemparé. Je me crois perdu. Je n'ai pas le sens de mon corps : ni celui de sa réalité, quand je n'en souffre pas ; ni, quand j'en souffre, celui de sa résistance. Mais lorsque enfin je me crois perdu ce n'est pas l'idée d'immobilité cadavérique qui s'impose à moi ; c'est le miroitement auquel je m'attarde d'un inconnu auquel je ne songe pas. C'était lui du moins

jusqu'il y a peu de temps. A présent c'est l'éventualité d'un nouveau progrès de l'esprit.

Je suis vraiment la proie de ma curiosité spirituelle. Je m'identifie à elle minutieusement. Je suis le curieux que tout changement sollicite, que toute variation étonne et, au moins un instant, ébranle jusqu'au fond de lui.

La joie que j'ai maintenant de ma stabilité n'est due qu'à l'inexplorable immensité de ce qui la produit. J'ai trouvé le cadre où peut s'accomplir mon forage avec une continuité à laquelle j'aspirais vainement. Au lieu des velléités superficielles et désordonnées de jadis, je plonge au fond de moi et j'en tire sans cesse des formes imprévues.

Je suis le fil d'un labyrinthe indéfini. Et ma perte m'y favorise.

Distinguer entre le sentimental généreux et le sentimental avare, etc. Ainsi les combinaisons d'un nombre assez restreint d'humeurs se traduisent par une variété infinie de nuances ; et les esprits, en apparence les plus opposés, ne sont souvent opposés que par des traits secondaires tandis que l'essentiel de leurs caractères reste le même. Inversement, pour les esprits en apparence les plus semblables. D'où difficulté d'interpréter le motif réel d'aucun acte. En soi-même la discrimination est déjà délicate et l'on ne tient jamais un compte suffisant de tous les facteurs qui entrent en jeu dans l'élaboration du moindre geste. Je rêve d'une dosologie — comme ils disent — d'une symptomatologie, d'une homéopathie des sen-

timents. En mettant tout sur le même plan, le bien et le mal, le oui et le non, les gens ont perdu le sens des nuances. En même temps qu'ils privaient Dieu de toute réalité vivante, l'homme de sa liberté, l'univers de sa hiérarchie, ils se sont si bien habitués à vivre dans la monotonie qu'ils ne s'aperçoivent même plus qu'on y crève d'ennui. Mais comment leur démontrer qu'on ne trouve pas la joie en la recherchant ; plutôt en cherchant la souffrance. De même qu'on ne devient vraiment libre qu'en se réduisant à servir ; et vraiment amoureux qu'en tuant en soi le désir. La parole du Christ, qui livre d'un coup toutes ces vérités agissantes, est lettre morte à ces faux sages qui ne sont hélas même pas de vrais fous. Ils ont pris la matière pour le réel, l'abstrait pour le spirituel, le visible pour l'unique concret, sans savoir que la matière, le visible et l'abstrait prennent leur densité et leur authentique animation par l'esprit qui n'est accordé qu'à ceux dont le cœur est droit.

Je crois que le critère de la pensée bourgeoise est là, c'est assez dire que lui appartiennent à des titres divers les Berl et autres Benda qui, tout en se jugeant opposés entre eux et sans commune mesure avec l'ignominie dont ils procèdent, ne sont révolutionnaires ou spirituels qu'en apparence. Pour des esprits non parvenus ils en sont les suites immédiates.

La générosité spirituelle est la marque de ceux qui sont du Christ. Et le monde ne la connaît pas.

Je lisais l'autre jour un article où un socialiste comparait, avec mépris, le prêtre à un sorcier, alors que

lui-même n'a de foi qu'en l'efficacité des discours, de l'Université et du Parlement. Quand on suit leurs absurdes raisons avec un peu d'attention, on croit rêver. Transformant le monde avec des mots ils ne supportent pas que Dieu, qui fait germer le blé, puisse transformer celui-ci en son corps.

Ainsi ceux qui abusent de la parole, ils ne croient plus au Verbe.

15 mars.

Le crépuscule est l'heure où toutes formes perdent leur densité. Il n'en reste plus rien que ce qui compose leur mutuel accord. Elles s'individualisent jusqu'à l'essence. Alors s'élève, comme un muet appel avant que soit accompli le passage à ce qui n'est plus, un adieu déchirant.

Un troupeau de brebis passe dans la nuit qui tombe. Le berger à pas lents le conduit. Le chien, sans aboyer, tourne tout autour. Et les bêtes s'écoulent sans bruit.

Il me semble voir sur le chemin se dérouler la sérénité d'un beau jour accompli.

Rien ne demeure des longues heures de pâture : ni regret, ni souvenir. Ces bêtes suivent le rythme du temps qui les porte. Elles vivent dans un présent qui se continue.

Le troupeau est passé. Les oiseaux ont fini de chanter. Je n'entends plus que le cri d'un grillon voisin et le roulement lointain des grenouilles.

Tout s'enveloppe dans un voile indistinct.

Seules flottent encore les ondes parfumées de la forêt humide.

La terre entière se glisse dans la nuit.

Lundi 17.

Il n'y a plus moyen, mon Dieu, de vivre sans vous. Et depuis tant de jours où je m'acharne en vain à voir clair en moi, je ne parviens qu'à me dessécher. Plus rien ne résonne dans ce trou sourd de ma poitrine. Et jusque des choses dont la beauté me saute aux yeux, l'émotion ne me touche plus. Dans les spectacles de l'univers où je sais que tout mon être est toujours prêt à bondir, il y a, comme en vous, une espèce de refus de m'accueillir et, sur place, l'étrange fuite d'une tendresse proche qu'il ne m'est plus possible de ressaisir. Les mots mêmes sont devenus inertes. Une fissure est creusée entre la vie et moi; une profonde faille impossible à combler. Mais tant m'échappe toute ardeur, et celle même de me désoler, que mon désespoir n'est encore que la conscience de ce qu'il devrait être.

Ainsi, l'autre soir, quand, revenant en voiture à travers la campagne, dans le crépuscule qui se penchait sur nous, je voyais toute forme s'alléger et rosir, perdre sa densité et, avant d'abandonner à la ténèbre jusqu'au souvenir d'avoir été, s'individualiser d'abord jusqu'à se réduire au fondamental accord de soi-même et de toutes les formes d'alentour, alors que je comprenais soudain que la plus émouvante beauté de la nature est moins dans la plénitude des heures tranquilles que dans l'imperceptible passage où s'ef-

facent les différences pour se tendre les liens d'un plus universel amour, même alors vous me fuyiez, Seigneur. Et cette ressemblance avec toutes les créatures de la terre, que nous vaut la sensible connaissance de notre faiblesse dans une charité qui est, en nous, comme l'air autour des formes — quand la lumière se vaporise et devient nuit, ou que la nuit cède la place au jour ; quand le printemps commence de toucher la terre en bondissant de place en place, ou que l'extrême automne achève de se dépouiller — j'avais beau me répéter que seul l'amour de vous nous faisait ressembler à ces éphémères instants de votre Création, cette unité et cette communion dans la périlleuse pureté de notre plus fragile accord m'échappaient ; et j'allais, à travers l'irréelle douceur de cette fin d'un beau jour, devisant, discourant, comme si, entre mon cœur et moi, l'épaisseur de mon regard tourné sur moi se fût glissé, et, m'imposant son opacité, m'empêchât de me fondre en silencieuses actions de grâce.

Voilà, Seigneur, à quel point j'en suis ! Qu'il me faut ramener à vous tout ce qui dans la nature rafraîchit nos corps et nous désaltère, et faire de vous, Seigneur, la source de tous les instants de nos vies ; et non pas seulement reconnaître la réalité de votre abondance et que vous êtes l'Amour, mais ne vivre que pour témoigner de votre présence dans les plus insaisissables tendresses de l'univers.

Vous êtes ici, Seigneur, vous êtes là, vous êtes mon amour agissant et vivant qui ne cesse de se donner et ne cesse de nourrir. Et, le matin, quand déjà l'épervier dessine ses grands cercles dans l'air et que le bourdon noir obsède la jacinthe de son gros ronflement,

quand, dans la fraîcheur qui ne leur oppose encore nul obstacle, les parfums s'entre croisent avec une irrésistible douceur, le matin, mon Dieu, à travers ces bois où toutes les créatures sont depuis longtemps dans leur activité, quand je me rends à votre Sacrifice, je confesse que je suis une créature dans l'innombrable fourmillement des créatures que votre profusion fait vivre ; et j'en ai, mon Dieu, une indéniable allégresse. Mais, tous ces derniers temps, ce monde, qui s'offrait à moi dans son adorable effusion, je le traversais sans l'aimer, tant mon attention concentrée sur moi-même me privait de vous apercevoir jusque dans la moins douteuse mobilité de vos créatures. Et, quand j'arrivais devant vous, il ne me semblait plus être dans votre présence.

Mon Dieu, je sens qu'il ne me faut rien abandonner de ce minutieux amour de toutes choses ; et que c'est vous louer encore que d'aimer ce qui vous glorifie. Ainsi cette pénitence, où je pressens qu'il me faut vivre, ce n'est point dans le retranchement de l'univers qu'il me faut l'accomplir, ni dans un refus pareil à celui que s'infligeait la religieuse de respirer la fraîche douceur du bouquet qu'elle venait de composer pour vous. Ma pénitence, il faut que je la trouve ailleurs. Et non point dans la privation de ce qui vous loue, mais dans la privation de ce qui me prive de vous. La voici, Seigneur, cette pénitence que vous exigez. Et si j'avais peur de devoir appauvrir la riche musique que je ne puis douter que vous ayez mise en moi, je suis prêt à vous l'abandonner ; mais je ne crois pas, Seigneur, que ce soit déjà ce que vous désirez. Ni que je vous adore dans la parfaite nudité d'une âme qui

se réduit à son principe. Mais plutôt en multipliant les occasions de vous louer, me forçant à la constante attention de fuir ce qui ne me parle pas de vous.

J'entrevois, Seigneur, la louange que vous exigez. Loin de ces créatures à la séduction desquelles je ne sais résister, loin de ces distractions qui ne m'amuse guère mais où je me fais un ridicule devoir de m'abandonner, dans le refus enfin opposé à un monde qui me tient encore, et non pas à un univers qui vous glorifie.

Mon Dieu, j'entrevois ce que vous désirez de moi. Donnez-moi donc la force de l'accomplir et, puisque le monde ne m'offre que des occasions haïssables, donnez-moi d'exercer ma vigilance à ne pas cesser de le fuir ; de sorte que je n'aie pas à me persuader que je ne souffre point des défauts qu'il me reproche, mais qu'au contraire je me réjouisse de ce qu'il trouve à les condamner en moi, sachant que son esprit ne peut comprendre la tendresse que cette apparente insensibilité signifie.

Voici ma pénitence, Seigneur, pour la durée de ce Carême. Elle n'est point d'aller contre des goûts qui m'éloignent du monde, mais de les porter à leurs extrêmes. Elle n'est point de me priver des grâces de votre univers, mais de me forcer à une plus incessante recherche de vous à travers ces grâces que vous m'offrez.

Il me faut fuir Satan, mon Dieu, et Satan n'est point dans la floraison admirable de votre Création. Il est prince du monde ; mais d'abord de ce monde qui est le monde ; et il ne l'est de l'univers que dans la mesure où le monde le corrompt.

Peut-être, un jour, exigerez-vous de moi un plus complet sacrifice et ne me permettrez-vous plus même, à travers les formes, de vous suivre. Alors, il me faudra ne vous rechercher que dans la contemplation de votre réalité insensible. Pour l'instant, Seigneur, je ne puis me passer de vous sentir tressaillant comme un jeune chevreau, vraiment comme la vie de ma vie.

Ce que vous m'interdisez, Seigneur, quoique toute ma nature me porte à me l'interdire, c'est de m'installer comme ils sont installés, c'est de me faire avec eux illusion sur notre fragilité. Ce n'est pas la joie que vous interdisez, mais cette désubstantiation de la joie qui consiste à se distraire et à vous oublier dans les distractions. Il nous faut bien nous anéantir ; mais non point dans notre vertu de créature vivante, dans notre illusion de pantins qui se rassemblent pour se forcer de rire. C'est d'être possédé par les êtres ou les choses qui, en nous, vous offense. Ce n'est point que nous les aimions. Et, si je regarde ces dernières semaines où tel, à qui je me reprochais de ne point consacrer tous mes instants, souffrit de ma dureté, ce n'est déjà plus ma dureté que je me reproche, car, dans ces rapports que vous aviez permis que l'occasion établît entre nous, peu eût importé à votre gloire en lui que je lui consacrasse plus de temps. Tandis qu'il ne cherchait, quand il croyait vous chercher, que le plaisir, assez commun, de donner à un autre le plaisir de sa société. Ce sont ces illusions que vous nous ordonnez de fuir. Vous ne voulez point, Seigneur, que le trouble s'empare de nos cœurs, mais la paix. Et le seul trouble résulte de ces rencontres où un être exige de l'autre, fût-ce pour des motifs dont la no-

blesse semble éclater, le sacrifice de votre continuelle présence.

Je le vois, enfin ! et que je vous ai trahi en croyant vous servir, car je n'avais pas à tenter de lutter contre l'établissement de votre jalousie, ni à tenter de réduire la part que je vous faisais. Mais cette âme étrangère, je l'aurais mieux servie en me refusant à des distractions inutiles qui m'arrachaient à ma solitude. Oui, je sais maintenant que l'ordre de ma pénitence et celui de la grâce s'accordent à celui de ma nature ; et qu'il importe, par-dessus tout, que je m'interdise de plaire, quand même le monde ne serait capable de déchiffrer dans ce refus qu'un égoïsme qui n'y est pas. Ma pénitence n'est pas de me refuser au chant adorable de la vie, elle est de me refuser à ceux que leur mouvement le plus spontané et, en apparence, le plus pur porte à prendre ce qu'ils aiment et à le posséder.

Vous nous interdisez de tolérer toute forme, auprès de nous, qui ne nous parle pas de vous. Et, dans cette incomplète solitude où vous me forcez de vivre, de ne pas rejeter tout ce qui risquerait de l'entamer.

Quoi qu'ils pensent de cette soi-disant dureté, vous m'ordonnez donc de la rendre plus inhumaine encore.

Je vous loue, mon Dieu, de me parler ainsi, non pas avec des mots mais par l'entremise de la réalité. Ainsi me permettez-vous de tirer de tout ce qui m'arrive, grâce à cette attention que vous aiguisez en moi, la leçon la plus essentielle, et la plus profitable expérience. Et, loin de me forcer de contredire ma nature, pour me livrer à vous plus pleinement, vous m'obligez de la porter jusqu'au point où sa perfection peut le mieux accueillir votre grâce. Vous ne m'ordonnez donc pas

de me combattre dans mon essence, mais dans l'accident qui trouble cette essence et dans la trop constante lâcheté avec laquelle, pour séduire, je consens encore à la troubler.

Soyez loué, mon Dieu. Vous êtes un Dieu vivant, et vous ne permettez pas qu'une trompeuse innocence donne longtemps le change à celui qui veut, pour vous, humilier son esprit et rectifier son cœur. Vous êtes un grand Dieu. Et le plus séduisant prestige est bientôt obligé, devant vous, de se trahir et de céder. Vous êtes celui qui délivre du mensonge et retranche du monde. Je vous adore, mon Dieu. J'ai retrouvé votre présence.

Premier point : abandonner tout livre qui ne me parle pas de Dieu, quelle que soit la curiosité qui me porte vers les autres.

Deuxième point : me faire à l'idée que la douceur humaine n'est plus pour moi.

Troisième point : veiller sur mes regards pour ne jamais oublier de rechercher l'Esprit dans les créatures et de ne les aimer qu'en lui.

Mes trois vœux, en attendant mieux !
Ne rien lire qui ne me parle de Dieu.
Veiller sur mes regards.
Ne rien désirer pour m'y attacher.

La joie est une plante qui exige beaucoup de vigilance.

Samedi 22.

Non, Seigneur, je le vois bien : il n'y a décidément rien à faire. Et si j'ai raison de croire que j'appartiens à ma solitude, que je ne peux, ni ne dois en sortir, — pas plus que je ne vois ce qui pourrait m'y décider, car nul attachement au monde ne me vaut votre recherche passionnée, — et que ce n'est pas pour prendre mes aises que je refuse toute douceur, cependant il n'y a pas moyen de me dissimuler que je suis dur et que ma dureté est incrustée où je ne songe pas assez à la défaire : dans cette infraction à votre esprit, qui est douceur ; et dans cette promptitude de mon regard à déceler, dans l'œil d'autrui, la paille que vous nous commandez de n'y pas voir.

Je ne suis pas de votre esprit, Seigneur. Il me manque cette mansuétude et cette bénignité que je devrais nourrir pourtant plus que quiconque, puisque je sais mieux d'où je viens, où je retombe quand votre main me lâche, et enfin combien il est difficile, à celui que vous ne favorisez pas de grâces très attentives, de discerner son âme dans le tumulte que fait autour de lui le monde.

L'autre matin, Seigneur, j'étais tout fondu dans l'amour de vous et dans celui de vos saints. Et saint Joseph, dont c'était la fête, m'offrait précisément un modèle parfait, lui qui n'a rien dit, Seigneur, alors que toutes choses dépendaient de lui ; et d'abord votre propre subsistance.

Voilà longtemps déjà que je songe à ce père adoptif

qui sacrifia pour vous toute sa vie sans vous opposer la moindre parole. Et, docilement, il suivait toutes les directions que vous lui suggériez quand plus qu'un autre il pouvait mettre sa volonté en travers de la vôtre. Car si, pour nous, c'est devenu bien simple, — tout de même il avait toutes les raisons, lui, de se défier de cette petite fiancée qu'il voyait enceinte ; et il lui fallut une fameuse absence de défiance, une fameuse humilité de l'esprit et une rectitude du cœur à peine imaginable pour tout accepter comme un don de vous et comme l'expression charnelle des desseins de votre Providence.

Nous acceptons, mon Dieu, tout ce qui nous arrive. Et si ce n'est pas sans regimber, pourtant de tout ce qui nous arrive rien ne contredit l'ordre habituel de l'univers. Et le miracle même, quand il se produit — comme ce fut le cas en plein milieu de ma vie — il est attendu ; il est désiré ; enfin il est dans un certain accord qui aurait pu ne pas être mais qui comble tellement notre attente que nous n'avons pas de raisons d'en douter. Et il faut beaucoup d'orgueil, Seigneur, pour ne pas croire que vous puissiez orienter nos vies avec un peu plus d'imprévu encore que n'en comporte déjà le courant de votre fantaisie. Mais une incarnation céleste, l'engendrement par une vierge, il faut, pour y croire (au moment où elle se produit, à côté de nous, non plus tard, quand on a la preuve par la suite des faits, la confirmation multipliée du mystère accompli ; mais sur le moment même, lorsqu'on voit l'irréalisable se réaliser et l'invisible prendre corps), il faut convenir qu'on a besoin alors d'une fameuse dose de foi et d'une de ces confiances dont les

esprits forts ont beau jeu de se moquer. Et c'est de cette acceptation enfantine et miraculeuse du miracle, avec cette docilité au surnaturel, ce merveilleux silence que votre Joseph accueillit l'apparence d'une si grave atteinte à sa dignité. Mais il n'avait pas de dignité, Seigneur, il n'avait qu'un immense désir d'être conforme à votre volonté — et cette foi où tout ce qui n'était que de lui ne cessait de se renier et de s'anéantir.

Pendant cette messe surprenante, insérée au milieu du Carême comme un cri irrépressible, avec ce *Gloria* qu'on n'avait plus entendu depuis deux semaines et qui, tout à coup, éclate comme un chant de trompette que tout le deuil de la terre ne parvient plus à étouffer, dans la joie imprévue de cette messe admirable je vous ai rendu grâces, mon Dieu, dans vos anges et dans vos saints ; et j'ai vu lentement de derrière mes yeux clos, comme d'une immense prairie, la personne de Joseph grandir pareille à une fleur blanche, une énorme fleur immaculée. Et vos autres grands saints lui répondaient au cours des âges, comme d'autres fleurs magnifiques et pures. Et toute la terre n'avait d'autre occupation que de les produire. Si bien que toutes vos créatures étaient comme ce plancton qui flotte dans la mer pour former et pour nourrir les coquillages et les poissons. Mais il ne s'agissait plus de coquillages ni de crustacés. Et Joseph se dressait dans l'immense blancheur de son adorante dévotion, pour affirmer que toute la Création n'avait d'autre objet et d'autre fin que de former ceux qui vous glorifient par le sacrifice volontaire et permanent de la vie que vous leur avez donnée.

Mon Dieu, comme cette image était belle ; et je fondais en larmes en songeant que vous m'aviez permis d'avoir une confirmation, quoique sensible, d'une si urgente précision, un témoignage si vivant de tout ce que de toutes mes forces je crois dans la profondeur la plus nue de mon âme.

Et je sais que je n'oublierai pas plus l'image de cette prairie de l'univers où, d'une multitude de poussières, ces grandes fleurs naissaient, que cette étrange audition qu'il y a près de deux ans vous m'avez donnée lorsque, dans la petite église de Merlimont, je m'efforçais à faire oraison. Mais je doutais non seulement de la réalité des saints, de la réalité véridique de notre propre immortalité. Je ne savais pas comment m'y prendre pour m'orienter vers vous, pour me tenir dans votre présence. Et, tandis qu'il m'importait peu, quant à moi, que notre mort charnelle fût une mort définitive (mais je faisais un effort désespéré pour réduire cette croyance spontanée aux dogmes auxquels j'adhérais de toute ma volonté), vous me donnâtes comme une audition des âmes qui vous louent, comme un concert de toutes les louanges de toutes vos créatures. Et les espaces infinis me semblèrent peuplés de chants ; si bien que, non pas ma foi qui était entière, mais l'orgueil de mon esprit et l'entraînement de mes sens durent céder devant une manifestation également sensible et dont la puissance de conviction l'emportait de loin sur celle des objections que malgré moi je me faisais. C'était alors, Seigneur, un concert de tous les justes de tous les temps et de tous les peuples. Et je compris ce que jusqu'alors je me bornais à accepter comme article de ma

foi, que rien sur la terre n'a de but que de louer, par sa vie ou par sa volonté, Celui de qui toute vie et toute volonté procèdent. Et ce fut alors comme une circulation adorable.

Aujourd'hui, j'ai vu, de ce foisonnement innombrable, les plus hautes figures se détacher et, du concert œcuménique des créatures minuscules, la floraison de vos saints les plus purs. Ce n'est pas la foi qui me manque, car je sais que je ne sais rien et que, de moi-même, je ne puis rien savoir. Mais vous prenez la peine de conforter et de justifier, par des images inoubliables et par le langage des êtres et des choses, cette joie que vous voulez, pour moi, si complète, que rien ne lui manque — ni un facteur de beauté naturelle, ni l'élément le plus sensible et le plus persuasif. Vous m'accablez d'indubitables preuves qui se lèvent en moi, lorsque j'en ai besoin, pour asseoir plus solidement une foi qui pourtant de nulle part ne défaille. Vous m'accablez des preuves de ma joie, comme si vous ne vouliez pas que manque une seule raison de me réjouir dans l'abandon où j'essaie, du fond de mon cœur, de me livrer à vous sans rien réserver pour moi. Vous êtes, pour qui vous loue et tâche de faire attention à vous, d'une prodigalité inimaginable. Et le fabuleux gaspillage de tous les germes de la nature en donne à peine l'idée.

Vous êtes comme un torrent qui déborde soudain sur toutes les terres qui l'entourent. Et puis, comme il rentre dans son lit et n'est plus bientôt qu'un fidèle filet d'eau, vous êtes, après nous avoir rassasiés de toutes les manifestations de votre puissance, le plus faible chant et le plus pauvre agneau. Mais on sait

trop ce que vous fûtes pour douter de vous quand vous vous dérobez.

Vous nous accablez, Seigneur, successivement de votre force et de votre fragilité. Et vous êtes toujours cette liberté, cette imprévisible et toute puissante grâce sans laquelle nous nous effondrons dans le désordre d'une vanité aveugle et ridicule. Mais, même au moment de nous abandonner, avec cette espèce de souriante ironie que vous mettez parfois à nous laisser aller suivant notre propre force, alors, surtout, il n'y a plus moyen de douter que l'on vous doive tout. D'où vient donc, mon Dieu, que je recherche en moi les éléments de mon activité, comme si je pouvais tirer de ce néant rien de plus qu'une permanente raison de choir et de déchoir et qu'une aveugle excuse à toutes défaillances? Vous êtes la pierre d'angle et le ciment qui tient en place l'édifice que nous sommes. Vous êtes cet impondérable Verbe sans qui toute la construction de la créature n'est qu'une matière prête à crouler. Vous êtes cette indispensable parole sans qui tout ce qu'il y a d'être dans l'orgueil et la concupiscence s'effondrerait aussitôt. Vous êtes celui qui nous reproche notre trahison et qui pourtant nous accorde le délai et les moyens de la poursuivre encore.

Mais, puisque je sais que je ne tire rien que de vous, pourquoi m'obstiné-je à croire que je puisse me réformer sans vous? Et que cet esprit de dénigrement que je promène partout et qui vous offense, j'en puisse venir à bout, en l'affrontant, et non pas en développant mon amour pour vous.

Mon Dieu, que cette supplication monte encore vers vous comme l'offrande du soir. Faites, Seigneur,

qu'au lieu de m'acharner en vain à me vouloir meilleur pour vous mieux honorer, je ne m'efforce qu'à vous aimer avec une plus minutieuse attention, avec une docilité plus soumise ; et que je cesse de croire que je puisse venir à bout d'aucune de mes faiblesses et de mes infidélités en tâchant à les vaincre par le seul effort — où, peut-être, l'orgueil encore se dissimule — de me vouloir parfait comme vous êtes parfait, mais par un plus complet abandon à votre volonté, une confiance moins discuteuse, une disponibilité plus souple, une plus surnaturelle confiance. Et, sans me dispenser de l'effort que vous exigez que notre volonté accomplisse, le remettre avec un plus enfantin, avec un plus fidèle abandon à votre grâce puissante et bienveillante, à la mystérieuse impulsion de votre Providence inlassable et vivante. Faites-moi me poursuivre dans ma plus subtile intimité ; et que je sacrifie enfin ce résistant orgueil qui ne cesse de se déguiser pour me donner le change.

Je voudrais, mon Dieu, n'attendre plus rien que de vous.

Le christianisme n'est pas une religion : c'est la perfection de l'homme.

C'est le secret de porter à leur perfection toutes les vertus de l'homme. Le moyen pour l'homme de se déifier. L'art de délivrer nos puissances d'aimer.

La plénitude du Christ, c'est la plénitude de l'homme.

Tout homme est donc au moins un chrétien virtuel.

Le saint est l'homme qui réalise Dieu en lui.

Dimanche 23.

TEATRO DEI PICCOLI.

Numéro de cirque : fiction pure ; personnages comme vivants, sans plus aucune dépendance au vraisemblable.

Opéra-comique : imitation exacte des acteurs ; discrétion dans la caricature.

Parfaite liberté des gestes qui ne mettent en relief que leur propre exagération.

La convention est tellement insistante, qu'elle devient absence de convention.

Illusion d'une délivrance des gestes et du corps ; les corps ne posent plus même sur le sol. Ils ébauchent et développent en l'air les gestes de la terre.

Absence de pesanteur : les membres font des mouvements qui n'ont plus qu'une valeur allusive.

Beauté très voisine des ralentis : le geste pris comme une écriture.

Ces marionnettes nous restituent exclusivement le pantin enfermé dans tout acteur de cirque, de théâtre et de café-concert. *Mais cette liberté est ici sans motifs.*

Le geste, dépouillé de tout contenu spirituel, n'est plus qu'un tissu de mouvements inégaux ; l'ordre que

chaque personnage, par sa simple contexture, représente, sert ainsi à inscrire le désordre.

Utilisation des corps délivrés de toute loi autre que celle de leur inévitable unité ; en vue d'un simple déroulement de rythmes. Et l'on éprouve, à travers ces petits corps sans densité, par une analogie flagrante, l'impression de la fièvre des corps que plus rien n'alourdit.

C'est la réalisation parfaite des efforts de toutes les sortes d'acrobaties.

Chaque personnage est identifié à ses gestes les plus conventionnels qui deviennent l'image de la liberté ou sa caricature.

Je regarde la salle. Je remarque que tous les gens dits : mûrs, sont surtout ceux qui n'ont pas eu le temps de rester jeunes, absorbés qu'ils étaient dans leurs occupations temporelles. La jeunesse pour durer a besoin de loisirs.

Désinvolture. Personnages se prenant au sérieux ; de l'exagération et de l'irréelle répétition des gestes résulte une prodigieuse réalité, celle du cinéma : l'irréalité du réel ; à moins que ce ne soit la réalité de l'irréel.

J'étais tout près de la scène. Je vais au fond : l'effet tombe. Ces marionnettes n'agissent donc que par leurs nuances les plus imperceptibles. Ce n'est pas

leur masse, ni leur mouvement qui fait rire ; c'est leur minutieuse attention à vivre dans la conformité à leurs modèles humains. Elles livrent, en en faisant la caricature, le ridicule de l'automate en qui se réduit celui qui joue sa vie et se regarde vivre au lieu de vivre : le maniaque qu'est tout homme satisfait de soi.

C'est par la répétition inlassable et comme délirante des tics les plus conventionnels des acteurs et des hommes que ce théâtre atteint à toute sa grandeur.

Lundi.

L'Inondation, film de Delluc.

Schématique, malgré le découpage parfois étonnant. Ce découpage n'est pas celui qui convient à un drame psychologique. Je songe à *la Chair et le Diable* si inférieur à ce film et tellement plus cinématographique : c'est que l'histoire y est surtout exposée en gros plans.

Ce qui concerne l'âme ne souffre pas le langage habituel des membres, des gestes, des paysages et des corps. La concentration est exigée. Seules les réactions des visages suggèrent le drame qui dépasse les individus.

Si les individus sont peints en corps, le drame disparaît derrière eux. C'est pourquoi il n'est possible de réussir un film psychologique qu'en en faisant l'histoire d'une force invisible et constamment présente, au delà d'yeux et de bouches qui souffrent.

Mardi 24.

Ce que les gens — et surtout les femmes — appellent amitié, c'est l'amitié sentimentale qui consiste à souvent se voir quand on est voisin; et à beaucoup s'écrire quand on est éloigné. Ils ne comprennent absolument rien à l'amitié spirituelle. Ils l'appellent absence d'amitié, égoïsme, orgueil. Ils ne voient pas que les seuls éléments de leurs amitiés sont précisément l'égoïsme et la vanité. Et quel moyen de le leur faire comprendre? Ils en sont au stade des serments éternels et s'étonnent, chaque fois que ça craque, que ça ait pu craquer. Et ce serait folie d'essayer de s'entendre avec eux. De la meilleure foi du monde ils sont certains d'être les plus aimants. Il n'y a même pas moyen de discuter. Et si on leur dit qu'on les aime mieux en priant pour eux qu'en perdant avec eux son temps en bavardages, ils vous regardent avec ahurissement et comme un hypocrite.

Je disais qu'ils en étaient au stade des serments. Ils en sont à celui de la vue, de l'ouïe et du toucher. Il faut, quand on tend soi-même à la spiritualité, les avertir qu'ils n'ont rien à attendre dans le sens où ils cherchent. S'en rapprocher; les laisser approcher; croire qu'on pourra s'entendre, ne risque de provoquer bientôt qu'une hostilité mutuelle. Et comme il n'y a aucune raison pour qu'il en puisse jamais aller différemment, il faut se garder d'eux et les préserver de soi-même. Entre ce que le monde appelle amour et ce que l'on appelle

amour en Dieu il n'y a de commun que le nom.

Mais quand une sentimentale approche d'un spirituel et se met à l'aimer, alors elle fait jouer, avec une inconsciente et grossière habileté, le chantage : « Si tu me quittes je ne chercherai plus Dieu et tu porteras de mon incrédulité le poids. » N'ayant ni la moindre idée d'être pour rien dans les influences que je puis exercer, ni le moindre goût à sacrifier la recherche de Dieu pour la provoquer sentimentalement chez autrui, ce genre d'argument est de ceux qui aboutissent le plus sûrement en moi à l'opposé du but que la sentimentale se fixe en l'employant.

Il me répugne doublement qu'on tienne à moi quand on me fait comprendre, même sans le vouloir, qu'on ne cherchait Dieu que pour me plaire. Le sacrilège se mêle au sentimentalisme. Et je retrouve, avec plénitude, ce qui m'a toujours répugné chez la femme amoureuse : cette âpre volonté de mettre, comme disait Cézanne, le grappin sur l'homme. Cette âpre énergie à marquer son empreinte sur l'esprit qu'elle a visé. La revanche de la faiblesse par la flétrissure de la force. La victoire du sentiment sur l'esprit, victoire que la ruse permet seule de remporter. Ces femmes se mentent à soi-même quand elles parlent d'aimer.

D'autres s'attendrissent sur elles-mêmes avec une complaisance qui n'est due qu'à Dieu. Et elles nomment amour cet obscène attendrissement. Si, de plus, elles sont malheureuses, ceux qui se refusent à les suivre, elles les jugent durs et sans pitié : ils ne sont pas « du Christ » !...

On est scandalisé de l'importance exclusive qu'elles

confèrent à leurs moindres chagrins. Oubliant la vraie souffrance humaine dont la leur est une contrefaçon, le christianisme, pour elles, c'est cette écœurante fadeur qui soulevait, à juste titre, le cœur de Nietzsche et de Rimbaud. Si elles s'installent dans l'Église, c'est pour y trouver un dérivatif à leur mélancolie. Elles ne soupçonnent pas ce que ce peut être de dépasser sa souffrance et de consentir, par amour de l'ordre universel qui est l'Amour, à faire taire ses besoins les plus individualisés. Elles ne connaissent de sacrifices que ceux qui leur permettent de mieux jouir des élus — trop humains — de leurs cœurs.

A quoi bon argumenter avec les gens? Aucune parole ne porte; c'est la sainteté qui convertit. Le meilleur moyen que nous ayons d'aider les autres, ce n'est pas en vivant de leur vie ni en nous efforçant de leur faire comprendre ce que nous entendons par la foi et par Dieu. C'est de réaliser Dieu en nous. Nous porter à notre perfection, voilà notre seule voie pour aider les autres.

Les âmes sont impénétrables à leurs paroles mutuelles. Bien mieux, se livrant à peine à travers leurs paroles elles ne réussissent qu'à s'aigrir réciproquement. Par contre, elles commencent à s'étonner quand elles voient une autre âme vivre. C'est le commencement de leur salut que de découvrir cette réalité et sa joie authentique.

Le seul moyen que nous ayons de redresser l'erreur, c'est donc de la chasser de nous et de nous identifier le plus étroitement à la vérité. Cela choque notre très actuel besoin d'agitation, de croire que l'activité véri-

table et la plus universellement salutaire, ce soit la contemplation. Il y a là de quoi faire s'esclaffer les gens sérieux. Et, tout de même, il est indubitable que le fait, pour un individu, de se surmonter, lui vaut une puissance fécondante qui s'étend autour de lui selon de merveilleuses progressions; tandis que toutes les éloquences du monde n'aboutissent qu'aux oreilles de ceux qui les écoutent.

C'est cela que je sens toujours lorsque je doute de l'efficacité de la parole. Je ne crois à la parole que si elle est l'expression d'une unité vivante réalisée par un individu. Toute autre pourrait aussi bien être différente de ce qu'elle est ou ne pas être. Celle, au contraire, qui procède d'une âme perpétuellement informée par Dieu a en elle une puissance dynamique infinie. Elle n'a même pas besoin de se formuler. Le silence déjà l'exprime.

Si la plupart, quoique s'agitant, n'agissent point, certains, sans bouger, transforment le monde autour d'eux et leur influence, par ondes successives, se propage au loin.

C'est par là qu'on commence de comprendre la réalité de la prière.

Il me semble être encore sur le seuil entre-bâillé d'un monde obscur où l'on pénètre pieds nus et quand les yeux sont déjà purs. M'y enfoncerai-je jamais?

A partir d'une certaine profondeur on s'aperçoit que le monde est à l'envers et parle un langage qui est le reflet inversé du langage. Et sans doute est-ce là ce qui lui vaut son absence d'efficacité dans le bien, sa toute-puissante faculté de négation désorganisa-

trice et de destruction de la joie. Il faut donc convenir que toute parole est puissante. Qu'il y a en toute parole une charge explosive. Mais que, selon qu'elle procède de l'âme en voie de perfection ou de l'âme veule que son détenteur néglige et n'entend pas, elle engendre la joie ou la détresse — la foi ou la lâcheté — l'amour spirituel ou le désir insatiable de la sentimentalité. Avec quelle prudence nous faut-il donc traiter cette sublime puissance, alors que nous en disposons (comme d'ailleurs des énergies les plus riches de la terre) avec une si périlleuse insouciance que par elle nous brouillons tout.

Mais cela revient toujours à ce que je me disais : qu'il faut, pour rectifier autrui, d'abord se posséder soi-même ; et que l'on n'y parvient qu'à force de se retrancher du périssable et de l'accidentel.

Le silence dans le Christ est une forêt fourmillante. C'est l'Océan où toute la nature vient puiser. Mère féconde et source de l'amour. Quoi d'étonnant si ceux qui ne connaissent pas l'éloquence rectificante du silence, rient de la prière comme d'une trop facile échappatoire ? Ils demeurent sur le plan où je me trouvais naguère quand je doutais, en raison de l'exiguïté du corps humain, que l'homme fût doué devant Dieu de l'éminente dignité que la religion lui reconnaît. Comme si un brin d'herbe n'était pas aussi admirable qu'une étoile, ainsi que, naguère, Maritain me le faisait remarquer.

La grosseur des choses est sans rapport, ni à l'ordre de leur grandeur, ni à l'intérêt que Dieu leur porte. Et, de même qu'un brin d'herbe exige du Créateur pas plus d'effort mais autant d'amour qu'une étoile,

les mondes infinis que notre esprit comporte nous éclairent sur le spécial amour de Dieu pour nous, bien mieux que ne peuvent nous dissuader d'y croire notre animalité physiologique et la contingence de notre corps. La prière d'une paysanne qui marmotte avec beaucoup de ferveur les *Ave* de son chapelet est sans doute très proche de Dieu.

Nous sommes toujours trop portés à confondre le monde de la qualité et celui de la quantité sur qui l'autre s'appuie mais auquel il ne se réduit pas.

La force spirituelle et morale contenue dans notre petite chair est incommensurable avec elle.

Il faut nous y résoudre : notre humanité nous dépasse infiniment. Et nous sommes tenus par notre grandeur à tout ce qu'elle exige. Pas seulement à des devoirs les uns envers les autres ; réduits à eux, nous n'engendrons bientôt que rivalité et que haine : il nous faut pratiquer effectivement notre subordination.

Notre grandeur, qui est vraie, nous force à nous soumettre. Nous sommes préposés à nos paroles. Nous sommes les gardiens de notre verbe. Et si tout nous sollicite au désordre et à l'anarchie, c'est que nous nous interrogeons avec une vigilance imparfaite. Nous avons laissé s'obscurcir toute cette partie de nous sans laquelle nous ne serions pas. Il nous faut retrouver notre sens pour restituer aux mots dont nous sommes chargés leur efficacité et leur éclat. Nous sommes les seules créatures que le mauvais usage de la liberté ait jetées dans l'inquiétude et l'illusion. Mais nous sommes aussi les seules à qui il soit donné d'adorer Dieu librement dans leurs corps et par leurs voix.

La rectification de la nature, voilà donc à quoi il nous faut nous employer. Nous sommes dans la dualité. Et le réel et l'apparent s'y contredisent.

Il importe donc au plus haut point de choisir.

En l'absence de la suprême révélation, les Hindous déjà, qui détiennent l'une des voies royales de l'âme, avaient su choisir. Mais l'infidélité du monde européen a plongé celui-ci dans une nuit dont les païens n'approchent pas. Il suffit d'écouter, avec un peu d'attention, parler la plupart des Occidentaux. On est épouvanté de les découvrir à l'extérieur d'eux-mêmes, à l'extérieur de leur réalité qu'ils ignorent. Leurs existences tournent dans un vide effroyable et leurs paroles sont creuses. Tout en dépréciant la vie, ils ont pris la vie pour fin. Ils se sont peu à peu réduits à leurs sens. Leurs paroles s'échappent d'eux comme des vents.

Nous avons trop oublié que nous sommes jetés dans un univers où la faiblesse est la plus forte, où rien de grand ne peut se faire que par le consentement à la faiblesse et son exercice multiplié.

L'apparence de la faiblesse nous arrête et nous trompe. Elle dissimule les plus formidables puissances.

La faiblesse qui se croit forte est impotente et vaine. La faiblesse qui, se sachant telle, consent à son effacement, s'exalte d'autant. Dieu n'y résiste pas. Il s'y engouffre. Il la déborde. Il l'inonde, jusque dans ses souffrances, des grâces de la lumière et de l'indubitable joie. Il faut donc, sinon prêcher la faiblesse, la confesser et la vivre.

Paroles de faiblesse, silence. Voix adorable de la prière dans la solitude intérieure. Dieu veille.

Il suffirait donc de se taire...

Le royaume de Dieu n'est ni à ceux qui possèdent la terre, ni à ceux qui pleurent de ne pas la posséder assez. Il est à ceux qui n'ont le sens d'aucune appropriation naturelle. S'il s'agit là d'une compensation, ce n'est pas au sens où les hommes l'entendent.

La souffrance n'est pas bonne seulement parce qu'elle est la souffrance. Elle l'est aussi parce qu'elle nous sépare du monde. Elle met entre lui et nous un infranchissable précipice.

Jeudi 27.

ARRIVÉE A AVIGNON.

Musée Calvet.

Objet de la peinture : extraire la poésie de la chose représentée.

Tangence de la poésie de l'objet et de celle de l'auteur.

Je découvre la grandeur de Chassériau dans sa *Nymphe endormie*.

Le premier devoir d'un artiste, c'est évidemment d'être un bon technicien. C'est même son seul devoir, à condition que cette perfection technique soit vraiment une perfection, c'est-à-dire ne s'arrête pas à soi. Un peintre n'est un technicien parfait que si sa technique exprime immédiatement le spirituel. Si elle est l'affleurement sans défaut de l'amour dont il doit être possédé.

Vendredi.

Aiguesmortes.

Étonnante découverte : sur la bande de terrain à demi mêlé d'eau, des enfants s'amuse à la balle et crient, un cheval passe au milieu d'eux. Trois vieillards chauffent leur dos au soleil. Et, sous un ciel absolument intact, sous cette douce chaleur qui dore plus qu'elle ne brûle, le long mur jaune et massif, le rempart rectiligne et pesant se détend.

A la limite du ciel et du marais, les grandes pyra-

mides de sel ; avec les grues qui se détachent auprès d'elles, légères sur l'unique élément où le sol, le ciel et l'eau se mêlent.

Grau du Roi.

A peine débarqué, le souvenir de Chioggia me revient. Et pourtant le Grau du Roi est aussi silencieux que Chioggia est bruyante alors que, d'abord, j'avais cru trouver dans le silence de ce lieu la raison de sa beauté. Mais Chioggia et le Grau sont également des lieux où la terre vient mourir, où toutes limites s'effacent. Cette ambiguïté dans la précision de la lumière les rapproche, plus que la différence du bruit au silence ne les sépare. La même paix s'y dégage. Le silence n'est donc pas ce qui l'engendre mais, dans la lumière verticale et crue, dans la douceur de sa pureté, cette absence de contrastes, cette intime contiguïté où les plans les plus nets se rencontrent et se fondent.

Les éléments entrent ici en fusion, sans rien abandonner d'eux-mêmes. Sérénité du bord imprécis de ces eaux.

Seuls les voiliers, encore attachés au rivage, évoquent l'idée d'une forme animale. Grands oiseaux qui se balancent au milieu d'un univers indéfini.

Arles, Saint-Trophime.

Lassitude? Changement de point de vue? Ma curio-

sité des choses a baissé. Je ne me sens plus, pour elles, un intérêt si passionné. C'est comme si, ayant en moi mieux que la beauté, je ne pusse plus me prendre à la beauté.

Étrange impression d'être désormais à l'extérieur des raisons de me plaire au spectacle du moins d'une belle œuvre plastique. A l'extérieur? ou tellement à l'intérieur que la beauté ne m'apparaît plus qu'un élément superflu? Je ne parviens plus à chercher la beauté pour elle-même. Une plus importante sollicitation me détourne de regarder pour regarder, d'entendre pour entendre. Je commence à comprendre la remarque de Claudel, qu'il n'allait jamais nulle part sans une raison vitale. La curiosité des choses, bien qu'elle me tienne encore, puisque c'est à elle que je dois d'être aujourd'hui sur les chemins, que c'est à elle aussi que je dois de sentir tant d'obstacles à la possibilité d'une réclusion définitive, tout de même n'est plus vitale pour moi. Et j'avais beau me proposer, hier, de vérifier, spécialement à Arles, l'hypothèse que je faisais : de l'art comme révélateur de toutes les poésies contenues en puissance dans les êtres vivants — devant ces belles formes de la nef je me sens désemparé. Que m'importe encore d'interroger les formes, maintenant que je connais un plus substantiel amour caché dans mes entrailles et qui exige de moi le perpétuel effort de me détruire assez pour lui donner audience.

J'étais venu ici découvrir la beauté, remettre mes pas dans mes pas et, tout en ranimant mes souvenirs, ranimer celui que je fus lorsque je vins ici pour la première fois. Mais je m'aperçois, par cette rencontre avec mes souvenirs effacés, que rien, ni mon propre sou-

venir, ni la mélancolie possible de le ressusciter, ni l'ivresse attendue, ne me touche au milieu de ces beautés.

Je n'aime plus tant, mon Dieu, les œuvres des hommes, dont ma jeunesse s'enchantait, que le mobile spectacle des grands personnages élémentaires entre qui vous faites se jouer le jeu incessant de la terre. Mais surtout je perçois le sourd appel d'une joie plus complète, l'annonce d'une grandeur si haute que toutes les grandeurs humaines ne m'en sont plus qu'approximations dérisoires ; l'avertissement d'une silencieuse plénitude qui me met en garde contre toutes paroles et toute réalisation matérielle. Je rêve d'une permanente possession par la joie auprès de quoi ces grandeurs qui se proposent à moi disparaissent. J'en rêve ? j'ai la certitude de sa proximité. Et que mon être est fait pour elle.

J'écris cela dans la nef de Saint-Trophime. Je lève les yeux. Les énormes piliers blancs ne me prennent plus jusqu'à l'âme. J'ai besoin désormais, pour sentir monter du fond de moi cette joie que, jadis, ignorant encore sa future altitude, je m'imaginai, follement, éprouver par l'entremise des formes créées, j'ai besoin pour la sentir monter et grandir du fond d'un esprit qui ne se distingue plus du cœur, du fond d'un être si uni qu'il se réduit à sa joie, la communion au Corps de mon Seigneur et cet effondrement de toutes mes forces dans l'Incréé qui le submerge.

Tandis que, naguère, les joies de mes sens se transmettaient à mon cœur et me proposaient leur fallacieux enivrement, plus rien d'extérieur à présent ne

me pénètre. Après de cette souterraine invasion de moi-même, rien ne me vaut plus qu'une satisfaction dont je mesure en même temps la précarité ; rien ne me comble plus ni ne m'émerveille. La grandeur des beautés les plus hautes, je la trouve figée, mesquine et dérisoire.

En parcourant les nefs de l'église, je me le répétais : la beauté ne m'intéresse plus. Il est vrai que tant de tableaux, de sculptures ont cessé de me parler.

Et pourtant, me voici dans le cloître : la participation du soleil qui brûle toute la cour, l'effritement des statues qui doivent, à cette apparence de mourir, une vie plus touchante, tout cela me saisit de nouveau avec une force imprévue.

J'aime donc encore certaines formes de la beauté ? Celles, sans doute, qui prennent une part active à la louange de Dieu. Oui, je crois que c'est là le point : je ne supporte plus la beauté qui se propose à soi-même sa fin, quand même elle aurait été d'abord consacrée. Il me faut la réalité présente de cette consécration et de supputer encore, à travers elle, la présente réalité et le sacrifice de celui qui l'édifia.

Peut-être le sentais-je mieux dans la petite chapelle des Alyscamps aux colonnes énormes et noires que dans Saint-Trophime, comme si la vétusté des premières, ce qui y adhère encore de puissance et de temps, me parlât seule avec éloquence.

Je me confirme dans cette impression en tournant tout autour du cloître. Les vieilles statues du douzième siècle me touchent plus que tout. La notion de beauté, telle que je me la formulais autrefois, ne vaut plus.

Et je n'aime plus, comme naguère, jusqu'aux blocs les moins dégrossis par des mains primitives ; parmi les formes créées je n'aime plus qu'eux. Toute œuvre trop parfaite me rebute. Non, ce n'est plus la perfection dans la beauté que je recherche, c'est uniquement l'effort sensible de l'âme aux prises avec la matière. L'exclusive connaissance de la matière, la technique réaliste trop sûre, donnent aux œuvres, même les plus humbles, une apparence vaniteuse qui me paralyse bien plus que leur perfection ne m'exalte. Je n'aime plus qu'un art élémentaire, les formes d'un esprit encore enraciné dans la terre. Ma conception de la vie se complète ainsi peu à peu dans une unité qui est celle de moi-même.

Architecture, plastique, poésie, j'ai besoin, pour m'y plaire, de sentir y vibrer, bien plus qu'une intelligence qui se connaisse, un esprit qui se sente encore aux prises avec ses éléments organiques.

Si, du plus loin de ma jeunesse, l'érudition me faisait horreur et si je croyais étendre cette horreur à toute connaissance, c'est que j'ignorais encore l'effort de l'intelligence consacrée. Ce qui, tout à l'heure, dans la nef de Saint-Trophime, m'empêchait de m'abandonner à la majesté des piliers et des voûtes, c'était la trop sensible présence, derrière une restauration pourtant respectueuse, de ceux qui imposèrent à ces pierres la vaniteuse marque d'eux-mêmes.

Jusque dans l'art, je n'aime plus que l'effort de l'homme pour s'effacer et mourir, pour laisser parler, à travers lui, la matière et la forme. Une trop sûre connaissance de sa force entraîne avec soi trop de complaisance. Et c'est ce que je hais ; cela qui me

rend à présent les musées si détestables : la beauté s'y dissimule sous la vanité de la présentation. C'est cela qui me rend le tourisme odieux. Je hais la curiosité et le dilettantisme. Je n'aime plus que l'amour dans l'authenticité de ses efforts les plus puérils et les plus trébuchants.

Je me rappelle Paul Adam méprisant les efforts de Cézanne, parce qu'ils sont gauches. Taine incapable de comprendre la grandeur des Vierges byzantines. Ces hommes cherchaient dans les œuvres humaines la perfection du métier humain, le témoignage le plus haut de la force de l'homme ; quand je ne demande plus aux œuvres que de me livrer la trace d'une bonne volonté vivante, l'humble effort pour s'exprimer avec le plus d'involontaire poésie, un amour qui se méprise et s'offre dans sa fragilité. Je n'aime la beauté que périssable. Je ne la goûte que dans la mesure où elle trahit une émotion de mourir, l'humble grandeur de celui qui, se sachant pécheur et mortel, s'est fait le plus humble et le plus effacé.

La première condition de la beauté, c'est donc que les formes ne soient, d'aucune manière, éloquentes. Pas d'éloquence sinon celle qui, se connaissant telle, s'amuse de soi.

Ainsi le Bernin.

Mais pas d'inconscience dans l'éloquence ; défaut pourtant général entre l'archaïsme et l'art baroque.

Consentir à son propre mystère ; et, si l'on pousse plus loin l'analyse, que ce ne soit que pour reculer

l'explication. Mais ne jamais croire qu'on l'a trouvée ni qu'on la livre.

L'ennemie de toute grandeur, c'est la satisfaction qu'on y prend. Bienheureux ceux qui pleurent.

Et pourtant, et pourtant la façade de Mansart est belle. Alors? Il y a donc à la beauté un autre élément que la simplicité pure. Ne serait-ce pas la perfection de l'ordre, qui signifie également la soumission de l'homme, son humilité acceptée? Ce qui est architecturalement beau devient insupportable en sculpture d'où, précisément, cet élément mathématique a disparu.

Tout de même, l'ordre mathématique n'est-il pas une contrefaçon — réussie — de l'ordre vivant?

L'air ahuri convient assez à la beauté.

La vraie régularité, c'est la répétition des formes *mais* avec d'innombrables variations presque imperceptibles.

La nuance est la vie de la forme. Viollet-le-Duc l'oublie. Tout restaurateur la supprime. Michel-Ange n'est grand que dans la mesure où il tremble. Michel-Ange sans tremblement, c'est Daniel de Volterra.

Joie, dans le musée lapidaire plein de pierres cassées, de trouver la gardienne entourée de ses fleurs. Des jacinthes, des giroflées, des narcisses, des boutons d'or, elle cultive tout cela sur ses tombeaux; et ces quelques taches de couleur mettent la vie où était

la mort. Tel est le plaisir de cette simple bonne femme, qu'elle entretient sous ses yeux l'éclat du printemps qui lui manque.

Dehors, le Rhône coule à pleins bords. Fleuve mobile et compact. Rivière élastique dans le circuit que sa large majesté déroule.

Un soleil harcelant.

Au loin, des arbres aux branches dépouillées.

Sur l'autre bord, une avenue de platanes émondés, étêtés, nus ; une petite ville de pierre grille sa blancheur sous le ciel.

D'une vieille rue, un phono nasillard se met tout à coup à chanter. L'eau, de la couleur des pierres du parapet, poursuit sa reptation silencieuse.

Quelques formes noires errent le long du quai.

Midi.

Le pays crépite.

On dirait que le printemps vient d'éclater.

Abbaye de Montmajour.

Arche étonnante ; seule sur le ciel entre deux monuments ruinés. Grandeur de cette ruine, comme du pan inachevé de la cathédrale de Sienna. Audace irréaliste et absurde : c'est elle qui me touche.

Des agneaux pleuraient dans la bergerie.

Les Baux.

Pays tel que je l'avais rêvé : une ville identifiée a

sa roche. L'écroulement des murs a fait disparaître ce qu'avait de trop humain la ville. Il ne reste plus que l'incorporation des fondements et ce qui, des maisons, était creusé dans la pierre.

Du chemin de ronde, que des pans de mur miraculeusement préservés bordent de place en place, par les larges fissures on plonge sur la plaine.

On découvre tout un vallonnement d'Alpilles roses du pied desquelles l'immense pays, à perte de vue, s'étend. Ce n'est plus qu'un dialogue de terre et de ciel. Comme, ici, celui du souvenir des hommes avec la pierre.

Par endroits, à travers un mur léger dressé à pic l'entre-bâillement d'une fenêtre inutile.

Impression de drame si le soleil n'animait tout cela en blancheurs joyeuses et bavardes.

On assiste à la lente transformation des pierres ravinées, des blocs dégringolés, en éléments d'habitations et en façades régulières.

Impression surtout de fragilité. On se sent à chaque pas menacé. On marche sur le vide. En même temps, il semble que ce soit pour avoir voulu utiliser indûment la construction naturelle, que l'homme en ait été chassé. Comme s'il ne fût pas permis d'achever humainement le travail de la roche.

Victoire élémentaire sur la présomption de l'esprit. Solitude de l'homme ; il ne peut rien imposer que de mobile et de fugace. Sa grandeur n'est point dans la pérennité de son audace, elle est dans la concentration humble et consacrée.

Le soleil baisse ; l'ombre de l'immense rocher dessine ses créneaux sur la plaine. Je regarde un point

tout à l'heure éclairé : le temps d'écrire une ligne, il est déjà dans l'ombre.

Le vent exquis que rien ne manifeste que son souffle, que rien n'accroche ni ne trahit, le vent délicieux rafraîchit mon visage tandis que ma nuque est encore brûlée par le soleil.

A si peu de distance de la terre je suis seul ici, mystérieusement introduit dans le colloque que le vent anime.

Champs immenses d'oliviers sur la plaine : ce sont les modulations de la glèbe. Au loin tout un village se serre et se chauffe. On découvre la communion humaine sitôt qu'on la domine un peu.

Les ruines que j'aime : celles qu'on n'entretient pas ; celles qui n'ont plus de formes ni de nom.

Paix du soir. Nous traversons des espèces de gorges que l'ombre a déjà envahies. A vivre depuis ce matin dans la lumière, j'avais oublié cette douceur. La voici de nouveau.

L'auto s'arrête au bord d'un bois de pins qui est en contre-bas de la route. Le regard y plonge.

Je voudrais me perdre dans son obscurité. M'étendre nu sur de la mousse.

Les Antiques au soleil couchant.

Par eux-mêmes ces monuments ne seraient rien. Mais, isolés au milieu de l'immense campagne, tout roses sous le ciel délicat, ils se dressent dans le soir comme des souvenirs pétrifiés : une présence humaine émouvante et pathétique.

Le vent souffle dans les oliviers et dans les pins. Auprès de ces concrétions immobiles, l'esprit se laisse bercer par les branches qui bougent.

Un peu plus loin, éclairés par le jour qui décline, les cyprès deviennent une tremblante lumière sur un fond de ciel rose.

Quelques trilles d'oiseaux. Le crépuscule, au milieu de l'odeur des pins et sous le vent qui souffle dans les branches, achève de s'insinuer.

Retour à travers la campagne crépusculaire. Progressive immersion de la terre. Les montagnes deviennent plus violettes, les cyprès plus noirs, les saules plus verts et plus tendres les trop rares filets d'eau.

Toute la campagne est parsemée de barrages de cyprès contre l'impalpable courant.

Nous traversons Saint-Rémy. Le soir tombe. Poésie de cette fin de journée ; poésie de la fragilité. De la souple voiture qui nous emporte, la fugacité de toutes choses s'accuse. Telle est la poésie qu'engendre l'exagération de la vitesse, de sentir, jusqu'à son extrême, la précarité de toutes formes vivantes. Et cela devient tout à fait sensible quand, traversant la Durance, nous voyons sur l'autre pont un rapide glisser.

Nous traversons Maillane, et nous y faisons halte parce qu'un homme y vécut qui donna parole à son peuple.

Immense Christ sur la place.

Graveson. Une Vierge de mauvais goût, mais enfin une statue de la Vierge nous accueille.

Comment me laisserais-je de noter les plus fugitives douceurs de cette soirée, la tendresse de cette fin de jour au début du printemps?

J'étais dans la voiture, le visage penché au dehors, recevant à plein, sur mes lèvres sèches, le vent frais où s'annonçait la nuit. Les montagnes avaient cessé d'être violettes. Toute forme, après s'être exaltée dans sa douceur, finissait pas se fondre dans l'uniformité de l'ombre presque dense qui tombait.

Des vieilles bavardaient sur le pas de leurs portes. Des charrettes rentraient. Sur certaines, pleines de fagots, de jeunes ouvriers nonchalants, allongés, fumaient, laissant leur cheval trotter à petits pas. Un homme, dans son jardin, achevait un matelas. Dans un champ, un paysan bêchait. Des enfants nous faisaient signe. Toute la terre s'apprêtait au repos. Et, longeant un mur, je vis, par trois fois, de l'autre côté, un ballon léger s'envoler sur le ciel rose et retomber, seul dans l'air vibrant, seule forme mobile mystérieusement suspendue.

Nous rentrâmes ainsi d'un long trait régulier, sans plus nous arrêter, comme on boit un breuvage rafraîchissant quand on a bien soif et que le temps vous presse.

Un cycliste courait par derrière, aussi vite que nous. Je me retournais et nous nous sourions.

Ah! je ne me laisserais pas de noter les imperceptibles détails qui remplissent la fin d'un beau jour. Et toute cette minuscule vie des villages que les champs

bordent et qui ne connaissent point le tapage des cités. Des champs les bordent. La nuit sera silencieuse et douce autour d'eux. En attendant, chacun prolonge sa journée ou se délasse avant la réunion du soir.

Mon Dieu, que cette existence, telle du moins qu'elle apparaît d'une rapide voiture qui court sur la route, sait me toucher au plus intime de mon cœur. Je sais qu'il y a des drames. Il y a surtout beaucoup de médiocrité. Et tout de même, pour celui qui, le soir, le traverse sans s'y attarder, un village n'est plus qu'un spectacle paisible et enchanté et qui remplit son cœur.

Poésie de l'adieu et de la fuite des choses.

*Je subis l'adorable entraînement du jour
Et, sans lui résister, m'abandonne à son cours.*

Samedi 29.

Visite au Palais des Papes.

Je sors toujours ahuri de ces visites à des monuments désaffectés dont on admire qu'ils aient servi.

Horreur de ne servir à rien. Je me le disais autrefois à propos de moi-même.

On ne les conserve pas quoiqu'ils ne servent plus à rien. On les conserve parce qu'ils ne servent plus à rien, bien qu'ils soient encore susceptibles de servir : c'est l'utilisation des restes en vue de la beauté. L'idolâtrie de l'œuvre humaine. Je la déteste. Le cadavre monté en épingle.

Le gardien rassemble les tickets d'entrée ; un mutilé présente le sien. « Vous êtes mutilé », lui dit

le gardien avec un fort accent. « Ah ! pauvre mutilé. Eh bien, gardez votre ticket en souvenir. »

Et pourtant il devrait savoir, puisqu'il fait faire, depuis vingt ou trente ans et chaque jour cinq ou six fois cette visite, que tout cela n'est pas bien sérieux. Mais non ! il est le premier pipé.

Dimanche 30.

Curieuse histoire et produite par un tel enchaînement de faits si minutieusement emboîtés et si imprévisibles que je suis bien obligé d'en attendre quelque conclusion. Je la note déjà pour mémoire.

Arrivé à B..., je demandai à la gare le nom d'un hôtel où descendre. J'oubliai de spécifier qu'il devait être assez proche d'une église. Celui où l'on m'envoya se trouvait être si voisin d'une chapelle d Carmélites qu'il m'était impossible de n'y pas aller. Messe vendredi matin ; mais je fus fort déçu de la précipitation du prêtre. Il n'attendait même pas que les réponses fussent achevées et avalait les signes de croix plutôt que de les faire. Je ne me sentais que trop porté à le juger et à le condamner. Tandis que, de l'autre côté de la grille et par opposition, la lenteur des chants me paraissait vraiment excessive. Enfin j'avais l'esprit si décalé que je ne m'étonnais qu'à moitié d'avoir le cœur si sec : je pensais que le peu d'onction du prêtre en était cause.

J'y retournai ce matin ; seul homme dans l'assemblée de fidèles. Au moment de partir, une tourière vint me demander si je n'étais pas l'ami annoncé par le Père J... (or c'était là précisément un reli-

gieux qui s'était beaucoup intéressé à *Moi, Juif*). Un instant désemparé, ne parvenant pas à comprendre comment ma venue à B... pouvait être connue alors que je n'en avais parlé à personne, je ne m'avisai qu'au bout d'un peu de temps qu'il était impossible que je fusse celui-là; d'autant que, jusqu'au moment où j'y pénétrai, je n'avais même pas soupçonné l'existence de ce Carmel. Enfin la tourière me dit qu'elle était chargée par la mère prieure de m'offrir à déjeuner. N'ayant aucun rapport avec celui qu'elles attendaient, je déclinai l'invitation. Elle insista tant que, pour ne pas lui faire de peine, je finis par me rendre. Après le café au lait j'appelai les tourières pour les remercier. Nous bavardâmes un instant. Soudain je m'avisai d'avoir pour ami le Père B... Il se trouvait que l'une d'elles l'avait soigné avant sa profession. Du Père B... nous arrivâmes à parler de sœur Marie de Jésus Crucifié. Les tourières me dirent que leur mère s'y intéressait, que d'ailleurs elle écrivait dans telle revue de spiritualité où elle ne signait pas, finalement qu'elle était la Mère T... (la seule Carmélite vivante dont j'eusse jusqu'alors entendu et fort abondamment parler) : celle même dont mon ami le Père B... m'avait autrefois, sans imaginer les échos que je recueillerais un jour de la mention qu'il m'en faisait, raconté l'étonnante histoire. C'est en effet aux prières de cette religieuse qu'il attribuait les invraisemblables bouleversements de sa vie intérieure, et il les lui attribuait avec d'autant plus de probabilité que, par une de ces coïncidences à ce point précises et fécondes qu'il faut bien y voir le dessein de Dieu, étant allé après sa

conversion, par hasard, au Carmel de P... et ayant passé là sa carte, la tourière, surprise, lui dit que la Mère T..., qu'il ne connaissait pas, et qui allait le recevoir, priait pour lui depuis dix ans ! C'est peu après qu'il se fit Carme.

L'histoire de ma propre rencontre avec cette Mère T..., si elle n'a pas jusqu'à présent abouti à tant de conséquence, ressemble du moins à l'histoire de cette autre rencontre par sa brusquerie inopinée, par une même étonnante, une même foudroyante fantaisie des événements.

Je l'attendis donc devant la clôture. Parlant ainsi pour la première fois ; et avec l'impression encore à peine réalisée d'une de ces conjonctions voulues de toute éternité pour des motifs dont l'énorme précision, en dépit de leur gratuité apparente, vous écrase.

Une voix douce s'éleva tout à coup sans que rien eût bougé. J'étais en présence de la Mère.

Déjà je suis bien obligé de tirer un premier enseignement de cette aventure ; et de m'avouer que, si j'avais le cœur sec et l'esprit prompt à juger, la faute n'en était qu'à moi-même, et que je suis trop enclin à faire porter aux autres la responsabilité de distractions qui ne sont dues qu'à mon irrégularité à appeler et à épier la grâce. Oui ! j'ai besoin, pour être noyé dans l'amour, de ne pas m'écarter d'une discipline continuelle, de me refuser à tout ce qui risque de la rompre. Hors de là, je suis aussitôt repris par mes faiblesses au point de retomber dans le goût du péché si bien que, si même je fais effort pour m'en

tirer, toute la joie qui, d'habitude, accompagne ma prière me fait défaut ; et je demeure comme hors de moi, incapable de sentir résonner la parole ni la présence de Dieu.

Depuis mardi, que j'ai quitté S..., la fréquence des tentations, la complaisance de mes regards, la dureté des jugements que je porte sur autrui, le lâche abandon à ma sensualité qui se fortifie de mes consentements jusqu'à me submerger, voilà où je reconnaissais les ennemis de mon Dieu et de ma joie, hostiles au point que je ne discerne plus, dans l'être que je suis, celui que, si récemment, j'étais ; et que, si je me force encore à faire des gestes pieux, c'est par un reste d'entraînement qui s'affaiblit, bien plus que par aucune motion intérieure.

Je sais — à n'en pas douter — que celui que je suis ainsi devenu existe moins que celui qui se rendait presque chaque jour à la chapelle du petit couvent, le cœur débordant d'amour, et l'esprit, de lumière. Que faire, sinon mettre plus de vigilance dans tous les gestes de ma vie ?

Sans la grâce qui peut tout, je retombe au plus bas de moi-même ; et cette grâce ne vient que pour couronner en moi le constant effort à me saisir et à me consacrer. Si je désire la joie, il me faut donc être impitoyable à mon plaisir. Si j'ai besoin de me livrer à Dieu, il me faut me refuser au monde ; et, tant que je serai malade, m'imposer cette discipline de refus et d'exclusions.

C'est pour cela qu'aujourd'hui j'ai demandé à la Mère de me mêler à ses prières. C'est cela que j'espère comme premier effet de son efficace intercession.

Il faut mourir au monde.

Je mesurais aussi cette nécessité, quoique d'une manière inverse, me promenant hier à travers cette Chartreuse en ruines de Villeneuve qui, entre tous les monuments dont ma jeunesse s'est nourrie, m'avait laissé un de mes plus inoubliables souvenirs. Je l'ai retrouvée, émouvante dans son silence ; d'autant plus émouvante que moins pareille à aucune autre et vraiment toujours à l'abandon, sauf en de rares endroits dont quelques malheureux ont fait leur gîte. Ruines à la fois mortes et vivantes, si différentes de ces vestiges auxquels trop de piété s'attache et dont on ne maintient qu'à force d'artifices l'apparence vidée.

Qu'y trouvais-je cependant ? Et au Palais des Papes, dont l'extérieur est d'une sévérité si propre à me toucher, à ces grands murs nus et presque sans fenêtres qui, hier, sous le soleil couchant, m'apparaurent vivants aussi et comme un grand corps de pierre inséré dans le jeu des forces de la terre ? Ni à ces ruines, ni à ce sublime palais, ni au *Couronnement de la Vierge* auprès duquel, depuis ma première visite, je rêvais tant de retourner, à rien d'humain je ne sais plus me prendre. Et si je m'efforce encore à visiter ces lieux, c'est par un reste de croyance en la nécessité d'un tel effort. Oui, je suis encore — dans cette phase de ma vie si étrangère à celle qui la précéda — mené par toutes sortes de mobiles qui agissaient alors sur moi et auxquels, si j'avais raison à ce moment d'en subir l'impulsion, je n'ai plus maintenant que d'innombrables raisons de m'opposer.

Le meilleur de moi est devenu le pire ; et, tandis

que je me développais en lui obéissant — à présent, mon esprit s'étiole à s'y soumettre.

Il me faut redresser toutes mes pensées, réformer tous mes actes, m'opposer à l'entraînement de mes longues habitudes. Et je prie Dieu de me délivrer enfin de ce reste de foi à d'anciennes idoles, de cette soumission à des idoles envers qui je ne garde qu'une espèce d'automatique dévotion. Elles ont cessé de me nourrir. Si j'y reste attaché, c'est malgré moi, et comme à la cause de mes plaisirs effacés.

Il me faut enfin m'en convaincre : ce monde, auquel j'appartenais, je n'en tire plus aucune subsistance.

Loin de regretter de n'y être plus sensible, il me faut m'en arracher.

Pour qui s'est approché de Dieu, les œuvres humaines sont contrefaçons de sa miséricorde. Voilà ce qu'il me faut me répéter pour me faire à une conception si nouvelle pour moi.

C'est aussi pour cela que, depuis que je prie dans les églises, leur beauté m'est indifférente. Ce n'est plus la perfection plastique que j'y cherche ; et je donnerais tout Michel-Ange pour cette atmosphère de recueillement qui me rend la petite chapelle à S... si chère.

Il me faut prendre substantiellement conscience de cette complète transformation des perspectives de mon esprit. Ne plus tarder d'en accepter toutes les conséquences. Il me faut faire l'intégral abandon de qui je fus.

Une fois de plus comme un benêt qui n'a qu'à se laisser faire.

Mais l'histoire de Sœur Marie, n'est-ce pas du cie

aussi qu'elle m'est tombée? Le dernier à qui il semblait qu'on dût s'adresser pour l'écrire.

Ne plus rien opposer à cette action de la grâce.

Me faire gloire enfin de ce dont les autres se défendent : consentir à être toujours manœuvré.

Plus j'y reviens, plus je m'étonne de la fréquente insistance des imperceptibles impulsions de la grâce. Je les remarque pour y obéir sans en comprendre d'abord la nécessité. Et, de même, toutes sortes d'obstacles en apparence indépendants de moi, se révèlent, après coup, comme mes résistances naturelles à la grâce.

Ne pas opposer d'obstacle ; ouvrir la bouche et se laisser faire.

Une plénitude qui ne soit pas l'intégralité des inclinations, mais la perfection des meilleures ; qualitative et non numérique.

Prendre parti contre moi.

Aller jusqu'au bout quoi qu'il m'en puisse coûter.

INVENTION DE LA CROIX

Les étendards du Roi s'avacent;
Voici que brille le mystère de la Croix.

(Liturgie de la fête de l'Invention
de la Sainte-Croix).

INVENTION
DE LA CROIX

Les évangiles de saint Mathieu et
saint Luc nous apprennent la date
de l'érection de la croix.
C'est le 3 mai 336.

INVENTION DE LA CROIX

Mercredi 2 avril.

Retour à S...

Si vite déshabitué des lieux que j'ai quittés, je retrouve celui-ci sans plus de plaisir que je n'en eus à découvrir les autres. Mais, ce matin, retourné à la messe dans ma petite chapelle.

Voilà donc pour quel lieu je suis fait. Hors de cet office pieusement célébré, pieusement écouté par l'assemblée des religieuses et des petites orphelines, plus que jamais je puis me le dire : Rien ne m'est rien. Mais cet office, du moins, si rien d'autre ne me satisfait, fût-ce partiellement, me comble avec plénitude. C'est ici que je me trouve et si délivré de moi que je m'y identifie à ma joie. J'ai besoin de ce recueillement autour de moi pour me recueillir et de la dévotion du célébrant pour n'être pas distrait de mon recueillement. Les prêtres négligents, quand même leur foi serait profonde, ne savent pas quel mal ils font par un regard curieux qu'ils jettent sur l'assemblée au lieu de le retenir pour l'accomplissement de leur office, par une désinvolture dont l'habitude les détourne même de se rendre compte et qui, si elle porte à l'ironie les esprits mal prévenus, paralyse aussi

l'abandon des âmes les plus prêtes à se donner. J'ai rarement vu, autant que dans le Midi, tant de négligence de la part des prêtres et, il me faut en convenir, je ne la supporte plus. Je sais ce qu'il y a de puérilement humain à m'arrêter aux gestes des prêtres; mais, tout de même, un fait comme celui auquel j'assistai, la seule fois que je me rendis à l'église de... pour assister à la messe, quand le curé, trop absorbé sans doute dans la pensée des touristes auxquels il avait hâte de montrer son Trésor, prononça le *Pater* au lieu de la *Préface*, quoique dans un tel fait Dieu trouve pleine mesure d'humiliation, il me dérouta au point de m'arracher à mon recueillement.

A B..., il en fut à peu près de même; et je n'oublierai pas de sitôt cette précipitation avec laquelle le prêtre recouvrait la voix de la religieuse avant que celle-ci eût achevé ses réponses.

Ici, rien de pareil. La dévotion avec laquelle les prêtres prononcent les paroles du sacrifice, le silence qui règne dans l'église, tout y favorise naturellement la méditation. Et celle-ci, n'ayant aucun effort à faire pour se maintenir, s'élève à tire d'aile au-dessus de la terre, plonge dans le mystère sacré, s'y enfonce, s'y rue, s'y engloutit et, oubliant jusqu'à l'acte qu'elle constitue, s'anéantit enfin dans l'amour.

Les prêtres, pour y être trop habitués, ne savent pas non plus combien leur médiocrité offense Dieu ni combien leur simplicité la plus naturelle aide les fidèles à le glorifier.

Enfin, de retour dans ma petite chapelle, je me retrouvai tel, presque défunt, que huit jours plus tôt

il ne me souvenait plus qu'à peine d'avoir été, mais si vite repris dans la marée de ma prière qu'il n'y avait plus moyen de douter, quoique là même je ne me reconnusse qu'à peine, que là seulement j'arrivais à mes sommets de ferveur et d'amour. Plus rien ne m'est rien que d'établir autour de moi cette atmosphère où, comme un apprenti nageur, je m'abandonne à ma joie. Plus rien, ni les villes inconnues, malgré ce désir qui me reprend encore, au départ de l'un ou de l'autre, de partir pour partir ; ni la curiosité des êtres inconnus, car je sais à quelles tentations me livre ma faiblesse sitôt qu'à moi-même je me livre. Et si, pour parvenir à la plénitude de ma joie, j'ai un si fort besoin d'être matériellement obligé de me concentrer, par quel démon me laissai-je convaincre quand, sous un futile prétexte, je romps mes liens.

Dans ce cœur, mon Dieu, où tant de pensées fugitives se succèdent et grandissent jusqu'à me faire croire à leurs réalités successives, à travers tous ces pays que je viens de voir, toutes ces tentations qui, naguère encore, étaient plaisirs, mais qui ne sont plus aujourd'hui que les douloureux témoignages de ma fragilité, les vivantes preuves de la présence en moi du démon que je hais, partout, Seigneur, et jusque dans le péché que pour ma plus grande humiliation vous avez toléré que je commette encore, jusque dans ce plaisir qui tourne comme un lait qui surit et, à peine accompli, me charge de son poids amer, m'occupe de son insolite présence, m'arrache à la pensée de votre amour, partout, Seigneur, où j'ai porté ces derniers jours mes pas, où que se soient levés mes impurs regards, et jusque dans le fond de

mes obscènes désirs, c'est cette image qui m'a poursuivi, que, tout au début de mon arrivée ici, par une de ces grâces dont vous accablez ma faiblesse, vous chargeâtes le Père d'évoquer devant moi. Et depuis si longtemps et malgré toutes les distractions de ces derniers jours elle ne m'a pas quitté. Je revois encore ce jeune prêtre, dont il me contait l'histoire parce qu'on venait de lui en apprendre la mort. Je le revois, tel qu'il dut être : debout devant l'autel après son oblation, quand tous les prêtres et toutes les religieuses et toutes les petites orphelines défilèrent devant lui et baisèrent ses mains jointes.

Mon Dieu, je me scandalisai jadis, dans la cathédrale de Florence, à voir de vieilles femmes baiser, malgré lui, les mains du prédicateur qui venait d'abandonner la chaire. Je me suis scandalisé ne voyant dans ce geste que ce qu'alors j'y pouvais voir : le signe d'une idolâtrie que, sans connaître Dieu, déjà je détestais. Mais, maintenant que je vous aime et que je sais ce que c'est que de vous servir (car je sais, moi, ce que c'est que de vous trahir), quelle est ma joie de penser que des hommes vous dédient toutes leurs occupations et toutes les minutes de leur vie, que du moins quelques-uns sont tels et que, si même ils en sont indignes, le sacerdoce, au-dessus d'eux, existe, et qu'ils le manifestent en dépit de ce qu'ils peuvent devenir. Oui, Seigneur, rien ne m'est plus doux à présent que de penser à cet hommage que rendait votre peuple chrétien en baisant ces mains qui venaient de vous être consacrées. Car cette oblation, d'abord, signifiait que rien de ce corps n'appartenait plus au possesseur de ce corps et que, de ces mains consa-

créés, il n'avait plus le droit de faire pour son plaisir aucun usage.

Voici mes mains, Seigneur. Vous savez comme elles sont impures et promptes à vous trahir. Et ce ne sont pas les remords qui m'épargnent ; mais, dans l'usage que j'en fais, ma trahison ne m'apparaît que lorsqu'il est trop tard pour la priver de sa réalité. Et la confession, sans doute, efface l'offense qu'elle constitua, mais elle ne peut plus l'empêcher d'avoir été et de marquer encore, quoique d'un signe pâli, une minute à jamais ineffaçable de ma vie.

Voici mes regards, Seigneur ; et vous savez combien de fois par jour, quand les occasions s'en présentent, je les porte où vous m'interdisez de les porter. Et je sais qu'aussitôt, comme par un déclenchement automatique, à ce furtif plaisir l'amertume de perdre votre présence aussitôt correspond. Mais cela ne m'empêche guère, à peine rétabli le contact avec votre miséricorde, de recommencer de vous être infidèle en les portant encore où mon faux plaisir les convie.

Voici mes lèvres, Seigneur. Il est vrai que depuis quelque temps elles sont moins inconstantes, mais c'est que vous les avez mises à l'abri des séductions. Et si, désormais, la pensée de leur impur usage me fait horreur, je ne jurerais tout de même pas que dans un instant le démon ne me dérobe de nouveau cette horreur et qu'il ne fasse luire le charme oublié qui, jadis, faisait sauter mon sang et me transportait avec une sauvage frénésie.

Voici tout mon corps, Seigneur, dont je suis responsable, au point que le moindre manquement qu'il

commet désarçonne mon âme. Il est malade, Seigneur, et indigne de vous servir dans l'activité d'une perpétuelle contemplation. Votre serviteur est malade, mon Dieu, et ce n'est pas une suffisante humiliation que cet obstacle à vous être consacré m'impose. Il faut encore qu'à la maladie j'ajoute le péché. Mon Dieu, délivrez-moi de ce qui m'empêche de toujours vous aimer.

Il est vrai, mon Dieu, que voici ma voix. Et elle, du moins, je sais qu'il lui est désormais impossible de proférer des paroles qui vous offenseraient. Hélas ! je m'engage déjà au delà de mes forces et, si l'impureté ne prend plus son dans ma gorge, n'est-ce par contre de cette langue que naissent tant de mots malveillants qui m'accablent encore ? C'est de là que s'élèvent tant de jugements téméraires, tant de condamnations contraires à votre douceur. Et rien ne me sert pour les réprimer, ni la connaissance que j'ai de ma faiblesse, ni l'horreur de ma lâcheté.

Mon Dieu, où que mon attention se porte, sur quelque partie de mon corps, je trouve, plus qu'il n'en faut, d'amour-propre pour vous offenser. Je suis un corps qui s'aime jusque dans les apparences de se haïr. Mon Dieu, je me déteste et je voudrais me fuir. Mais je suis attaché à mon corps et, quoique rien ne me soit plus rien, je sais qu'à la moindre défaillance je m'engage moi-même, en dépit de vos avertissements et de cette juste crainte que je ne puis nourrir de ma damnation, dans les plus répugnantes horreurs où le simple amour de vous devrait suffire à m'empêcher de retomber.

Mon Dieu, je pèche beaucoup par pensées et par

omissions, par actions et par paroles ; je suis si facilement la proie du pire de moi-même qu'il faut, pour me sauver, que vous me sauviez malgré moi. Que puis-je, Seigneur, que de vous invoquer et que de dire : Seigneur ! Seigneur ! comme vous reprochiez aux pharisiens de faire. Je suis un pharisien, mon Dieu, et je suis devant vous et je ne sais que faire. Et si même j'étais guéri aurais-je le courage de couper les amarres qui m'accrochent au monde ? Et, quoique jusqu'à la plénitude de ma joie en dépende, aurais-je la force, mon Dieu, de m'engager à jamais dans une voie qui exclut toutes les autres et qui exige une perfection si constante ? Et quand même je sais qu'elle seule me sollicite et que les autres ne me sont rien, me donnerez-vous la grâce d'une telle préférence ?

Mon Dieu, il n'y a rien à faire à présent que d'aspirer à vous être consacré. Quand le moment viendra, peut-être m'en donnerez-vous la force.

En attendant donnez-moi l'espérance pour que je puisse au moins me supporter.

CHEMIN DE CROIX

*Vendredi.**Première station.*

Il faut à la fois un amour infini de Dieu en Jésus-Christ pour l'homme, et le plus grand amour possible de son humanité pour Dieu ; sans quoi ni Dieu ne serait apaisé — ni l'homme rédimé.

Deuxième station.

J'avais tort de croire qu'il fallait que Jésus fût privé de Dieu. La torture qu'on lui infligeait, il fallait que Dieu même fût présent pour la subir. Il fallait que Dieu fût chargé de la croix dont Sa toute-puissance s'imposait de souffrir.

Troisième station.

Dieu, qui pourrait nous anéantir, supporte plutôt de souffrir ; tant il est vrai qu'Il est l'Amour. Il est présent dans les tortures du Christ pour leur donner leur valeur infinie.

L'Amour n'abandonne pas Jésus. S'il ne lui rend pas jusqu'à la fin sa présence sensible il est tout de même là pour souffrir. Le Christ homme souffre sans recevoir secours du Christ Dieu. L'Infini se réduit au néant ; et l'homme élève son néant en une oblation d'une valeur infinie.

Quatrième station.

La créature compatit à la souffrance du Christ par la seule contemplation de son mystère.

Sanctification de la souffrance humaine par la communion spirituelle.

Cinquième station.

Sanctification de la souffrance humaine par la par-

ticipation matérielle à l'Amour souffrant. Tout homme, peut-être, sera sauvé qui a eu un vrai mouvement de compassion pour la misère.

Ici, il y a la charité de Simon, charité même forcée. Il y a surtout la charité du Christ qui bénit Simon pour un simple geste qu'il a fait.

Dieu nous revaut nos actes au centuple.

Inconcevable communication de l'Amour.

Sixième station.

L'Amour laisse sa trace entre les mains des hommes.

Il prévoit leur incrédulité.

Septième station.

Progressif délaissement de Dieu par Dieu.

Huitième station.

L'Amour s'effraie non de mourir mais des conséquences de Sa mort pour ceux qui l'ont condamné.

L'Amour reste l'Amour non pas seulement jusqu'à consentir à son oblation, mais jusqu'à s'affliger de ce que cette oblation comporte de dangers pour ceux qui le haïssent.

Il épuise en quelque sorte toutes ses raisons et toutes ses possibilités de souffrir. Ses souffrances matérielles et apparentes sont les moindres.

Neuvième station.

Jésus s'abandonne lui-même. Le Christ Dieu livre le Christ homme à l'infini de ses souffrances et le prive de la consolation de son secours.

A partir de maintenant Jésus n'est plus qu'une plaie vivante. On ne peut concevoir à quel point il a pu se réduire en souffrance, la devenir.

La chair et l'âme humaines assument alors un sacrifice égal au péché originel quand elles se privèrent

volontairement de l'union divine. Notre nature se redresse par une réparation égale au crime.

Dixième station.

Le second Adam retrouve la nudité du premier avant la chute. La rédemption commence avant la crucifixion. L'homme rentre au sein du Père par le dépouillement absolu que la souffrance a rendu possible. Tout ce que Jésus souffre désormais est de surcroît. Il l'endure par un excès d'amour qui le porte à s'humilier jusqu'au point de faire douter de lui.

Onzième et douzième stations.

Maintenant Jésus est incarné dans le bois de la Croix. Il n'est déjà plus que la matière rédimée et rédemptrice. Sa souffrance ni son humiliation n'étaient plus susceptibles de s'accroître. Il fallait seulement pour que tout fût accompli qu'il s'anéantît jusqu'à incorporer sa souffrance à l'instrument de sa Passion. La Rédemption qui était gagnée par le second Adam, tête du genre humain, s'applique individuellement à toute créature qui lui correspond par l'acquiescement à la Croix.

Dieu s'identifiant au bois qu'il a créé, lui communiquant sa vertu. Transformant en lui ce bois comme il a transformé le cep et le chaume, le pain et le vin.

La nature est redressée. Le crime devant les hommes cesse, par la foi, d'être péché, et le larron est rédimé pour un simple mouvement de son cœur.

Dans le silence de Dieu l'homme a réintégré son ordre, par un sacrifice que celui d'Abel, d'Abraham et de Melchisédec préfigure.

Le cœur de l'homme n'est plus distinct de son offrande ; son corps est un bois qu'il brûle en l'honneur de la majesté divine.

Les principes mâle et femelle dans leur double virginité sont réordonnés l'un à l'autre grâce à l'adoption de Jean par Marie.

Mais pourquoi ce fiel de la fin, sinon pour marquer que le besoin sensible le plus élémentaire doit s'oublier lui-même et consentir à ne trouver aucun apaisement sensible.

Tout est donc *rendu à son essence*. La soif même n'est plus apaisée que par Dieu. La nature que par la grâce.

Tout est consommé.

Treizième et quatorzième stations.

Passer pour mort aux yeux de tous.

Ce corps, qui se donnera en nourriture après sa Résurrection, déjà permet aux hommes de le contempler dans sa mort.

Mort, il s'offre à ceux qui l'aiment pour fortifier leur foi. Le mystère de la Passion est achevé. Celui de la volonté de foi commence.

La liberté mauvaise a été poussée jusqu'à un tel extrême que le Bien suprême en a jailli. Il importe maintenant d'adhérer au Bien librement.

La foi triomphe sur les certitudes sensibles grâce à l'espérance nourrie de charité.

Silence où la vie éternelle s'accomplit.

Samedi.

Je mesure le chemin parcouru depuis mon arrivée. Je me rappelle avoir dit alors au Père qu'il m'était impossible de prononcer certaines formules de prières toutes faites, celle, en particulier, où le récitant

demande de mourir plutôt que de recommencer à pécher. Et voilà que c'est devenu précisément le plus vrai de mes besoins et de ma pensée. Je demande maintenant à Dieu de me faire plutôt mourir que de me laisser retomber encore dans les horreurs de l'amour-propre. Tel est le chemin parcouru : un progrès dans le désir de ma purification, si loin que je sois du but qu'il faut que l'âme atteigne pour être sauvée. Donc surtout un progrès dans la délicatesse avec laquelle cette âme aspire à la seule gloire de Dieu.

Si incapable encore de mourir à moi-même comme je le voudrais, du moins, je n'aspire plus qu'à cela. C'est comme si je m'étais livré à un piétinement circulaire autour du sommet de mon âme pour y découvrir quelque faille qui me permît de disparaître à mes propres regards, par où m'engloutir dans la ténèbre de Dieu seul. Et forcé peut-être de prolonger ce tête-à-tête avec moi pour pousser jusqu'à l'extrême le dégoût que je m'inspire.

Incapable encore de m'anéantir, mais résolu à tout pour y arriver. J'ai pris une conscience minutieuse de mon écœurante noirceur, d'une pesanteur digne de me désespérer si ne s'y opposait le solide contrepoids d'un optimisme à retardement ; l'ordre inéluctable de croire à la miséricorde — même pour moi — à la patience invraisemblable du Seigneur.

Non pas encore capable du renoncement d'une parfaite mort à moi, mais le cœur soulevé quand je me mets à me regarder vivre. Je me fais véritablement horreur dans toutes les démarches de mon esprit, dans toute la lâcheté de mon corps involontaire et de mes sens imperfectibles.

Dimanche.

*Quand je repartirai sur la vague élastique,
Laisant, derrière moi, le printemps dans les champs,
Les hameaux familiers et les cris des enfants
Et que je m'en irai sous l'immense portique
Du ciel illuminé, que dirai-je à mon cœur
Pour lui dissimuler le désir et la peur
De voir se ranimer ses anciennes musiques?*

*Ne m'abandonnez plus, dans mes prochaines courses
Aux charmes incertains. Je vous aime, Seigneur,
Mais je suis faible encor. Laissez donc, à la source
De votre charité, venir baigner mon cœur,
Pour que, si je retourne à ces magiques lieux
Dont le printemps sans doute est moins doux que le nôtre
Mais où les souvenirs sont si délicieux
Qu'ils risquent d'effacer jusqu'aux traces des vôtres,
Maintenant dans ce cœur sa vigilante foi,
Réponde à leurs appels la folie de la Croix.*



Samedi in Albis.

Éprouver de la joie à tout sacrifier pour Dieu.

Me mortifier pour tous les péchés que j'ai commis ;
pour en éviter le retour.

Me priver d'abord des petites choses pour parvenir
à résister à l'exigence de mes désirs les plus impurs.
Ne pas attendre qu'ils s'éveillent. Les prévenir dans
les plus imperceptibles mouvements de ma chair.
M'interdire tout ce qui n'est que plaisir sensible.
Tendre à ne rien faire que pour glorifier Dieu.

Ne rien faire pour moi.

Être sans complaisance à l'égard de mes goûts. La
complaisance à l'égard des plaisirs permis entraîne
à celle des plaisirs défendus.

Faire des exercices de piété PÉNIBLES.

Gymnastique de la volonté par l'*habitude de me
contrecarrer.*

Concevoir enfin et réaliser UNE VIE DE PÉNI-
TENCE.

Que la joie me vienne de l'oblation minutieuse à Dieu et non pas de l'assouvissement de mes goûts.

Me rappeler l'entrevue de ce matin avec le Père. Ses conseils de lutter contre moi-même. Que je n'ai pu aller à la messe à cause de telle faiblesse que j'eus. Que rien ne m'importe autant que la communion et l'oraison. *Que tout ce qui m'en éloigne soit prohibé une fois pour toutes.*

Perfection nécessaire si je veux pouvoir agir sur les âmes et les mener à Dieu. Condition indispensable à l'apostolat.

Surtout veiller sur mes regards. Éviter les occasions.

PRIER EN MARCHANT.

MARCHER LES YEUX BAS.

Ne pas croire qu'on commence par la mystique.

Il faut commencer par l'ascèse.

Je suis encore en pleine sensibilité. Il faut absolument en sortir. AU PLUS VITE.

Toujours tout offrir à Dieu. NE RIEN ME RÉSERVER.

Ne pas chercher la perfection pour elle-même. La chercher pour *éviter d'offenser Dieu.*

Tâcher d'orienter toutes mes oraisons dans la méditation des nécessités de la vie de pénitence.

Communier pour accroître en moi l'esprit de pénitence.

Ne pas m'accorder de répit. Ne jamais interrompre ce combat. Grimper sans cesse. Il ne doit plus y avoir de halte. Être enfin vraiment mon propre ennemi. Savoir que je n'en ai pas de plus dangereux. Toute concession que je lui fais est autant de dérobé à l'efficacité de ma vie.

Prendre goût à me combattre dans mes goûts. N'avoir plus d'autres plaisirs que celui-là.

Ne pas laisser un seul repas sans me priver de ce qui me tente.

Être vigilant à me contrarier toujours.

Me réformer par la racine.

Travail minutieux où nul détail n'est insignifiant. Il n'y a pas de détail.

Réorienter mon esprit de manière à considérer toujours et spontanément toute inclination sensible comme nécessairement mauvaise, comme instinctive manifestation d'une nature viciée exigeante et qui tend à se substituer à Dieu.

Faire un émondage incessant pour m'arracher à ce qui m'entraîne inévitablement.

Mes désirs en apparence les plus innocents me portent insensiblement à l'assouvissement des désirs

les plus graves. Rien en moi n'est innocent. Tout me porte au mal. Tout est germe du pire.

Ne jamais me relâcher dans une discipline que j'aurai choisie ou qui m'aura été imposée par mon directeur, quand même je n'en verrai plus le sens. Qu'elle reste un moyen mnémotechnique.

Ne jamais me ménager.

Être généreux.

Je commence à comprendre dans leur plénitude les dernières lignes de *Moi, Juif*. La foi exige la perfection de la volonté. Elle est son fruit.

Qu'il n'y ait plus de hiatus entre mes paroles et mes actes.

Felix culpa. — Dieu m'a donc découvert la nécessité de la pénitence non par la dialectique mais par le fait. Une nouvelle vie se dévoile devant moi. Tout ce que j'avais obscurément mûri pendant le Carême vient enfin de fructifier. Je piétinais depuis trois ans sur le même palier. C'est aujourd'hui ma pâque.

Ne jamais aller jusqu'à la satisfaction du goût quand il est intéressé dans l'assouvissement nécessaire d'un besoin.

Réciter une dizaine de chapelet les bras en croix cinq fois par jour.

Veiller et prier.

Cultiver ce qui m'est le moins attirant. Me défaire de cet absurde préjugé qui consiste à croire que le désir le plus spontané est le meilleur.

M'efforcer de ne jamais obéir à mon premier mouvement.

C'est toute l'orientation de ma pensée qu'il faut changer. Une seconde conversion à accomplir.

Ma chair est sourdement dressée contre Dieu. Il faut ne pas cesser de la mortifier. La forcer à se taire.

Avoir enfin L'ESPRIT DE PÉNITENCE. Le porter dans les moindres démarches de ma vie. Un soleil imprévu inonde les paroles de la Vierge dont, jusqu'à présent, je n'avais su pénétrer le sens. Nous devons expier pour nous-mêmes et pour tous ceux qui sont un seul membre avec nous dans le corps du Christ.

Quels détours j'ai dû suivre pour parvenir à l'urgente nécessité de ces mots si simples, à les pénétrer, à m'en pénétrer.

29 avril,

Ne pas désirer la joie, même surnaturelle. Ni rien faire pour la trouver.

Être vigilant et prier (ce que, sauf les vrais catholiques, nul Gentil n'est capable de comprendre).

Vivre en état d'expiation (et c'est lettre morte pour les Juifs qui, pourtant, vivent dans cet état, mais à leur insu et malgré eux).

Avoir une permanente conscience de son indignité.

C'est donc cela que tout mon journal de cet hiver préparait.

Je gesticulais incompréhensiblement pour donner une forme à mes besoins les plus cachés.

Je les réalisais par anticipation dans des mots qui, dépassant ma pensée, traduisaient cependant mes inconscients désirs.

Obscurément, sans la soupçonner, je n'aspirais qu'à la lumière où brillent maintenant pour moi les dououreuses, les pressantes exhortations de la Salette et de Lourdes :

PÉNITENCE, PÉNITENCE, PÉNITENCE.

« Nous ne voyageons pas pour voir, mais pour ne pas voir. » (Saint Jean de la Croix).

30 avril.

L'ascèse librement consentie est le seul témoignage que nous puissions donner à Dieu de notre amour, de l'authenticité de notre amour. L'amour se mesure au sacrifice qu'on est capable de faire pour son objet. *Il n'y a pas de plus grande preuve d'amour que de donner sa vie pour ceux qu'on aime.* Il faut absolument donner sa vie à chaque instant; être constamment disponible.

Le brusque soleil projeté sur ce monde autour de l'obscurité duquel je me bornais jusqu'alors à rôder, je crois qu'il fut la conséquence d'une préalable augmentation de la ténèbre. A la remarque que venait de me faire le Père qu'il ne croyait pas, en effet, que, sur le point de la mortification, je fisse un suffisant effort, je m'étais d'abord cabré, remettant soudain tout en question — ne comprenant plus pourquoi il m'importait d'en faire — à quoi cette recherche de la perfection pouvait bien correspondre. C'est à la suite d'une méditation devant la Croix, à Notre-Dame, à Nice, que la nécessité de ma poursuite s'imposa avec une force accrue et que je pris la décision de l'accentuer encore. Mais, aussitôt après, dans le car qui me ramenait, l'ironique tentation emportait sans lutte mon consentement à ce que je venais précisément de décider que j'abandonnais à jamais.

Une telle épouvante suivit cette faiblesse et la

conscience de lui être encore livré, d'en être, à chaque instant, malgré moi, menacé, qu'une réaction plus violente, après que je me fusse confessé, me plongeât dans l'horreur de ma vie. Et mes résolutions de samedi, attirant mon attention sur l'importance capitale des germes du mal, me projetèrent en plein dans l'urgence et la vérité d'une vie minutieusement ascétique, alors qu'à peine j'achevais de découvrir que c'était précisément à une telle minutie que se tendaient mes plus obscurs désirs. Comme si la tentation n'eût eu d'autre raison que de me révéler à moi-même, de mettre au dépouillement d'une chrysalide dont je ne m'étais pas aperçu que je fusse encore couvert, le dernier trait, le plus infime mais le plus décisif, car sans lui toute ma lente élaboration fût demeurée vaine.

Et l'analogie était trop frappante entre la façon dont venait de s'accomplir cette maturité et celle dont, il y a trois ans, presque jour pour jour, la première s'était produite, pour que je ne dusse convenir qu'elle était, comme l'autre, le providentiel achèvement de tant de convergents efforts dont le mot jusqu'alors m'avait échappé, le couronnement inévitable, imprévisible et merveilleux, d'une espèce de marche à tâtons dans la nuit, et, au moment même où je doutais d'elle, le don gratuit, l'espièglerie de la grâce.

1^{er} mai.

Toute la force de nos vices est dans l'amour de soi.
Ce n'est pas eux, c'est lui qu'il nous faut dépister ; le

traquer dans ses plus innocentes manifestations, car c'est là qu'il prend cette périlleuse, cette irrésistible élasticité contre laquelle il n'y a plus rien à faire. Arracher la racine. *Vigilate.*

Ce ne sont pas seulement les dernières phrases de *Moi, Juif* qui, soudain, s'éclairent, mais aussi la parole du Christ notée au début de mon journal et que, bien qu'elle eût contribué pour beaucoup à ma conversion, jusqu'à présent je n'avais interprétée qu'à demi : *Celui qui ne hait pas son père et sa mère et même sa propre âme ne peut me suivre.* J'avais cru y trouver une simple exhortation à se libérer de toute entrave. Et c'est cela en effet. Mais, si c'est un appel à la liberté, c'est au nom de la pénitence. Il ne s'agit pas de rien haïr, mais de tout quitter, — sans cesser de rien aimer — se séparer de tout ce que l'on aime. Être au monde comme n'y étant pas. La grande loi chrétienne qui m'apparaît à présent, c'est la loi de la vie, et c'est de tout couper. Dont, peut-être, la circoncision fut le signe préliminaire. Dont le baptême symbolise la vivifiante réalité.

Pour grandir dans quelque ordre que ce soit jusqu'à la plénitude de sa propre nature, il faut tout couper en soi et hors de soi. Et il ne s'agit point d'ajouter un seul pouce à sa taille, mais de parvenir à sa taille à quoi toutes nos obligations sensuelles, sentimentales et intellectuelles nous empêchent d'atteindre. Le chrétien, et c'est pour quoi tout homme a la vocation chrétienne, n'est rien d'autre que l'homme à sa plénitude. Et cette plénitude, c'est le fruit de la pénitence.

Notre déification en dépend dans ce surnaturel équilibre où nulle de nos pensées n'est indifférente, dans ce jeu prodigieux où notre temps et notre éternité se balancent selon d'étroites relations, dans ce fabuleux marché où notre âme joue son destin et dont la réalité symbolique dépasse à ce point toute réalité terrestre, que toutes nos transactions sur la terre n'en sont que des reflets et des caricatures.

Tout donner pour tout recevoir. Saint Jean de la Croix nous avertit, que je retrouve ici comme il me guettait au début de *Moi, Juif*; et je ne pouvais alors profiter que de ses plus clairs avertissements. Mais maintenant j'entrevois l'urgence de ses paroles les plus sévères.

Aimer Dieu de tout son cœur. Et tout le reste comme n'étant pas.

Foncer tête basse dans sa propre mort à force de *pénitence*.

Ne plus seulement savoir que je suis mon ennemi; me traiter comme tel.

Résilier ma vie.

8 mai. Fête de l'apparition de saint Michel.

Pour un cœur attentif tout est attention de la grâce. Dernière messe à la petite chapelle où j'ai passé tant d'heures si fructueuses.

Dernière attention : l'Évangile se trouvait être celui où se lit le commandement qui m'intriguait si fort et que je ne commençai de comprendre que lorsque se révéla à moi la nécessité de la pénitence, son étonnante et pourtant jusqu'alors indéchiffrable évidence :

Si ton œil te scandalise, arrache-le et jette-le loin de toi.

Ainsi retentira ce dernier avertissement d'autant plus que plus solennel dans son ultime profération.

Arracher mon regard avant qu'il ne soit corrompu.

Garder pure la source de mes larmes.

Et aussi :

Être pareils à de petits enfants. Ce qui ne signifie pas, comme certains affectent de le croire, qu'il faut devenir incapable d'admettre, par exemple, le mystère de la Sainte Trinité, parce qu'il est inassimilable aux enfants ; ni, comme d'autres l'ont écrit, que Jésus s'est trompé parce que rien n'est plus impur qu'un enfant ; mais qu'il faut faire son esprit aussi humble que le leur qui se laisse guider, acceptant tous les enseignements qu'on lui donne et apprenant avec humilité à voir et à penser. Il faut redevenir docile comme un esprit d'enfant. Pour cela, ÊTRE VIGILANT ET PRIER.

Chasteté. Pauvreté. Obéissance.

10 mai.

Passage par Paris. Je trouve un cinéma installé dans la chapelle de ma paroisse ; face à l'autel. On y joue, ce soir, *ces Dames aux chapeaux verts...*

Fuir. Se sacrifier. S'ensevelir. Être oublié de tous.

Le 15 Mars 1904

Monsieur le Docteur

J'ai l'honneur de vous adresser ci-joint le rapport que vous m'avez demandé par votre lettre du 10 courant.

Je vous prie d'agréer, Monsieur le Docteur, l'assurance de ma haute et dévouée estime.

Dr. J. B. B.

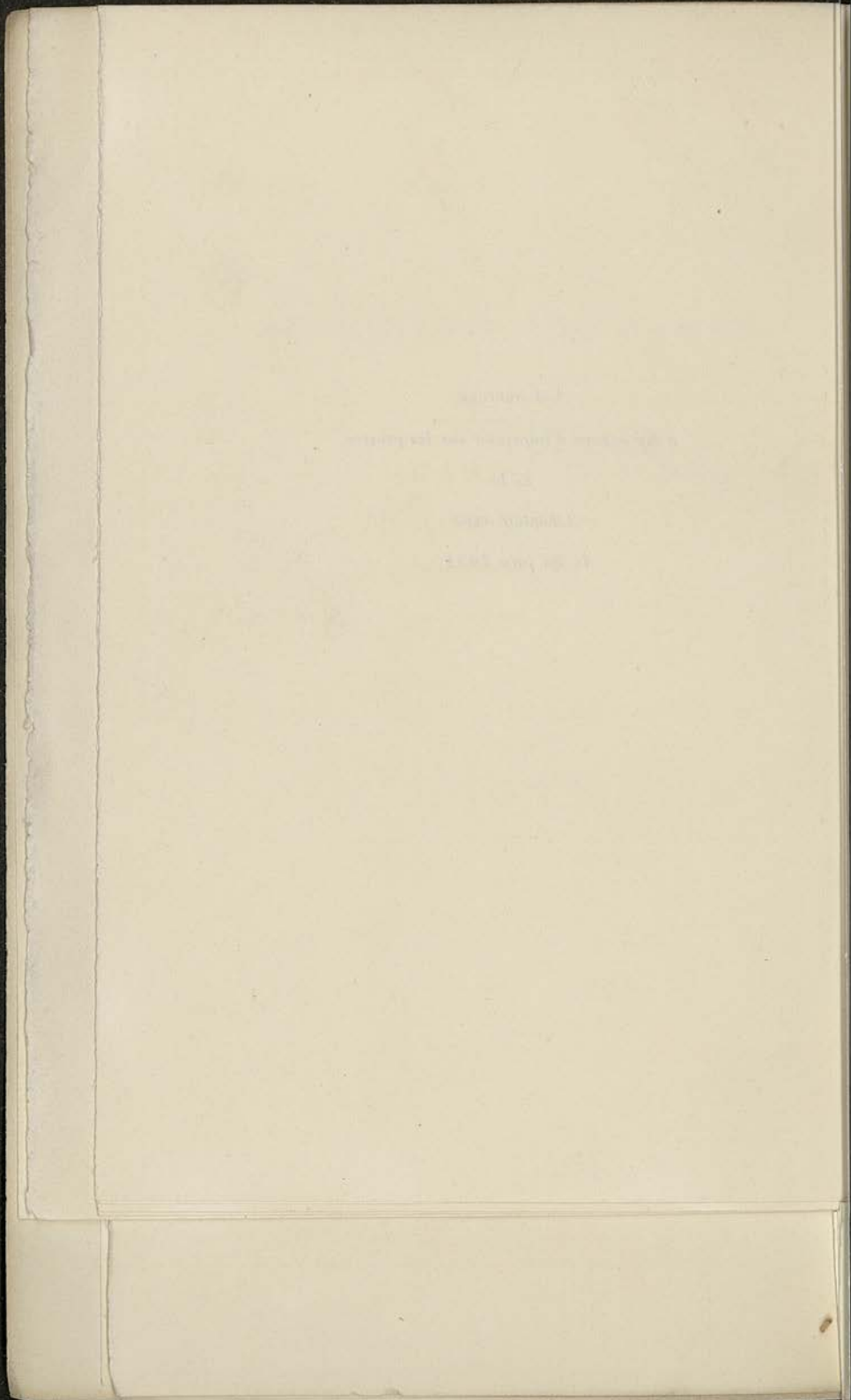
TABLE DES MATIÈRES

	Pages.
LE VILLAGE ET LE MONASTÈRE.	1
L'ÉGLISE ET LE MONDE.	47
LE ROYAUME DE DIEU ET LA TERRE.	145
ITINÉRAIRES.	221
INVENTION DE LA CROIX.	289

TABLA DE MATERIAS

1	INTRODUCCION
17	LA HISTORIA DE LA LINGÜISTICA
145	LA LINGÜISTICA EN EL SIGLO XX
221	LA LINGÜISTICA Y LA LINGÜISTICA EXPERIMENTAL
259	LA LINGÜISTICA Y LA LINGÜISTICA TEORICA

Cet ouvrage
a été achevé d'imprimer sur les presses
de la
LIBRAIRIE PLON
le 26 juin 1931.



PARIS
TYPOGRAPHIE PLON
Rue Garancière, 8

**LE ROSEAU
D'OR**

**René
SCHWOB**

**NI GREC
NI JUIF**

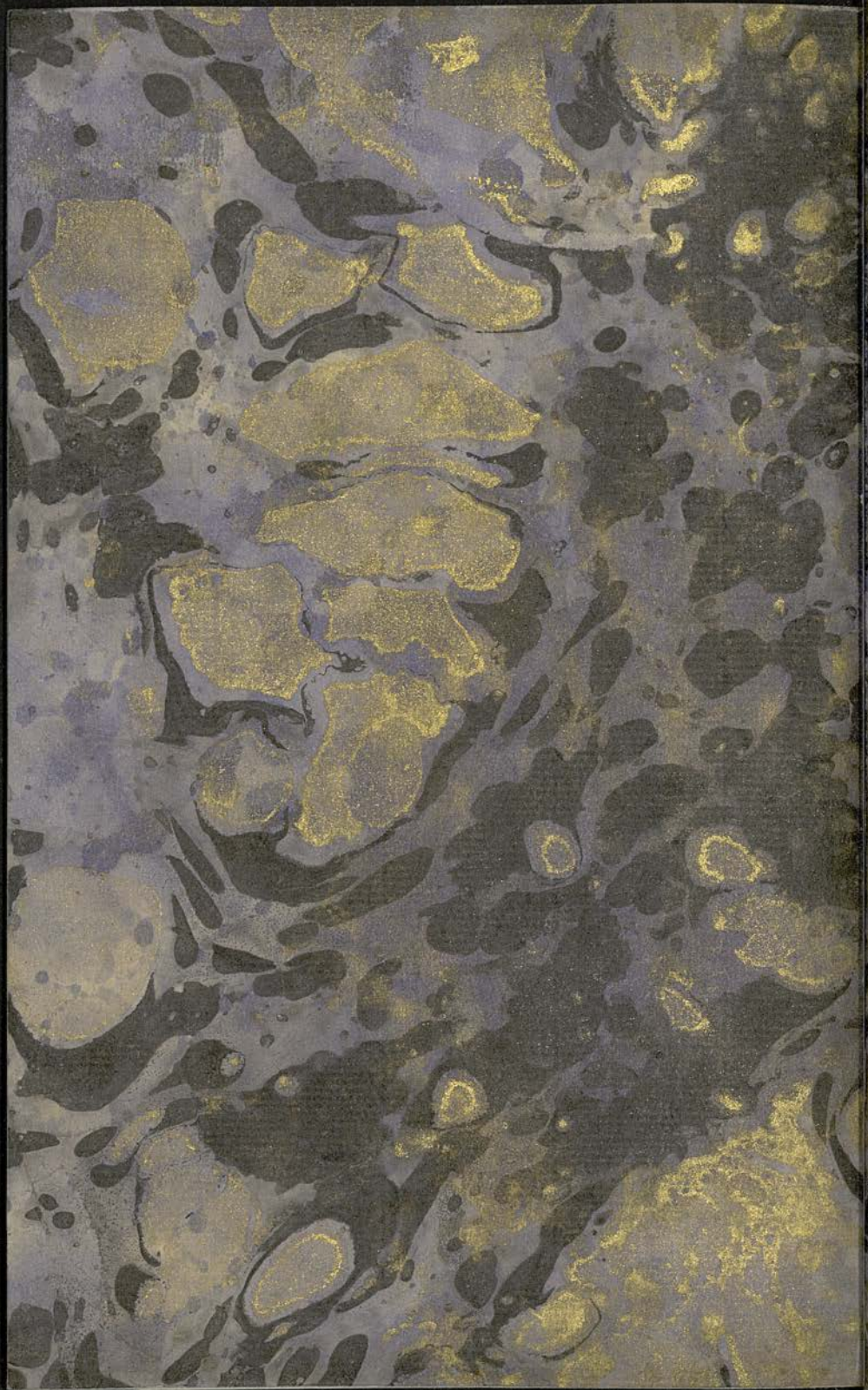
LIBRAIRIE PLON
1931

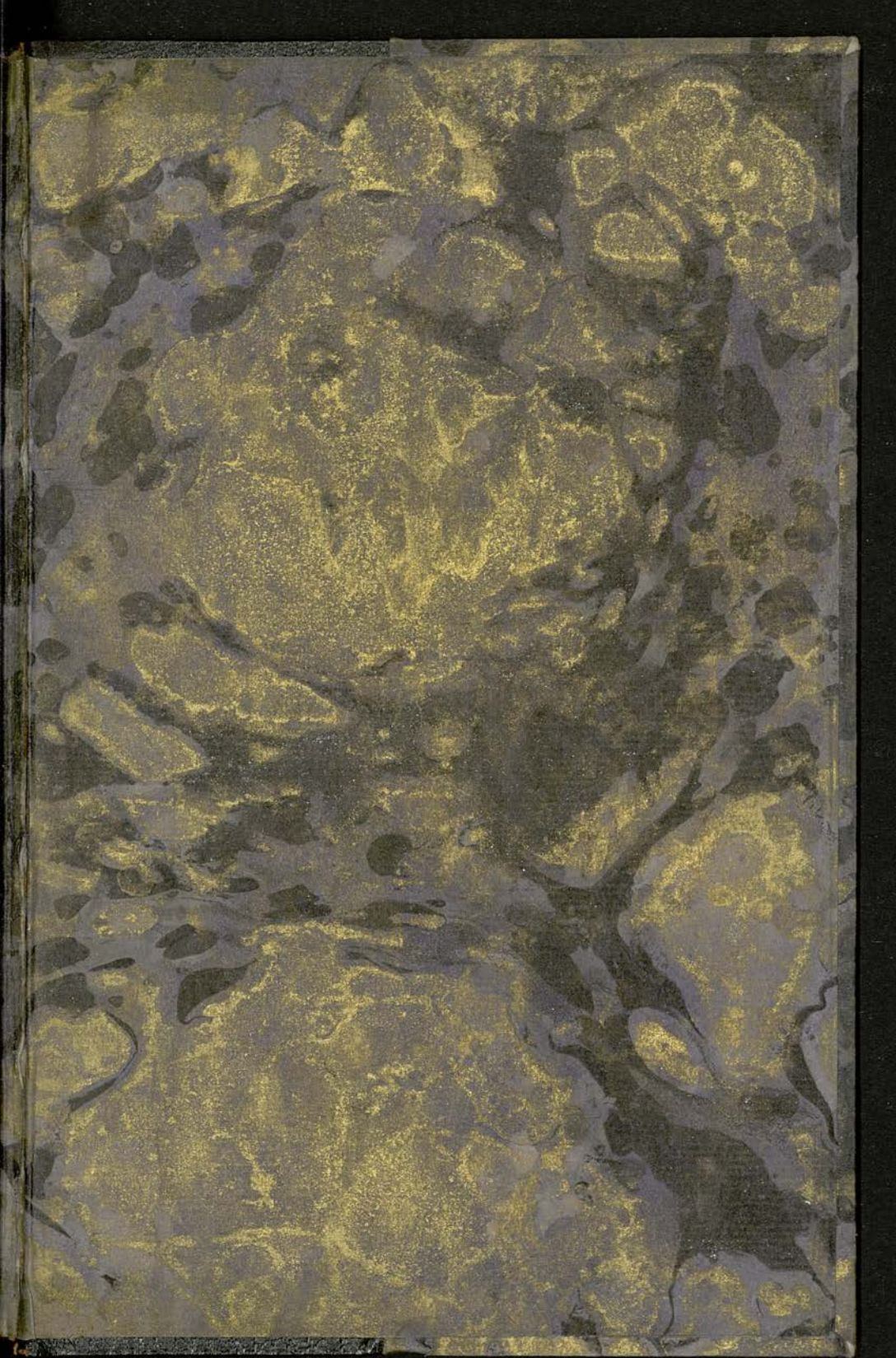
LIBRAIRIE PLON

1931

PARIS
TYPOGRAPHIE PLON
Rue Garancière, 8

PARIS
MONTAIGNE, PLUS
DES MONTAIGNES







NI GREC

NI JUIF

R. S.